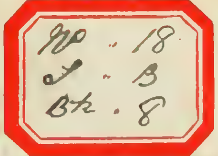
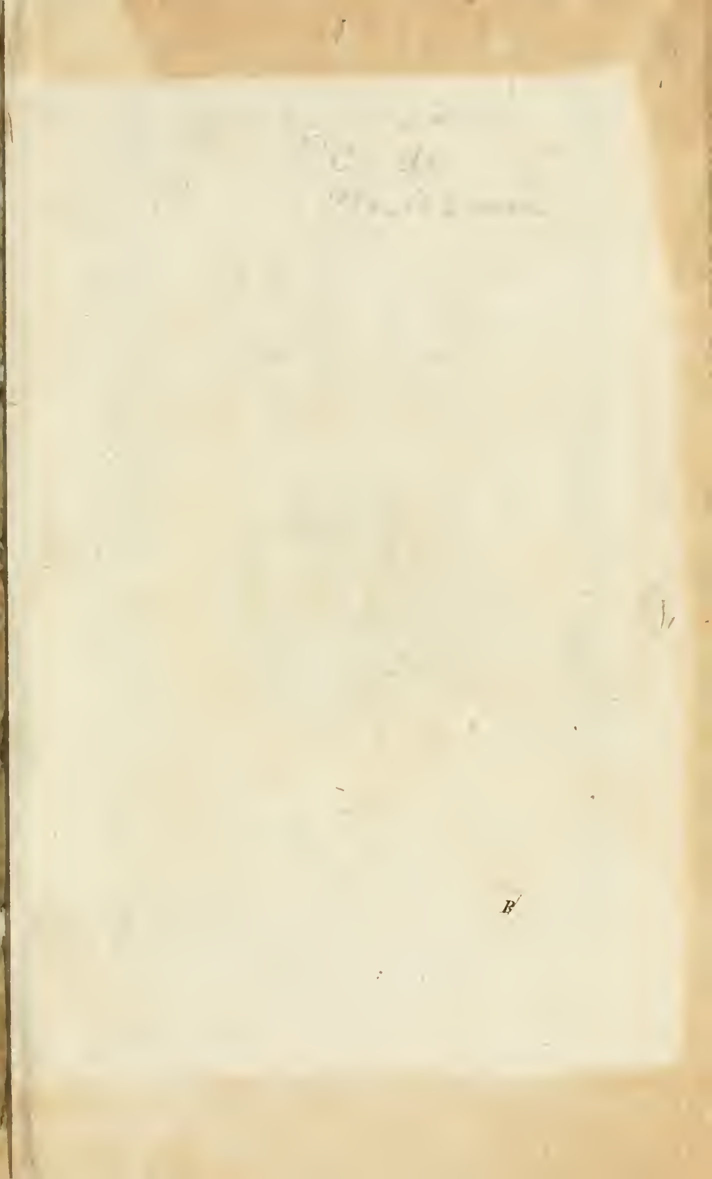


NON DELUDERE

Theodore de Luders

S.R.I. Nobilis Eques.







LA VIE *DE* MARIANNE

Par Mr. DE MARIVAUX
de l'Accadémie Françoise

NOUVELLE EDITION.

TOME I.



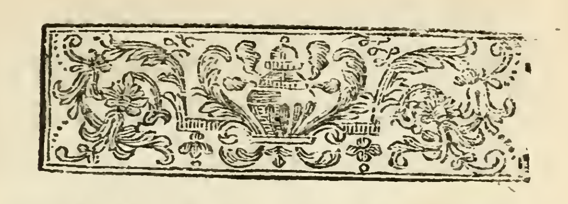
A PARIS

Chez PRAULT, et Fils Libraires,
Quai de Conti près le Pont-Neuf, a la Charité

M. DCC.LVI.

Avec approbation et privilege du Roy.


LIBRARY
AUG 7 1963
UNIVERSITY OF TORONTO



AVERTISSEMENT.



OMME on pourroit ſoupçonner cette Hiſtoire-ci d'avoir été faite exprès pour amuſer le Public ; je crois devoir avertir que je la tiens moi-même d'un ami qui l'a réellement trouvée, comme il le dit ci-après, & que je n'y ai point d'autre part que d'en avoir retouché quelques endroits trop confus & trop négligés. Ce

qui eſt de vrai, c'eſt que, ſi c'étoit une Hiſtoire ſimplement imaginée, il y a toute apparence qu'elle n'auroit pas la forme qu'elle a; *Marianne* n'y feroit ni de ſi longues ni de ſi fréquentes réflexions; il y auroit plus de faits, & moins de morale; en un mot on ſe ſeroit conformé au goût général d'àpréſent, qui dans un Livre de ce genre n'eſt pas favorable aux choſes un peu refléchies & raiſonnés; on ne veut dans des Avantures, que les Avantures même; & *Marianne* en écri-

vant les ſiennes, n'a point eu égard à cela; Elle ne s'eſt refuſée aucune des Réflexions qui lui ſont venues ſur les accidens de ſa vie; ſes réflexions ſont quelquefois courtes, quelquefois longues, ſuivant le goût qu'elle y a pris; Elle écrivoit à une amie, qui apparemment aimoit à penſer: & d'ailleurs, *Marianne* étoit retirée du monde, ſituation qui rend l'eſprit ſérieux & philoſophe. Enfin, voilà ſon Ouvrage tel qu'il eſt, à quelque correction de mots près. On en donne la

premiere Partie au Public, pour voir ce qu'on en dira. Si elle plaît, le reſte paroîtra ſucceſſivement ; il eſt tout prêt.



APPROBATION.

J'AI lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé, *la Vie de Marianne*, *&c.* & j'ai cru que l'impression en seroit agréable au Public. A Paris le 28. Avril 1728.

Signé, SAURIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Les Oeuvres du sieur de Marivaux*, *la Vie de Marianne*, *&c.* s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet, de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la Feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre Scel des Présentes : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs Volumes conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conforme à ladite feuille imprimée & attachée pour modéle sous notredit contre-scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *six* années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage

ci-dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant & de tous depens, dommages & intérêts; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que limpression de ces Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; & qu'avant de l'exposer en vente les Manuscrits ou Imprmés qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de Chauvelin & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & nn dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans-causes, pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original: Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Fontainebleau le dix-neuviéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent trente-un, & de notre Regne le seiziéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, VERNIER.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale

des Libraires & Imprimeurs de Paris ; No. 211. fol. 204. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 9 Août 1731.

Signé, P. A. LE MERCIER.



AVERTISSEMENT.

LA premiere partie de la *Vie de Marianne*, a paru faire plaiſir à bien des gens ; ils en ont ſur-tout aimé les Réflexions qui y ſont ſemées. D'autres Lecteurs ont dit qu'il y en avoit trop ; & c'eſt à ces derniers à qui ce petit Avant-propos s'adreſſe.

Si on leur donnoit un Livre intitulé (Réflexions ſur l'Homme) ne le liroient-ils pas volontiers, ſi les Réflexions en étoient bonnes ? Nous en avons même beaucoup, de ces Livres, & dont quelques-uns ſont fort eſtimés ; pourquoi donc les Réflexions leur déplaiſent-elles ici, en cas qu'elles n'ayent contre elles que d'être des Réflexions ?

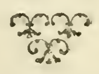
C'eſt, diront-ils, que dans des Avantures comme celles-ci, elles ne ſont pas à leur place ; il eſt queſtion de nous y amuſer, & non pas de nous y faire penſer.

A cela voici ce qu'on leur répond. Si vous regardez la Vie de Marianne comme un Roman, vous avez raiſon, votre critique eſt juſte ; il y a trop de Réflexions, & ce n'eſt pas là la forme ordinaire des Romans, ou des Hiſtoires faites ſimplement pour divertir. Mais Marianne n'a point ſongé à faire un Roman non plus. Son Amie lui demande l'Hiſtoire de ſa Vie, & elle l'écrit à ſa maniere. Marianne n'a aucune forme d'Ouvrage préſente à l'eſprit. Ce n'eſt point un Auteur, c'eſt une femme qui penſe, qui a paſſé par différens états, qui a beaucoup vû ; enfin, dont la vie eſt un tiſſu d'Evenemens, qui lui ont donné une certaine connoiſſance du cœur & du caractere des hommes, & qui, en contant ſes

Avantures, s'imagine être avec ſon amie, lui parler, l'entretenir, lui répondre ; & dans cet eſprit-là, mêle indiſtinctement les faits qu'elle raconte aux réflexions qui lui viennent à propos de ces faits : voilà ſur quel ton le prend Marianne. Ce n'eſt, ſi vous voulez, ni celui du Roman, ni celui de l'Hiſtoire, mais c'eſt le ſien : Ne lui en demandez pas d'autre. Figurez-vous qu'elle n'écrit point, mais qu'elle parle ; peut-être qu'en vous mettant à ce point de vûe-là, ſa façon de conter ne vous ſera pas ſi déſagréable.

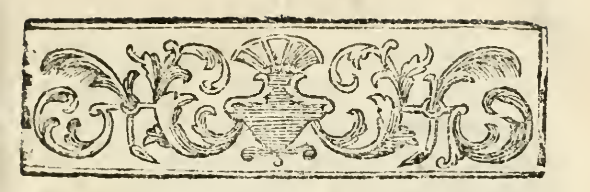
Il eſt pourtant vrai que dans la ſuite, elle réfléchit moins & conte davantage, mais pourtant réfléchit toujours ; & comme elle va changer d'état, ſes Récits vont devenir auſſi plus curieux ; & ſes Réflexions plus appliquables à ce qui ſe paſſe dans le grand monde.

Au reſte, bien des Lecteurs pourront ne pas aimer la querelle du Cocher avec Madame du Tour. Il y a des gens qui croyent au-deſſous d'eux, de jetter un regard ſur ce que l'opinion a traité d'ignoble ; mais ceux qui ſont un peu plus Philoſophes, qui ſont un peu moins dupes des diſtinctions que l'orgueil a mis dans les choſes de ce monde, ces gens-là ne ſeront pas fâchés de voir ce que c'eſt que l'Homme, dans un Cocher, & ce que c'eſt que la Femme, dans une petite Marchande.



LA VIE
DE
MARIANNE,

PREMIERE PARTIE.



LA VIE DE MARIANNE; *OU* LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE ***.



VANT que de donner cette Histoire au Public, il faut lui apprendre comment je l'ai trouvée.

Il y a six mois que j'achetai une Maison de Campagne à quelques lieues de Rennes, qui depuis trente ans a passé successivement entre les mains de cinq ou six personnes. J'ai voulu faire changer quelque chose

à la diſpoſition du premier appartement, & dans une armoire pratiquée dans l'enfoncement d'un mur, on y a trouvé un Manuſcrit en pluſieurs cahiers contenant l'Hiſtoire qu'on va lire, & le tout d'une écriture de femme. On me l'apporta, je le lûs avec deux de mes amis qui étoient chez moi, & qui depuis ce jour-là, n'ont ceſſé de me dire qu'il falloit le faire imprimer : je le veux bien d'autant plus que cette Hiſtoire n'intéreſſe perſonne. Nous voyons par la date que nous avons trouvée à la fin du manuſcrit, qu'il y a quarante ans qu'il eſt écrit ; nous en avons changé le nom de deux perſonnes dont il y eſt parlé, & qui ſont mortes. Ce qui y eſt dit d'elles eſt pourtant très-indifférent ; mais n'importe, il eſt toujours mieux de ſupprimer leurs noms.

Voilà tout ce que j'avois à dire : Ce petit préambule m'a paru néceſſaire, & je l'ai fait du mieux que j'ai pû, car je ne ſuis point Auteur, & jamais on n'imprimera de moi que

cette vingtaine de lignes-ci.

Passons maintenant à l'Histoire : C'est une femme qui raconte sa vie, nous ne sçavons qui elle étoit ; C'est *la Vie de Marianne*, c'est ainsi qu'elle se nomme elle-même au commencement de son Histoire ; elle prend ensuite le titre de Comtesse ; elle parle à une de ses amies dont le nom est en blanc, & puis c'est tout.

QUAND je vous ai fait le recit de quelques accidens de ma vie, je ne m'attendois pas, ma chere amie, que vous me prieriez de vous la donner toute entiere, & d'en faire un livre à imprimer ; il est vrai que l'Histoire en est particuliere, mais je la gâterai si je l'écris, car où voulez-vous que je prenne un stile ?

Il est vrai que dans le monde on m'a trouvé de l'esprit : mais, ma chere, je crois que cet esprit-là n'est bon qu'à être dit, & qu'il ne vaudra rien à être lû.

Nous autres jolies femmes, car

j'ai été de ce nombre, personne n'a plus d'esprit que nous, quand nous en avons un peu ; les hommes ne sçavent plus alors la valeur de ce que nous disons ; en nous écoutant parler ils nous regardent, & ce que nous disons, profite de ce qu'ils voyent.

J'ai vu une jolie femme dont la conversation passoit pour un enchantement, personne au monde ne s'exprimoit comme elle, c'étoit la vivacité, c'étoit la finesse même qui parloit : les connoisseurs n'y pouvoient tenir de plaisir. La petite vérole lui vint, elle en resta extrêmement marquée ; quand la pauvre femme reparut, ce n'étoit plus qu'une babillarde incommode : voyez combien auparavant elle avoit emprunté d'esprit de son visage ! Il se pourroit bien faire que le mien m'en eût prêté aussi dans le temps qu'on m'en trouvoit beaucoup. Je me souviens de mes yeux de ce temps-là, & je crois qu'ils avoient plus d'esprit que moi.

Combien de fois me suis-je surprise à dire des choses qui auroient eu bien de la peine à passer toutes seules : sans le jeu d'une phisionomie friponne qui les accompagnoit, on ne m'auroit pas applaudi comme on faisoit ; & si une petite vérole étoit venue réduire cela à ce que cela valoit, franchement, je pense que j'y aurois perdu beaucoup.

Il n'y a pas plus d'un mois, par exemple, que vous me parliez encore d'un certain jour (& il y a douze ans que ce jour est passé), où dans un repas on se récria tant sur ma vivacité ; hé-bien, en conscience, je n'étois qu'une étourdie. Croiriez-vous que je l'ai été souvent exprès, pour voir jusqu'où va la duperie des hommes avec nous ? Tout me réussissoit ; & je vous assure que dans la bouche d'une laide, mes folies auroient paru dignes des Petites-Maisons, & peut-être que j'avois besoin d'être aimable dans tout ce que je disois de mieux ; car à cette heure que mes agrémens

ſont paſſés, je vois qu'on me trouve un eſprit aſſez ordinaire, & cependant je ſuis plus contente de moi que je ne l'ai jamais été. Mais enfin, puiſque vous voulez que j'écrive mon Hiſtoire, & que c'eſt une choſe que vous demandez à mon amitié, ſoyez ſatisfaite, j'aime encore mieux vous ennuyer que de vous refuſer.

Au reſte, je parlois tout-à-l'heure de ſtile, je ne ſçai pas ſeulement ce que c'eſt. Comment fait-on pour en avoir un? Celui que je vois dans les livres, eſt-ce le bon? Pourquoi donc eſt-ce qu'il me déplaît tant le plus ſouvent? Celui de mes lettres vous paroît-il paſſable? J'écrirai ceci de même.

N'oubliez pas que vous m'avez promis de ne jamais dire qui je ſuis; je ne veux être connue que de vous.

Il y a quinze ans que je ne ſçavois pas encore, ſi le ſang d'où je ſortois étoit noble ou non; ſi j'étois bâtarde ou légitime. Ce début paroît annoncer un Roman, ce n'en eſt pourtant

pas un que je raconte ; je dis la vérité comme je l'ai apprife de ceux qui m'ont élevée.

Un caroffe de voiture qui alloit à Bordeaux, fut, dans la route, attaqué par des voleurs ; deux hommes qui étoient dedans voulurent faire réfiftance, & blefferent d'abord un de ces voleurs ; mais ils furent tués avec trois autres perfonnes : il en couta auffi la vie au Cocher & au Poftillon, & il ne reftoit plus dans la voiture qu'un Chanoine de Sens & moi qui paroiffois n'avoir tout au plus que deux ou trois ans. Le Chanoine s'enfuit, pendant que tombée dans la portiere, je faifois des cris épouvantables à demi étouffée fous le corps d'une femme qui avoit été bleffée, & qui malgré cela, voulant fe fauver, étoit retombée dans la portiere où elle mourut fur moi, & m'écrafoit.

Les chevaux ne faifoient aucun mouvement, & je reftai dans cet état un bon quart-d'heure toujours criant,

& ſans pouvoir me débarraſſer.

Remarquez qu'entre les perſonnes qui avoient été tuées, il y avoit deux femmes ; l'une belle & d'environ vingt ans, & l'autre d'environ quarante : la premiere fort bien miſe ; & l'autre habillée comme le feroit une femme de chambre.

Si l'une des deux étoit ma mere, il y avoit plus d'apparence que c'étoit la jeune & la mieux miſe, parce qu'on prétend que je lui reſſemblois un peu, du moins à ce que diſoient ceux qui la virent morte, & qui me virent auſſi ; & que j'étois vêtue d'une maniere trop diſtinguée pour n'être que la fille d'une femme de Chambre.

J'oubliois à vous dire qu'un laquais qui étoit un des Cavaliers de la Voiture s'enfuit bleſſé à travers les champs, & alla tomber de foibleſſe à l'entrée d'un Village voiſin où il mourut ſans dire à qui il appartenoit ; tout ce qu'on put tirer de lui un moment avant qu'il expirât, c'eſt que ſon Maître & ſa Maitreſſe venoient d'être

tués, mais cela n'apprenoit rien.

Pendant que je criois ſous le corps de cette femme morte qui étoit la plus jeune, cinq ou ſix Officiers qui couroient la poſte paſſerent, & voyant quelques perſonnes étendues mortes auprès du Caroſſe qui ne bougeoit, entendant un enfant qui crioit dedans, s'arrêterent à ce terrible ſpectacle, ou par la curioſité qu'on a ſouvent pour des choſes qui ont une certaine horreur, ou pour voir ce que c'étoit que cet enfant qui crioit, & pour lui donner du ſecours. Ils regardent dans le Caroſſe, y voient encore un homme tué, & cette femme morte tombée dans la portiere où ils jugeoient bien par mes cris que j'étois auſſi.

Quelqu'un d'entr'eux, à ce qu'ils ont dit depuis, vouloit qu'ils ſe retiraſſent; mais un autre ému de compaſſion pour moi, les arrêta; & mettant le premier pied à terre, alla ouvrir la portiere où j'étois, & les autres le ſuivirent: nouvelle horreur qui les

frappe, un côté de visage de cette Dame morte étoit sur le mien, & elle m'avoit baignée de son sang. Ils repousserent cette Dame, & toute sanglante, me retirerent de dessous elle.

Après cela, il s'agissoit de sçavoir ce qu'on feroit de moi, & où l'on me mettroit : ils voient de loin un petit Village, où ils concluent qu'il faut me porter, & me donnent à un Domestique qui me tenoit envelopée dans un manteau.

Leur dessein étoit de me remettre entre les mains du Curé de ce Village, afin qu'il me cherchât quelqu'un qui voulût bien prendre soin de moi ; mais ce Curé chez qui tous les Habitans les conduisirent, étoit allé voir un de ses Confreres ; il n'y avoit chez lui que sa sœur, fille très pieuse, à qui je fis tant de pitié, qu'elle voulut bien me garder, en attendant l'aveu de son frere ; il y eut même un procès-verbal de fait sur tout ce que je vous ai dit, & qui fut écrit par une espece de Procureur Fiscal du lieu.

Chacun de mes Conducteurs ensuite donna généreusement pour moi quelque argent qu'on mit dans une bourse dont on chargea la sœur du Curé, après quoi tout le monde s'en alla.

C'est de la sœur de ce Curé de qui je tiens tout ce que je viens de vous raconter.

Je suis sûre que vous en fremissez; on ne peut, en entrant dans la vie, éprouver d'infortune plus grande, & plus bizarre. Heureusement je n'y étois pas quand elle m'arriva; car ce n'est pas y être que de l'éprouver à l'âge de deux ans.

Je ne vous dirai point ce que devint le Carrosse, ni ce qu'on fit des Voyageurs tués, cela ne me regarde point.

Quelques-uns des Voleurs furent pris trois ou quatre jours après, & pour comble de malheur on ne trouva dans les habits des personnes qu'ils avoient assassinées, rien qui pût apprendre à qui j'appartenois. On eut

beau recourir au Regiſtre qui eſt toujours chargé du nom des Voyageurs, cela ne ſervit de rien ; on ſçut bien par-là qui ils étoient tous, à l'exception de deux perſonnes, d'une Dame & d'un Cavalier, dont le nom aſſez étranger n'inſtruiſit de rien, & peut-être qu'ils n'avoient pas dit le véritable. On vit ſeulement qu'ils avoient pris cinq places, trois pour eux, & pour une petite fille, & deux autres pour un laquais & une femme de chambre qui avoient été tués auſſi.

Par tout cela, ma naiſſance devint impénétrable, & je n'appartins plus qu'à la charité de tout le monde.

L'excès de mon malheur m'attira d'aſſez grands ſecours chez le Curé où j'étois, & qui conſentit auſſi-bien que ſa ſœur à me garder.

On venoit pour me voir de tous les cantons voiſins ; on vouloit ſçavoir quelle phiſionomie j'avois ; elle étoit devenue un objet de curioſité ; on s'imaginoit remarquer dans mes traits quelque choſe qui ſentoit mon

avanture, on se prenoit pour moi d'un goût romanesque ; j'étois jolie, j'avois l'air fin ; vous ne sçauriez croire combien tout cela me servoit, combien cela rendoit noble & délicat l'attendrissement qu'on sentoit pour moi. On n'auroit pas caressé une petite Princesse infortunée d'une façon plus digne ; c'étoit presque du respect que la compassion que j'inspirois.

Les Dames surtout s'intéressoient pour moi au-delà de ce que je puis vous dire ; c'étoit à qui d'entr'elles me feroit le présent le plus joli, me donneroit l'habit le plus galant.

Le Curé, qui quoique Curé de Village, avoit beaucoup d'esprit, & étoit un homme de très-bonne famille, disoit souvent depuis, que dans tout ce que ces Dames avoient alors fait pour moi, il ne leur avoit jamais entendu prononcer le mot de charité ; c'est que c'étoit un mot trop dur, & qui blessoit la mignardise des sentimens qu'elles avoient.

Auſſi quand elles parloient de moi, elles ne diſoient point cette petite fille, c'étoit toujours cette aimable enfant.

Etoit-il queſtion de mes parens ? C'étoit des Etrangers, & ſans difficulté, de la premiere condition de leur Pays ; il n'étoit pas poſſible que cela fût autrement, on le ſçavoit comme ſi on l'avoit vû : il couroit là-deſſus un petit raiſonnement que chacune d'elles avoit groſſi de ſa penſée, & qu'enſuite elles croyoient comme ſi elles ne l'avoient pas fait elles-mêmes.

Mais tout s'uſe, & les beaux ſentimens comme autre choſe. Quand mon avanture ne fut plus ſi fraiche, elle frappa moins l'imagination. L'habitude de me voir diſſipa les fantaiſies qui me faiſoient tant de bien, elle épuiſa le plaiſir qu'on avoit à m'aimer, ce n'avoit été qu'un plaiſir de paſſage; & au bout de ſix mois, cet aimable enfant ne fut plus qu'une pauvre orpheline à qui on n'épargna pas alors le mot de charité, on diſoit que j'en me-

ritois beaucoup. Tous les Curés me recommanderent chez eux, parce que celui chez qui j'étois n'étoit pas riche; mais la religion de ces Dames ne me fut pas si favorable que me l'avoit été leur folie; je n'en tirai pas si bon parti, & j'aurois été fort à plaindre sans la tendresse que le Curé & sa sœur prirent pour moi.

Cette sœur m'éleva comme si j'avois été son enfant. Je vous ai déja dit que son frere & elle étoient de très-bonne famille, on disoit qu'ils avoient perdu leur bien par un procès, & que lui, il étoit venu se réfugier dans cette Cure où elle l'avoit suivi, car ils s'aimoient beaucoup.

Ordinairement qui dit niéce ou sœur de Curé de Village, dit quelque chose de bien grossier & d'approchant d'une Païsanne.

Mais cette fille-ci n'étoit pas de même, c'étoit une personne pleine de raison & de politesse, qui joignoit à cela beaucoup de vertu.

Je me souviens que souvent en me

regardant, les larmes lui couloient des yeux au ressouvenir de mon avanture; & il est vrai qu'à mon tour, je l'aimois comme ma mere : Je vous avouerai aussi que j'avois des graces, & de petites façons qui n'étoient point d'un enfant ordinaire, j'avois de la douceur & de la gayeté, le geste fin, l'esprit vif, avec un visage qui promettoit une belle phisionomie ; & ce qu'il promettoit, il l'a tenu.

Je passe tout le temps de mon éducation dans mon bas âge, pendant lequel j'appris à faire je ne sçai combien de petites nippes de femme, industrie qui m'a bien servi dans la suite.

J'avois quinze ans plus ou moins ; car on pouvoit s'y tromper, quand un parent du Curé qui n'avoit que sa sœur & lui pour héritiers, leur fit écrire de Paris qu'il étoit dangéreusement malade, & cet homme qui leur avoit souvent donné de ses nouvelles, les prioit de se hâter de venir l'un ou l'autre, s'ils vouloient le voir avant qu'il mourût. Le Curé aimoit trop son

devoir

devoir de Paſteur pour quitter ſa Cure, & fit partir ſa ſœur.

Elle n'avoit pas d'abord envie de me mener avec elle, mais deux jours avant ſon départ, voyant que je m'atriſtois beaucoup, & que je ſoupirois : Marianne, me dit-elle, puiſque vous craignez tant mon abſence, conſolez-vous, je veux bien que vous ne me quittiez point, & j'eſpere que mon frere le voudra bien auſſi. Il me vient même actuellement des vues pour vous, j'ai deſſein de vous faire entrer chez quelque Marchande, car il eſt temps de ſonger à devenir quelque choſe ; nous vous aiderons toujours pendant que nous vivrons mon frere & moi, ſans compter ce que nous pourrons vous laiſſer après notre mort : mais cela ne ſuffit pas, nous ne ſçaurions vous laiſſer beaucoup ; le parent que je vais trouver & dont nous ſommes héritiers, je ne le crois pas fort riche, & il vous faut choiſir un état qui puiſſe contribuer à vous établir. Je vous dis cela, parce que

vous commencez à être raisonnable ; ma chere Marianne, & je souhaiterois bien avant que de mourir, avoir la consolation de vous voir mariée à quelque honnête homme, ou du moins en situation de l'être avantageusement pour vous : il est bien juste que j'aie ce plaisir-là.

Je me jettai entre ses bras après ce discours, je pleurai, & elle pleura, car c'étoit la meilleure personne que j'aye jamais connu ; & de mon côté, j'avois le cœur bon, comme je l'ai encore.

Le Curé entra là-dessus. Qu'est-ce, dit-il à sa sœur, je crois que Marianne pleure ? Elle lui dit alors ce dont nous parlions, & le dessein qu'elle avoit de me mener à Paris avec elle. Je le veux bien, dit-il : mais si elle y reste nous ne la verrons donc plus, & cela me fait de la peine, car je l'aime la pauvre enfant ; nous l'avons élevée, je suis bien vieux, & ce sera peut-être pour toujours que je lui dirai adieu.

Il n'y avoit rien de si touchant que

cet entretien comme vous le voyez, je ne répondis point au Curé; mais en revanche, je me mis à ſanglotter de toute ma force, cela les attendrit encore davantage, & le bon homme alors s'approchant de moi : Marianne, me dit-il, vous partirez avec ma ſœur, puiſque c'eſt pour votre bien, & que je dois le préferer à tout; nous vous avons tenu lieu de vos parens que Dieu n'a pas permis que vous connuſſiez, non plus que perſonne de votre famille; ainſi ne faites jamais rien ſans nous conſulter pendant que nous vivons; & ſi ma ſœur vous laiſſe bien placée à Paris, ſans quoi il faut que vous reveniez, écrivez-nous dans toutes les occaſions où vous aurez beſoin de nos conſeils; pour nous, nous ne vous manquerons jamais.

Je ne vous rapporterai point tout ce qu'il me dit encore avant que nous partiſſions. J'abrege; car je m'imagine que toutes ces minuties de mon bas âge vous ennuyent, cela n'eſt pas fort intéreſſant, & il me tarde d'en venir

à d'autres chofes ; j'en ai beaucoup à dire, & il faut que je vous aime bien pour m'être mife en train de vous faire une Hiftoire qui fera très-longue : je vais barbouiller bien du papier ; mais je ne veux pas fonger à cela, il ne faut pas feulement que ma pareffe le fçache : avançons toujours.

Nous partîmes donc la fœur du Curé & moi, & nous voilà à Paris : il falloit prefque le traverfer tout entier pour arriver chez le parent dont j'ai parlé.

Je ne fçaurois vous dire ce que je fentis en voyant cette grande Ville, & fon fracas, & fon peuple, & fes rues. C'étoit pour moi l'Empire de la Lune : je n'étois plus à moi ; je ne me reffouvenois plus de rien ; j'allois, j'ouvrois les yeux, j'étois étonnée, & voilà tout.

Je me retrouvai pourtant dans la longueur du chemin, & alors je jouis de toute ma furprife : je fentis mes mouvemens, je fus charmée de me trouver-là, je refpirai un air qui re-

jouit mes esprits; il y avoit une douce sympathie entre mon imagination & les objets que je voyois, & je devinois qu'on pouvoit tirer de cette multitude de choses différentes, je ne sçai combien d'agrémens que je ne connoissois pas encore; enfin il me sembloit que les plaisirs habitoient au milieu de tout cela: voyez si ce n'étoit pas là un vrai instinct de femme, & même un pronostic de toutes les avantures qui devoient m'arriver.

Le destin ne tarda pas à me les annoncer, car dans la vie d'une femme comme moi, il faut bien parler du destin. Le parent que nous allions trouver étoit mort quand nous arrivâmes, il y avoit, dit-on, vingt-quatre heures qu'il étoit expiré.

Ce n'est pas là tout, c'est qu'on avoit mis le scellé chez lui; cet homme avoit été dans les affaires, & on prétendoit qu'il devoit plus qu'il n'avoit vaillant.

Je ne vous dirai point comment on justifioit cela, c'est un détail qui me

paſſe;tout ce que je ſçai,c'eſt que nous ne pûmes loger chez lui, que tout étoit ſaiſi, & qu'après bien des diſcuſſions qui durerent trois ou quatre mois, on nous fit voir qu'il n'y avoit pas le ſou à eſpérer de la ſucceſſion; & que c'étoit dommage qu'elle ne fût pas plus grande, parce qu'elle en auroit mieux payé ſes dettes.

N'étoit-ce pas là un beau voyage que nous étions venu faire? Auſſi la ſœur du Curé en prit-elle un ſi grand chagrin, qu'elle en tomba malade dans l'Auberge où nous étions.

Hélas! ce fut à cauſe de moi qu'elle s'affligea tant; elle avoit eſperé que cette ſucceſſion la mettroit en état de me faire du bien; & d'ailleurs ce voyage inutile l'avoit épuiſée d'argent; ce qu'elle en avoit apporté diminuoit beaucoup;& ſon frere qui n'avoit que ſa Cure auroit bien de la peine à lui en envoyer encore. Pour comble d'embarras, elle étoit malade, quelle pitié!

Je l'entendois ſoupirer; jamais

cette chere fille ne m'aima tant, parce qu'elle me voyoit plus à plaindre que jamais ; & moi, je la consolois, je lui faisois mille caresses, & elles étoient bien vraies, car j'étois remplie de sentiment : j'avois le cœur plus fin & plus avancé que l'esprit, quoique ce dernier ne le fût déja pas mal.

Vous jugez bien qu'elle avoit informé le Curé de toute notre Histoire ; & comme il y a des temps où les malheurs fondent sur les gens avec furie, car on ne sçauroit le penser autrement, cet honnête homme en allant voir ses confreres, avoit fait une chute six semaines après notre départ; accident dangéreux pour un homme âgé ; il n'avoit pu se lever depuis, il ne faisoit que languir ; & les fâcheuses nouvelles qu'il reçut de sa sœur venant là-dessus, il tomba dans des infirmités qui l'obligerent de se nommer un successeur, & dont son esprit se ressentit autant que son corps. Il eut cependant le temps de nous envoyer encore quelque argent, après quoi

il ne fut plus queſtion de le compter même parmi les vivans.

Je friſſonne encore en me reſſouvenant de ces choſes-là : il faut que la terre ſoit un ſéjour bien étranger pour la vertu, car elle ne fait qu'y ſouffrir.

La guériſon de la ſœur étoit preſque déſeſperée, quand nous apprîmes l'état du frere. A la lecture de la lettre qui nous en informoit, elle fit un cri & s'évanouit.

De mon côté, toute en pleurs j'appellai à ſon ſecours : elle revint à elle & ne verſa pas une larme. Je ne lui vis plus dès ce moment qu'une réſignation courageuſe ; ſon cœur devint plus ferme ; ce ne fut plus cette amitié toujours inquiéte qu'elle avoit eue pour moi, ce fut une tendreſſe vertueuſe qui me remit avec confiance entre les mains de celui qui diſpoſe de tout.

Quand ſon évanouiſſement fut paſſé, & que nous fumes ſeules, elle me dit d'approcher, parce qu'elle avoit à me

me parler. Laiſſez-moi, ma chere amie, vous dire une partie de ſon diſcours: le reſſouvenir m'en eſt encore cher, & ce ſont les dernieres paroles que j'ai entendues d'elle.

» Marianne, me dit-elle, je n'ai » plus de frere; quoiqu'il ne ſoit pas » encore mort, c'eſt comme s'il ne » vivoit plus & pour vous & pour » moi. Je ſens auſſi que vous me » perdrez bien-tôt; mais Dieu le veut, » cela me conſole de l'état où je vous » laiſſe; tout triſte qu'il eſt, il a ſes » vues pour vous qui valent mieux » que les miennes. Peut-être langui» rai-je encore quelque temps, peut» être mourrai-je dans la premiere » foibleſſe qui me prendra (elle ne » diſoit que trop vrai). Je n'oſerois » vous donner l'argent qui me reſte; » vous êtes trop jeune, & l'on pour» roit vous tromper: je veux le re» mettre entre les mains du Religieux » qui me vient voir; je le prierai d'en » diſpoſer ſagement pour vous: il eſt » notre voiſin; s'il ne vient pas au-

» jourd'hui, vous irez le chercher » demain, afin que je lui parle. Après » cette unique précaution qui me » reste à prendre pour vous, je n'ai » plus qu'une chose à vous dire, c'est » d'être toujours sage : je vous ai éle- » vée dans l'amour de la vertu, si vous » gardez votre éducation, tenez, Ma- » rianne, vous serez héritiere du plus » grand trésor qu'on puisse vous lais- » ser, car avec lui, ce sera vous, ce » sera votre ame qui sera riche; il est » vrai, mon enfant, que cela n'em- » pêchera pas que vous ne soyez pau- » vre du côté de la fortune & que vous » n'ayiez encore de la peine à vivre ; » peut-être aussi Dieu récompensera- » t-il votre sagesse dès ce monde : les » gens vertueux sont rares, mais ceux » qui estiment la vertu ne le sont » pas; d'autant plus qu'il y a mille oc- » casions dans la vie où l'on a absolu- » ment besoin des personnes qui en » ont ; par exemple, on ne veut se » marier qu'à une honnête fille ; est- » elle pauvre ? on n'est point des-

» honoré en l'épouſant ; n'a-t-elle que
» des richeſſes ſans vertu ? on ſe deſ-
» honore, & les hommes ſeront tou-
» jours dans cet eſprit-là ; cela eſt plus
» fort qu'eux, ma fille, ainſi vous trou-
» verez quelque jour votre place ; &
» d'ailleurs la vertu eſt ſi douce, ſi con-
» ſolante dans le cœur de ceux qui
« en ont, fuſſent-ils toujours pauvres,
» leur indigence dure ſi peu, la vie eſt
» ſi courte ; les hommes qui ſe moc-
» quent le plus de ce qu'on appelle
» ſageſſe, traitent pourtant ſi cavalie-
» rement une femme qui ſe laiſſe ſé-
» duire, ils acquierent des droits ſi
» inſolens avec elle, ils la puniſſent
» tant de ſon déſordre, ils la ſentent
» ſi dépourvue contr'eux, ſi déſarmée,
» ſi dégradée à cauſe qu'elle a perdu
» cette vertu dont ils ſe mocquoient,
» qu'en vérité, ma fille, ce n'eſt que
» faute d'un peu de réflexion qu'on ſe
« dérange ; car en y ſongeant, qui eſt-
» ce qui voudroit ceſſer d'être pauvre
» à condition d'être infâme ?

Quelqu'un de la maiſon qui entra

alors l'empêcha d'en dire davantage; peut-être êtes-vous curieuse de sçavoir ce que je lui répondis. Rien, car je n'en eus pas la force. Son discours, & les idées de sa mort m'avoient boulversé l'esprit, je lui tenois son bras que je baisai mille fois, voilà tout: Mais je ne perdis rien de tout ce qu'elle me dit, & en vérité je vous le rapporte presque mot pour mot, tant j'en fus frappée; aussi avois-je alors quinze ans & demi pour le moins, avec toute l'intelligence qu'il falloit pour entendre cela.

Venons maintenant à l'usage que j'en ai fait. Que de folies je vais bientôt vous dire! Faut-il qu'on ne soit sage que quand il n'y a point de mérite à l'être! Que veut-on dire en parlant de quelqu'un quand on dit qu'il est en âge de raison? C'est mal parler, cet âge de raison est bien plutôt l'âge de la folie. Quand cette raison nous est venue, nous l'avons comme un bijou d'une grande beauté, que nous regardons souvent, que nous estimons

beaucoup, mais que nous ne mettons jamais en œuvre. Souffrez mes petites réflexions, j'en ferai toujours quelqu'une en paſſant; mes foibleſſes m'ont bien acquis le droit d'en faire; pourſuivons. J'ai été juſqu'ici à la charge d'autrui, & je vais bien-tôt être à la mienne.

La ſœur du Curé m'avoit dit qu'elle craignoit de mourir dans la premiere foibleſſe qui lui prendroit, & elle prophétiſoit. Je ne voulus point me coucher cette nuit-là; je la veillai, elle réposa aſſez tranquillement juſqu'à deux heures après minuit, mais alors je l'entendis ſe plaindre; je courus à elle, je lui parlai, elle n'étoit plus en état de me répondre. Elle ne fit que me ſerrer la main très-légerement, & elle avoit le viſage d'une perſonne expirante.

La frayeur alors s'empara de moi, & ce fut une frayeur qui me vint de la certitude de la perdre: je tombai dans l'égarement, je n'ai de ma vie rien ſenti de ſi terrible; il me ſembla

que tout l'univers étoit un désert où j'allois rester seule, je connus combien je l'aimois, combien elle m'avoit aimée ; tout cela se peignit dans mon cœur d'une maniere si vive, que cette image-là me désoloit.

Mon Dieu ! combien de douleurs peut entrer dans notre ame, jusqu'à quel degré peut-on être sensible ! Je vous avouerai que l'épreuve que j'ai fait de cette douleur dont nous sommes capables, est une des choses qui m'a le plus épouvantée dans ma vie quand j'y ai songé, je lui dois même le goût de retraite où je suis à présent.

Je ne sçai point philosopher, & je ne m'en soucie guére, car je crois que cela n'apprend rien qu'à discourir ; les gens que j'ai entendu raisonner là-dessus, ont bien de l'esprit assurément ; mais je crois que sur certaine matiere ils ressemblent à ces nouvellistes qui font des nouvelles quand ils n'en ont point, ou qui corrigent celles qu'ils reçoivent quand elles ne leur plaisent pas. Je pense pour moi

qu'il n'y a que le ſentiment qui nous puiſſe donner des nouvelles un peu ſûres de nous, & qu'il ne faut pas trop ſe fier à celles que notre eſprit veut faire à ſa guiſe, car je le crois un grand viſionnaire.

Mais reprenons vîte mon recit, je ſuis toute honteuſe du raiſonnement que je viens de faire, & j'étois toute glorieuſe en le faiſant ; vous verrez que j'y prendrai goût, car dans tout il n'y a, dit-on, que le premier pas qui coûte. Hé pourquoi n'y reviendrois-je pas? Eſt-ce à cauſe que je ne ſuis qu'une femme, & que je ne ſçai rien ? le bon ſens eſt de tout ſexe, je ne veux inſtruire perſonne, j'ai cinquante ans paſſés; & un honnête homme très ſçavant me diſoit l'autre jour, que quoique je ne ſçuſſe rien, je n'étois pas plus ignorante que ceux qui en ſçavoient plus que moi : Oui, c'eſt un ſçavant du premier ordre qui a parlé comme cela ; car ces hommes tous fiers qu'ils ſont de leur ſcience, ils ont quelquefois des momens où la vérité leur échape d'abon-

dance de cœur, & où ils se sentent si las de leur présomption, qu'ils la quittent pour respirer en francs ignorans comme ils sont; cela les soulage, & moi de mon côté j'avois besoin de dire un peu ce que je pensois d'eux.

Je fus donc frappée d'une douleur mortelle en voyant que cette vertueuse fille à qui je devois tant, se mouroit : elle avoit eu beau me parler de sa mort, je n'avois point imaginé que sa maladie la conduisît jusques-là.

Mes gémissemens firent retentir la maison, ils reveillerent tout le monde; l'Hôte & l'Hôtesse se doutant de la vérité se leverent, & vinrent frapper à la porte de notre chambre, je l'ouvris sans sçavoir que je l'ouvrois, ils me parlerent, & je faisois des cris pour toute réponse ; ils furent bientôt instruits de la cause de ma désolation, & voulurent secourir cette fille expirante, & peut-être déja expirée, car elle n'avoit plus de mouvement, mais une demie heure après on vit qu'elle étoit morte. Les Domestiques arriverent, il

ſe fit un fracas pendant lequel je perdis connoiſſance, & on me porta dans une chambre voiſine ſans que je le ſentiſſe. De l'état où je fus enſuite, je n'en parlerai point, vous le devinez bien, & moi même ce recit là m'attriſte encore.

Enfin me voilà ſeule, & ſans autre guide qu'une expérience de quinze ans & demi plus ou moins. Comme la défunte m'avoit fait paſſer pour ſa niéce, & que j'avois l'air raiſonnable, on me rendit compte de tout ce qu'on diſoit lui avoir trouvé, & qui ne valoit pas la peine qu'on y fît plus de cérémonie, quand même on m'auroit remis tout ce qu'il y avoit. Mais une partie du linge fut volé avec d'autres bagatelles, & de près de quatre cens livres que je ſçavois qui lui reſtoient, on en prit bien la moitié, je penſe; je m'en plaignis, mais ſi foiblement que je n'inſiſtai point. Dans l'affliction où j'étois, je n'avois plus rien à cœur. Comme je ne voyois plus perſonne qui prît part à moi, ni à ma vie, je n'y en pre-

nois plus moi-même, & cette maniere de penser me mettoit dans un état qui ressembloit à de la tranquillité : mais qu'on est à plaindre avec cette tranquillité-là ! On est plus digne de pitié que dans le désespoir le plus emporté.

Tout le monde de la maison paroissoit s'intéresser beaucoup à moi, surtout l'hôte & sa femme qui venoient tendrement me consoler d'un malheur dont ils avoient fait leur profit : & tout est plein de pareils gens dans la vie ; en général personne ne marque tant de zéle pour adoucir vos peines, que les fourbes qui les ont causées & qui y gagnent.

Je laissai vendre des habits dont on me donna ce qu'on voulut, & il y avoit déja quinze jours que ma chere tante, comme on l'appelloit, & je dirois volontiers ma chere mere, ou plutôt mon unique amie, car il n'y a point de qualité qui ne le céde à celle-là, ni de cœur plus tendre, plus infaillible que le cœur inspiré par la véri-

table amitié; il y avoit donc déja quinze jours que cette amie étoit morte, & je les avois passés dans cette Auberge sans sçavoir ce que je deviendrois, ni sans m'en mettre en peine, quand ce Religieux dont j'ai déja parlé, qui venoit souvent voir la défunte, & qui avoit été malade aussi, vint encore pour sçavoir de ses nouvelles, il apprit sa mort avec chagrin, & comme il étoit le seul qui sçut le secret de ma naissance, que la défunte avoit trouvé à propos de l'en instruire, & que je sçavois qu'il en étoit instruit, je le vis arriver avec plaisir.

Il fut extremement sensible à mon malheur, & au peu de souci que j'avois de moi dans ma consternation ; il me parla là-dessus d'une maniere très touchante, me fit envisager les dangers que je courois en restant dans cette maison, seule, & sans être reclamée de qui que soit au monde : & effectivement c'étoit une situation qui m'exposoit d'autant plus que j'étois d'une figure très-aimable, & à cet âge où les

graces ſont ſi charmantes, parce qu'elles ſont ingenues & toutes fraîches écloſes.

Son diſcours fit ſon effet, j'ouvris les yeux ſur mon état, & je pris de l'inquiétude de ce que je deviendrois ; cette inquiétude me jetta encore mille fantômes dans l'eſprit; où irai-je, lui diſois-je, en fondant en larmes ? Je n'ai perſonne ſur la terre qui me connoiſſe; je ne ſuis la fille ni la parente de qui que ce ſoit. A qui demanderai-je du ſecours ? Qui eſt-ce qui eſt obligé de m'en donner ? Que ferai-je en ſortant d'ici ? L'argent que j'ai ne me durera pas long-temps, on peut me le prendre, & voilà la premiere fois que j'en ai, & que j'en dépenſe.

Ce bon Religieux ne ſçavoit que me répondre ; je crus même voir à la fin que je lui étois à charge, parce que je le conjurois de me conduire ; & ces bonnes gens, quand ils vous ont parlé, qu'ils vous ont exhorté, ils ont fait pour vous tout ce qu'ils peuvent faire.

De retourner à mon Village, c'étoit

une folie, je n'y avois plus d'azile, je n'y retrouverois qu'un vieillard tombé dans l'imbécillité, qui avoit tout vendu pour nous envoyer le dernier argent que nous avions reçu, & qui achevoit de mourir sous la tutelle d'un successeur que je ne connoissois pas, à qui j'étois inconnue, ou pour le moins indifférente. Il n'y avoit donc nulle ressource de ce côté-là, & en vérité la tête m'en tournoit de frayeur.

Enfin ce Religieux à force de chercher & d'imaginer, pensa à un homme de considération charitable & pieux qui s'étoit, disoit-il, dévoué aux bonnes œuvres, & à qui il promit de me recommander dès le lendemain. Mais je n'entendois plus raison, il n'y avoit point de lendemain à me promettre, je ne pouvois supporter d'attendre jusques là, je pleurois, je me désolois : il vouloit sortir, je le retenois, je me jettois à ses genoux : Point de lendemain, lui disois-je; tirez-moi d'ici tout-à-l'heure, ou bien vous allez me jetter au désespoir. Que vou-

lez-vous que je fasse ici ? On m'y a déja pris une partie de ce que j'avois ; peut-être cette nuit me prendra t-on le reste : on peut m'enlever, je crains pour ma vie, je crains pour tout, & assurément je n'y resterai point, je mourrai plutôt, je fuirai & vous en serez faché.

Ce Religieux alors qui étoit dans un embarras cruel, & qui ne pouvoit se débarrasser de moi, s'arrêta, se mit à rêver un moment, ensuite prit une plume & du papier, & écrivit un billet à la personne dont il m'avoit parlé. Il me le lut ; le billet étoit pressant, il la conjuroit par toute sa réligion de venir où nous étions. Dieu vous y réserve, lui disoit-il, l'action de charité la plus précieuse à ses yeux, & la plus méritoire que vous ayiez jamais faite: & pour l'exciter encore davantage, il lui marquoit mon sexe, mon âge, & ma figure, & tout ce qui pouvoit en arriver, ou par ma foiblesse, ou par la corruption des autres.

Le billet écrit, je le fis porter à son

adreſſe, & en attendant la réponſe je gardois ce Religieux à vue, car j'avois réſolu de ne point coucher cette nuit-la dans la maiſon. Je ne ſçaurois pourtant vous dire préciſément quel étoit l'objet de ma peur, & voilà pourquoi elle étoit ſi vive : tout ce que je ſçais, c'eſt que je me repréſentois la phiſionomie de mon hôte, que je n'avois jamais trop remarqué juſques là ; & dans cette phiſionomie alors j'y trouvois des choſes terribles ; celle de ſa femme me paroiſſoit ſombre, ténébreuſe, les Domeſtiques avoient la mine de ne valoir rien, enfin tous ces viſages-là me faiſoient frémir, je n'y pouvois tenir, je voyois des épées, des poignards, des aſſaſſinats, des vols, des inſultes, mon ſang ſe glaçoit aux périls que je me figurois ; car quand une fois l'imagination eſt en train, malheur à l'eſprit qu'elle gouverne.

J'entretenois le Religieux de mes idées noires, quand celui qui avoit fait notre meſſage nous vint dire que

le Carroſſe de l'honnête homme en queſtion nous attendoit en bas, & qu'il n'avoit pu ni écrire ni venir lui-même, parce qu'il étoit en affaire quand il avoit reçu le billet. Sur le champ je fis mon paquet, on auroit dit qu'on me rachettoit la vie; je fis appeller cet Hôte & cette Hôteſſe ſi effrayans, & il eſt vrai qu'ils n'avoient pas trop bonne mine, & que l'imagination n'avoit pas grand ouvrage à faire pour les rendre déſagréables. Ce qui eſt de ſûr, c'eſt que j'ai toujours retenu leurs viſages, je les vois encore, je les peindrois; & dans le cours de ma vie, j'ai connu quelques honnêtes gens que je ne pouvois ſouffrir à cauſe que leur phiſionomie avoit quelque air de ces viſages là.

Je montai donc dans le Carroſſe avec ce Religieux, & nous arrivons chez la perſonne en queſtion. C'étoit un homme de cinquante à ſoixante ans, encore aſſez bien fait, fort riche, d'un viſage doux & ſérieux, où l'on voyoit un air de mortification qui em-

empêchoit qu'on ne remarquât tout ſon embonpoint.

Il nous reçut bonnement & ſans façon, & ſans autre compliment que d'embraſſer d'abord le Religieux, il jetta un coup d'œil ſur moi & puis nous fit aſſeoir.

Le cœur me battoit, j'étois honteuſe, embarraſſée ; je n'oſois lever les yeux, mon petit amour propre étoit étonné, & ne ſçavoit où il en étoit : Voyons, de quoi s'agit-il ? dit alors notre homme pour entammer la converſation, & en prenant la main du Religieux qu'il ſerra avec componction dans la ſienne. Là-deſſus le Religieux lui conta mon hiſtoire. Voilà, répondit-il, une avanture bien particuliere, & une ſituation bien triſte ! Vous penſiez juſte mon pere quand vous m'avez écrit, qu'on ne pouvoit faire une meilleure action que de rendre ſervice à Mademoiſelle. Je le crois de même, elle a plus beſoin de ſecours qu'une autre par mille raiſons, & je vous ſuis obligé de vous être adreſſé

à moi pour cela ; je benis le moment où vous avez été inſpiré de m'avertir, car je ſuis pénétré de ce que je viens d'entendre; Allons,examinons un peu de quelle façon nous nous y prendrons : Quel âge avez-vous, ma chere enfant ? ajouta-t-il, en me parlant avec une charité cordiale. A cette queſtion, je me mis à ſoupirer ſans pouvoir répondre. Ne vous affligez pas, me dit-il, prenez courage, je ne demande qu'à vous être utile ; & d'ailleurs, Dieu eſt le maître, il faut le louer de tout ce qu'il fait : dites-moi donc, quel âge avez-vous à peu-près ? quinze ans & demi, repris-je, & peut-être plus. Effectivement, dit-il, en ſe retournant du côté du Pere, à la voir on lui en donneroit davantage, mais ſur ſa phiſionomie j'augure bien de ſon cœur, & du caractere de ſon eſprit, on eſt même porté à croire qu'elle a de la naiſſance : en vérité ſon malheur eſt bien grand ! Que les deſſeins de Dieu ſont in pénétrables!

Mais revenons au plus preſſé, ajou-

ta-t il, après s'être ainsi prosterné en esprit devant les desseins de Dieu, comme vous n'avez nulle fortune dans ce monde, il faut voir à quoi vous vous destinez: La Demoiselle qui est morte n'avoit-elle rien résolu pour vous ? Elle avoit, lui dis-je, intention de me metre chez une Marchande. Fort bien, reprit-il, j'approuve ses vues; sont-elles de votre goût ? parlez franchement, il y a plusieurs choses qui peuvent vous convenir: j'ai, par exemple, une belle sœur qui est une personne très-raisonnable, fort à son aise, & qui vient de perdre une Demoiselle qui étoit à son service, qu'elle aimoit beaucoup, & à qui elle auroit fait du bien dans la suite; si vous vouliez tenir sa place, je suis persuadé qu'elle vous prendroit avec plaisir.

Cette proposition me fit rougir : Hélas ! Monsieur, lui dis-je, quoique je n'aie rien, & que je ne sçache à qui je suis, il me semble que j'aimerois mieux mourir que d'être chez quelqu'un en qualité de domestique; & si

j'avois mon pere & ma mere, il y a toute apparence que j'en aurois moi-même au lieu d'en servir à personne.

Je lui répondis cela d'une maniere fort triste, après quoi versant quelques larmes : Puisque je suis obligée de travailler pour vivre, ajoutai-je en sanglotant, je préfere le plus petit métier qu'il y ait, & le plus pénible, pourvû que je sois libre, à l'état dont vous me parlez, quand j'y devrois faire ma fortune. Eh ! mon enfant, me dit-il, tranquilisez-vous, je vous loue de penser comme cela, c'est une marque que vous avez du cœur, & cette fierté là est permise ; il ne faut pas la pousser trop loin, elle ne seroit plus raisonnable : quelque conjecture avantageuse qu'on puisse faire de votre naissance cela ne vous donne aucun état, & vous devez vous régler là-dessus ; mais enfin nous suivrons les vues de cette amie que vous avez perdue ; il en coûtera davantage, c'est une pension qu'il faudra payer, mais n'importe, dès aujourd'hui vous serez pla-

cée, je vais vous mener chez ma Marchande de linge, & vous y ferez la bien venue : êtes-vous contente ? Oui Monſieur, lui dis-je, & jamais je n'oublierai vos bontés. Profitez en Mademoiſelle, dit alors le Religieux qui nous avoit juſques-là laiſſé faire tout notre dialogue, & comportez vous d'une maniere qui récompenſe Monſieur des ſoins où ſa piété l'engage pour vous. Je crains bien, reprit alors notre homme d'un ton devot, & ſcrupuleux, je crains bien de n'avoir pas de mérite à la ſecourir, car je ſuis trop ſenſible à ſon infortune.

Alors il ſe leva & dit : Ne perdons point de temps, il ſe fait tard, allons chez la marchande dont je vous ai parlé, Mademoiſelle ; pour vous mon Pere ; vous pouvez à préſent vous retirer, je vous rendrai bon compte du dépôt que vous me confiez. Là-deſſus, le Religieux nous quitta, je le remerciai de ſes peines en beguayant, car j'étois toute troublée, & nous voilà en chemin dans le carroſſe de mon bienfaiteur.

Je voudrois bien pouvoir vous dire tout ce qui se passoit dans mon esprit,& comment je sortis de cette conversation que je venois d'essuyer, & dont je ne vous ai dit que la moindre partie, car il y eut bien d'autres discours très-mortifians pour moi. Et il est bon de vous dire que toute jeune que j'étois j'avois l'ame un peu fiere; on m'avoit élevée avec douceur, & même avec des égards, & j'étois bien étourdie d'un entretien de cette espécé. Les bienfaits des hommes sont accompagnés d'une maladresse si humiliante pour les personnes qui les reçoivent! Imaginez-vous qu'on avoit épluché ma misere pendant une heure, qu'il n'avoit été question que de la compassion que j'inspirois, que du grand mérite qu'il y auroit à me faire du bien; & puis c'étoit la religion qui vouloit qu'on prît soin de moi, ensuite venoit un faste de réflexions charitables, une enflure de sentimens devots. Jamais la charité n'étala ses tristes devoirs avec tant d'appareil, ja-

vois le cœur noyé dans la honte ; & puiſque j'y ſuis, je vous dirai que c'eſt quelque choſe de bien cruel que d'être abandonné au ſecours de certaines gens : car qu'eſt-ce qu'une charité qui n'a point de pudeur avec le miſérable, & qui avant que de le ſoulager commence par écraſer ſon amour propre ? la belle choſe qu'une vertu qui fait le déſeſpoir de celui ſur qui elle tombe ! Eſt-ce qu'on eſt charitable, à cauſe qu'on fait des œuvres de charité ? Il s'en faut bien, quand vous venez vous appéſantir ſur le détail de mes maux, dirois-je à ces gens-là ; quand vous venez me confronter avec toute ma miſere, & que le cérémonial de vos queſtions, ou plutôt de l'interrogatoire dont vous m'accablez, marche devant les ſecours que vous me donnez ; voilà ce que vous appellez faire une œuvre de charité, & moi je dis que c'eſt une œuvre brutale & haïſſable, œuvre de métier, & non de ſentiment.

J'ai fini ; que ceux qui ont beſoin

de leçon là-dessus, profitent de celle que je leur donne ; elle vient de bonne part, car je leur parle d'après mon expérience.

Je me suis laissée dans le carrosse avec mon homme, pour aller chez la Marchande : je me souviens qu'il me questionnoit beaucoup dans le chemin, & que je lui répondois d'un ton bas & douloureux ; je n'osois me remuer, je ne tenois presque point de place, & j'avois le cœur mort.

Cependant, malgré l'anéantissement où je me sentois, j'étois étonnée des choses dont il m'entretenoit : je trouvois sa conversation singuliere ; il me sembloit que mon homme se mitigeoit, qu'il étoit plus flatteur que zélé, plus généreux que charitable ; il me paroissoit tout changé.

Je vous trouve bien gênée avec moi, me disoit-il ; je ne veux point vous voir dans cette contrainte-là, ma chere fille, vous me haïriez bien-tôt, quoique je ne vous veuille que du bien. Notre conversation avec ce Religieux

ligieux vous a rendue trifte : le zéle de ces gens-là n'eft pas confolant, il eft dur, & il faut faire comme eux : mais moi j'ai naturellement le cœur bon ; ainfi vous pouvez me regarder comme votre ami, comme un homme qui s'intéreffe à vous de tout fon cœur, & qui veut avoir votre confiance, entendez vous? Je me retiens le privilege de vous donner quelques confeils, mais je ne prétens pas qu'ils vous effarouchent. Je vous dirai par exemple que vous êtes jeune & jolie, & que ces deux belles qualités vont vous expofer aux pourfuites du premier étourdi qui vous verra, & que vous feriez mal de l'écouter, parce que cela ne vous meneroit à rien, & ne mérite pas votre attention ; c'eft à votre fortune à qui il faut que vous la donniez, & à tout ce qui pourra l'avancer. Je fçais bien qu'à votre âge on eft charmé de plaire, & vous plairez même fans y tâcher, j'en fuis fûr ; mais du moins ne vous fouciez point trop de plaire à tout le monde, fur-

tout à mille petits soupirans, que vous ne devez pas regarder dans la situation où vous êtes. Ce que je vous dis-là n'est point d'une sévérité outrée, continua-t-il d'un air aisé en me prenant la main que j'avois belle. Non, Monsieur, lui dis-je. Et puis voyant que j'étois sans gans : Je veux vous en acheter, me dit-il, cela conserve les mains, & quand on les a belles, il faut y prendre garde.

Là-dessus il fait arrêter le Carrosse, & m'en prit plusieurs paires que j'essayai toutes avec le secours qu'il me prêtoit ; car il voulut m'aider, & moi je le laissois faire en rougissant de mon obéissance, & je rougissois sans sçavoir pourquoi, seulement par un instinct qui me mettoit en peine de ce que cela pouvoit signifier.

Toutes ces petites particularités au reste, je vous les dis, parce qu'elles ne sont pas si bagatelles qu'elles le paroissent.

Nous arrivâmes enfin chez la marchande, qui me parut une femme as-

ſez bien faite, & qui me reçut aux conditions dont ils convinrent pour ma penſion. Il me ſemble qu'il lui parla long-temps à part, mais je n'imaginai rien là deſſus ; & il s'en alla en diſant qu'il nous reviendroit voir dans quelques jours, & en me recommandant extrêmement à la Marchande, qui après qu'il fut parti, me fit voir une petite chambre où je mis mes hardes, & où je devois coucher avec une compagne.

Cette marchande, il faut que je vous la nomme pour la facilité de l'hiſtoire. Elle s'appelloit Madame Dutour ; c'étoit une veuve qui, je penſe, n'avoit pas plus de trente ans ; une groſſe réjouie, qui, à vue d'œil, paroiſſoit la meilleure femme du monde, auſſi étoit-elle. Son domeſtique étoit compoſé d'un petit garçon de ſix ou ſept ans qui étoit ſon fils, d'une ſervante, & d'une nommée Mademoiſelle Toinon, ſa fille de boutique.

Quand je ſerois tombée des nues, je n'aurois pas été plus étourdie que

je l'étois : les perſonnes qui ont du ſentiment ſont bien plus abattues que d'autres dans de certaines occaſions, parce que tout ce qui leur arrive les pénetre; il y a une triſteſſe ſtupide qui les prend, & qui me prit : Madame Dutour fit de ſon mieux pour me tirer de cet état-là.

Allons, Mademoiſelle Marianne, me diſoit-elle (car elle avoit demandé mon nom) vous êtes avec de bonnes gens, ne vous chagrinez point, j'aime qu'on ſoit gaye ; qu'avez-vous qui vous fâche ? Eſt-ce que vous vous déplaiſez ici ? Moi, dès que je vous ai vue, j'ai pris de l'amitié pour vous : tenez, voilà Toinon qui eſt une bonne enfant, faites connoiſſance enſemble. Et c'étoit en ſoupant qu'elle me tenoit ce diſcours, à quoi je ne répondois que par une inclination de tête, & avec une phiſionnomie dont la douceur rémerçioit ſans que je parlaſſe. Quelquefois je m'encourageois juſqu'à dire, vous avez bien de la bonté; mais en vérité, j'étois déplacée, & je n'étois pas faite pour être-là.

Je ſentois dans la franchiſe de cette femme-là, quelque choſe de groſſier qui me rebutoit.

Je n'avois pourtant encore vécu qu'avec mon Curé & ſa ſœur, & ce n'étoit pas des gens du monde, il s'en falloit bien; mais je ne leur avois vû que des manieres ſimples, & non pas groſſieres, leurs diſcours étoient unis & ſenſés; d'honnêtes gens, vivans médiocrement, pouvoient parler comme ils parloient, & je n'aurois rien imaginé de mieux, ſi je n'avois jamais vu autre choſe: au lieu qu'avec ces gens-ci, je n'étois pas contente, je leur trouvois un jargon, un ton bruſque qui bleſſoit ma délicateſſe. Je me diſois déja, que dans le monde, il falloit qu'il y eût quelque choſe qui valoit mieux que cela; je ſoupirois après, j'étois triſte d'ètre privée de ce mieux que je ne connoiſſois pas: dites-moi d'où cela venoit? Où eſt-ce que j'avois pris mes délicateſſes? Etoient-elles dans mon ſang? Cela ſe pourroit bien: Venoient elles du ſéjour que j'a-

vois fait à Paris ? cela ſe pourroit encore:il y a des ames perçantes, à qui il n'en faut pas beaucoup montrer pour les inſtruire, & qui ſur le peu qu'elles voient, ſoupçonnent tout d'un coup tout ce qu'elles pourroient voir.

La mienne avoit le ſentiment bien ſubtil, je vous aſſure, ſur-tout dans les choſes de ſa vocation, comme étoit le monde. Je ne connoiſſois perſonne à Paris, je n'en avois vu que les rues; mais dans ces rues, il y avoit des perſonnes de toutes eſpéces, il y avoit des Carroſſes, & dans ces Carroſſes, un monde qui m'étoit très - nouveau, mais point étranger. Et ſans doute il y avoit en moi un goût naturel, qui n'attendoit que ces objets-là pour s'y prendre ; de ſorte que quand je les voyois, c'étoit comme ſi j'avois rencontré ce que je cherchois.

Vous jugez bien qu'avec ces diſpoſitions, Madame Dutour ne me convenoit point, non plus que Mademoiſelle Toinon qui étoit une grande fille qui ſe redreſſoit toujours,

& qui manioit ſa toile avec tout le jugement & toute la décence poſſible, elle y étoit toute entiere, & ſon eſprit ne paſſoit pas ſon aulne.

Pour moi, j'étois ſi gauche à ce métier-là, que je l'impatientois à tout moment. Il falloit voir de quel air elle me reprenoit, avec quelle fierté de ſçavoir elle corrigeoit ma maladreſſe: & ce qui eſt plaiſant, c'eſt que l'effet ordinaire de ces corrections, c'étoit de me rendre encore plus maladroite, parce que j'en devenois plus dégoûtée.

Nous couchions dans la même chambre, comme je vous l'ai déja dit, & là, elle me donnoit des leçons pour parvenir diſoit-elle : enſuite elle me contoit l'état de ſes parens, leurs facultés, leur caractere, ce qu'ils lui avoient donné pour ſes dernieres étrennes. Après venoit un Amant qu'elle avoit qui étoit un beau garçon fait au tour, & puis nous irions nous promener enſemble ; & moi, ſans en avoir d'envie, je lui répondois que je

le voulois bien. Les inclinations de Madame Dutour n'étoient pas oubliées ; ſon Amant l'auroit déja épouſée, mais il n'étoit pas aſſez riche, & en attendant, il la voyoit toujours, venoit ſouvent manger chez elle, & elle lui faiſoit un peu trop bonne chere. C'eſt pour vous divertir que je vous conte cela, paſſez-le ſi cela vous ennuye.

Monſieur de Climal, c'étoit ainſi que s'appelloit celui qui m'avoit mis chez Madame Dutour, revint trois ou quatre jours après m'avoir laiſſée-là. J'étois alors dans notre chambre avec Mademoiſelle Toinon qui me montroit ſes belles hardes, & qui ſortit par ſçavoir - vivre dès qu'il fut entré.

Hé bien, Mademoiſelle, comment vous trouvez-vous ici, me dit-il ? Mais Monſieur, répondis-je, j'eſpere que je m'y ferai. J'aurois, répondit-il, grande envie que vous fuſſiez contente ; car je vous aime de tout mon cœur, vous m'avez plû tout d'un coup, &

je vous en donnerai toutes les preuves que je pourrai ; pauvre enfant ! que j'aurai de plaisir à vous rendre service ! mais je veux que vous ayiez de l'amitié pour moi. Il faudroit que je fusse bien ingrate pour en manquer, lui répondis-je. Non, non, reprit-il, ce ne sera point par ingratitude que vous ne m'aimerez point, c'est que vous n'aurez pas avec moi une certaine liberté que je veux que vous ayiez. Je sçai trop le respect que je vous dois, lui dis-je. Il n'est pas sûr que vous m'en deviez, dit-il, puisque nous ne sçavons pas qui vous êtes : Mais Marianne, ajouta-t-il en me prenant la main qu'il serroit imperceptiblement, ne seriez-vous pas un peu plus familiere avec un ami qui vous voudroit autant de bien que je vous en veux ? Voilà ce que je demande : vous lui diriez vos sentimens, vos goûts ; vous aimeriez à le voir : Pourquoi ne feriez-vous pas de même avec moi ? Oh, que j'y veux mettre ordre absolument, ou nous aurons

querelle ensemble. A propos, j'oubliois à vous donner de l'argent : & en disant cela il me mit quelques louis-d'or dans la main. Je les refusai d'abord, & lui dis qu'il me restoit quelque argent de la défunte; mais malgré cela il me força de les prendre : Je les pris donc avec honte, car cela m'humilioit; mais je n'avois pas de fierté à écouter là-dessus avec un homme qui s'étoit chargé de moi pauvre orpheline, & qui paroissoit vouloir me tenir lieu de pere.

Je fis une reverence assez sérieuse en recevant ce qu'il me donnoit. Eh! me dit-il, ma chere Marianne, laissons-là les reverences, & montrez-moi que vous êtes contente. Combien m'allez-vous saluer de fois pour un habit que je vais vous acheter, voyons? Je ne fis pas, ce me semble une grande attention à l'habit qu'il me promettoit, mais il dit cela d'un air si bon & si badin, qu'il me gagna le cœur, je vous l'avoue; mes repugnances me quitterent, un vif sentiment de reconnois-

ſance en prit la place, & je me jettai ſur ſon bras que j'embraſſai de fort bonne grace, & preſqu'en pleurant de ſenſibilité.

Il fut charmé de mon mouvement, & me prit la main qu'il baiſa d'une maniere fort tendre ; façon de faire qui au milieu de mon petit tranſport me parut encore ſinguliere, mais toujours de cette ſingularité qui m'étonnoit ſans rien m'apprendre, & que je penchois à regarder comme des expreſſions un peu extraordinaires de ſon bon cœur.

Quoiqu'il en ſoit, la converſation de ma part devint dès ce moment-là plus aiſée, mon aiſance me donna des graces qu'il ne me connoiſſoit pas encore ; il s'arrêtoit de temps en temps à me conſiderer avec une tendreſſe dont je remarquois toujours l'excès, ſans y entendre plus de fineſſe.

Il n'y avoit pas moyen non plus qu'alors j'en pénétraſſe davantage ; mon imagination avoit fait ſon plan ſur cet homme-là, & quoique je le

viſſe enchanté de moi, rien n'empêchoit que ma jeuneſſe, ma ſituation, mon eſprit & mes graces ne lui euſſent donné pour moi une affection très-innocente : on peut ſe prendre d'une tendre amitié pour les perſonnes de mon âge dont on veut avoir ſoin ; on ſe plaît à leur voir du mérite, parce que nos bienfaits nous en feront plus d'honneur ; enfin on aime ordinairement à voir l'objet de ſa générofité ; & tous les motifs de ſimple tendreſſe qu'un bienfaicteur peut avoir dans ce cas-là, une fille de plus de quinze ans & demi, quoiqu'elle n'ait rien vu, les ſent & les devine confuſément, elle n'en eſt non plus ſurpriſe, que de voir l'amour de ſon pere & de ſa mere pour elle ; & voilà comment j'étois : je l'aurois plutôt pris pour un original dans ſes façons, que pour ce qu'il étoit ; il avoit beau reprendre ma main, l'approcher de ſa bouche en badinant, je n'admirois là dedans que la rapidité de de ſon inclination pour moi, & cela me touchoit plus que tous ſes bien-

faits ; car à l'âge où j'étois, quand on n'a point encore souffert, on ne sçait point trop l'avantage qu'il y a d'être dépourvue de tout.

Peut-être devrois-je passer tout ce que je vous dis-là, mais je vais comme je puis, je n'ai garde de songer que je vous fais un livre, cela me jetteroit dans un travail d'esprit dont je ne sortirois pas ; je m'imagine que je vous parle, & tout passe dans la conversation : continuons-là donc.

Dans ce temps on se coëffoit en cheveux, & jamais créature ne les a eu plus beaux que moi ; cinquante ans que j'ai n'en ont fait que diminuer la quantité, sans en avoir changé la couleur, qui est encore du plus clair châtain.

Monsieur de Climal les regardoit, les touchoit avec passion, mais cette passion je la regardois comme un pur badinage. Marianne, me disoit-il quelquefois, vous n'êtes point si à plaindre; de si beaux cheveux, & ce visage-là, ne vous laisseront manquer de rien.

Ils ne me rendront ni mon pere ni ma mere, lui répondis-je. Ils vous feront aimer de tout le monde, me dit-il, & pour moi je ne leur refuſerai jamais rien. Oh pour cela, Monſieur, lui dis-je; je compte ſur vous & ſur votre bon cœur. Sur mon bon cœur? reprit-il en riant, eh! vous parlez donc de cœur, chere enfant; & ſi je vous demandois le votre, me le donneriez-vous? Hélas! vous le méritez bien, lui dis-je naïvement.

A peine lui eus-je répondu cela, que je vis dans ſes yeux quelque choſe de ſi ardent que ce fut un coup de lumiere pour moi; ſur le champ, je me dis en moi-même, il ſe pourroit bien faire qne cet homme-là m'aimât comme un amant aime une maîtreſſe; car enfin, j'en avois vu des amans dans mon Village, j'avois entendu parler d'amour, j'avois même déja lu quelques romans à la dérobée; & tout cela joint aux leçons que la nature nous donne, m'avoit du moins fait ſentir qu'un amant étoit bien différent

d'un ami; & ſur cette différence que j'avois compriſe à ma maniere, tout d'un coup les regards de Monſieur de Climal me parurent d'une eſpéce ſuſpecte.

Cependant je ne regardai pas l'idée qui m'en vint ſur le champ, comme une choſe encore bien ſûre, mais je devois bien-tôt en avoir le cœur net, & je commençai toujours en attendant par en être un peu plus forte & plus à mon aiſe avec lui. Mes ſoupçons me déſirent preſque tout-à-fait de cette timidité qu'il m'avoit tant reprochée, je crus que s'il étoit vrai qu'il m'aimât, il n'y avoit plus tant de façon à faire avec lui, & que c'étoit lui qui étoit dans l'embarras, & non pas moi. Ce raiſonnement coula de ſource; au reſte il paroît fin, & ne l'eſt pas; il n'y a rien de ſi ſimple, on ne s'apperçoit pas ſeulement qu'on le fait.

Il eſt vrai que ceux contre qui on raiſonne comme cela, n'ont pas grand retour à eſpérer de vous, cela ſuppoſe

qu'en fait d'amour on ne se soucie guére d'eux : aussi de ce côté-là Monsieur de Climal m'étoit-il parfaitement indifférent, & même de cette indifférence qui va devenir haine, si on la tourmente ; peut-être eût-il été ma premiere inclination, si nous avions commencé autrement ensemble, mais je ne l'avois connu que sur le pied d'un homme pieux qui entreprenoit d'avoir soin de moi par charité, & je ne sçache point de maniere de connoître les gens, qui éloigne tant de les aimer de ce que l'on appelle amour : Il n'y a plus de sentiment tendre à demander à une personne qui n'a fait connoissance avec vous que dans ce goût-là ; l'humiliation qu'elle a soufferte vous a fermé son cœur de ce côté-là ; ce cœur en garde une ran cune que lui-même il ne sçait pas qu'il a, tant que vous ne lui demandez que des sentimens qui vous sont justement dûs ; mais lui demandez-vous d'une certaine tendresse ? oh ! c'est une autre affaire ; son amour propre vous

vous reconnoît alors, vous vous êtes brouillée avec lui ſans retour là-deſſus, il ne vous pardonnera jamais ; & c'eſt ainſi que j'étois avec M. de Climal.

Il eſt vrai que ſi les hommes ſçavoient obliger, je crois qu'ils feroient tout ce qu'ils voudroient de ceux qui leur auroient obligation: car eſt-il rien de ſi doux que le ſentiment de reconnoiſſance, quand notre amour propre n'y répugne point ? on en tireroit des tréſors de tendreſſe ; au lieu qu'avec les hommes, on a beſoin de deux vertus, l'une pour vous empêcher d'être indignée du bien qu'ils vous font, l'autre pour vous en impoſer la reconnoiſſance.

M. de Climal m'avoit parlé d'un habit qu'il vouloit me donner, & nous ſortîmes pour l'acheter à mon goût. Je crois que je l'aurois refuſé ſi j'avois été bien convaincue qu'il avoit de l'amour pour moi ; car j'aurois eu un dégoût, ce me ſemble, invincible à profiter de ſa foibleſſe, ſur-tout ne la partageant pas ; car quand on la par-

rage, on ajuſte cela, on s'imagine qu'il y a beaucoup de délicateſſe à n'être point délicat là-deſſus ; mais je doutois encore de ce qu'il avoit dans l'ame, & ſuppoſé qu'il n'eût que de l'amitié, c'étoit donc une amitié extrême qui méritoit aſſûrément le ſacrifice de toute ma fierté. Ainſi j'acceptai l'offre de l'habit à tout hazard.

L'habit fut acheté : je l'avois choiſi, il étoit noble & modeſte, & tel qu'il auroit pu convenir à une fille de condition qui n'auroit pas eu de bien. Après cela M. de Climal parla de linge, & effectivement j'en avois beſoin. Encore autre achat que nous allâmes faire : Madame Dutour auroit pu lui fournir ce linge, mais il avoit ſes raiſons pour n'en poinr prendre chez elle, c'eſt qu'il le vouloit trop beau, Madame Dutour auroit trouvé la charité outrée ; & quoique ce fût une bonne femme qui ne s'en feroit pas ſouciée, & qui auroit cru que ce n'étoit pas là ſon affaire, il étoit mieux de ne pas profiter de la commodité

de son caractere, & d'aller ailleurs.

Oh! pour le coup, ce fut ce beau linge qu'il voulut que je prisse, qui me mit au fait de ses sentimens; je m'étonnai même que l'habit qui étoit très-propre m'eût encore laissé quelque doute, car la charité n'est pas galante dans ses présens, l'amitié même si sécourable donne du bon & ne songe point au magnifique, les vertus des hommes ne remplissent que bien précisément leur devoir, elles seroient plus volontiers mesquines que prodigues dans ce qu'elles font de bien, il n'y a que les vices qui n'ont point de ménage. Je lui dis tout bas que je ne voulois point de linge si distingué, je lui parlai sur ce ton-là sérieusement, il se mocqua de moi, & me dit: Vous êtes un enfant, taisez-vous, allez vous regarder dans le miroir, & voyez si ce linge est trop beau pour votre visage. Et puis sans vouloir m'écouter il alla son train.

Je vous avoue que je me trouvois bien embarrassée, car je voyois qu'il

étoit sûr qu'il m'aimoit, qu'il ne me donnoit qu'à cause de cela; qu'il esperoit me gagner par-là, & qu'en prénant ce qu'il me donnoit, moi je rendois ses espérances assez bien fondées.

Je consultois donc en moi-même ce que j'avois à faire; & à présent que j'y pense, je crois que je ne consultois que pour perdre du tems: j'assemblois je ne sçais combien de réflexions dans mon esprit, je me taillois de la besogne, afin que dans la confusion de mes pensées, j'eusse plus de peine à prendre mon parti, & que mon indétermination en fût plus excusable; par-là je reculois une rupture avec M. de Climal, & je gardois ce qu'il me donnoit.

Cependant j'étois bien honteuse de ses vues; ma chere amie la sœur du Curé me revenoit dans l'esprit. Quelle différence affreuse, me disois-je, des secours qu'elle me donnoit à ceux que je reçois! Quelle seroit la douleur de cette amie si elle vivoit, & qu'elle vît l'état où je suis! Il me sembloit que mon avanture violoit d'une

maniere cruelle le respect que je devois à sa tendre amitié, il me sembloit que son cœur en soupiroit dans le mien; & tout ce que je vous dis-là, je ne l'aurois point exprimé, mais je le sentois.

D'un autre côté, je n'avois plus de retraite, & M. de Climal m'en donnoit une; je manquois de hardes, & il m'en achetoit, & c'étoit de belles hardes que j'avois déja essayées dans mon imagination, & j'avois trouvé qu'elles m'alloient à merveille: mais je n'avois garde de m'arrêter à cet article qui se mèloit dans mes considerations, car j'aurois rougi du plaisir qu'il me faisoit, & j'étois bien aise apparamment que ce plaisir fît son effet sans qu'il y eût de ma faute: souplesse admirable pour être innocent d'une sotise qu'on a envie de faire. Après cela, me dis-je, M. de Climal ne m'a point encore parlé de son amour, peut-être même n'osera-t-il m'en parler de long-temps, & ce n'est point à moi à deviner le motif de ses soins: on m'a

menée à lui comme à un homme charitable & pieux, il me fait du bien, tant pis pour lui si ce n'est point dans de bonnes vues, je ne suis point obligée de lire dans sa conscience, & je ne serai complice de rien, tant qu'il ne s'expliquera pas; ainsi j'attendrai qu'il me parle sans équivoque.

Ce petit cas de conscience ainsi décidé, mes scrupules se dissiperent, & le linge, & l'habit me parurent de bonne prise.

Je les emportai chez Madame Dutour, il est vrai qu'en nous en retournant M. de Climal rendit, par-ci, par-là, sa passion encore plus aisée à deviner que de coûtume : il se démasquoit petit à petit, l'homme amoureux se montroit, je lui voyois déja la moitié du visage, mais j'avois conclu qu'il falloit que je le visse tout entier pour le reconnoître, sinon il étoit arrêté que je ne verrois rien. Les hardes n'étoient pas encore en lieu de sûreté, & si je m'étois scandalisé trop tôt, j'aurois peut-être tout perdu. Les

paſſions de l'eſpéce de celle de M. de Climal ſont naturellement lâches quand on les déſeſpere, elles ne ſe piquent pas de faire une retraite bien honorable, & c'eſt un vilain amant qu'un homme qui vous déſire plus qu'il ne vous aime, non pas que l'amant le plus délicat ne déſire à ſa maniere, mais du moins c'eſt que chez lui les ſentimens du cœur ſe mêlent avec les ſens, tout cela ſe fond enſemble, ce qui fait un amour tendre, & non pas vicieux; quoiqu'à la vérité capable du vice; car tous les jours en fait d'amour on fait très-délicatement des choſes fort groſſieres: mais il ne s'agit point de cela.

Je feignis donc de ne rien comprendre aux petits diſcours que me tenoit M. de Climal pendant que nous retournions chez Madame Dutour: J'ai peur de vous aimer trop, Marianne, me diſoit-il, & ſi cela étoit, que feriez-vous? Je ne pourrois en être que plus reconnoiſſante, s'il étoit poſſible, lui répondois-je. Cependant

Marianne je me défie de votre cœur; quand il connoîtra toute la tendresse du mien, ajouta-t il, car vous ne la sçavez pas. Comment, lui dis-je, vous croyez que je ne vois pas votre amitié? Eh! ne changez point mes termes, reprit-il, je ne dis pas mon amitié, je parle de ma tendresse. Quoi! dis-je, n'est-ce pas la même chose? Non, Marianne, me répondit-il, en me regardant d'une maniere à m'en prouver la différence, non, chere fille, ce n'est pas la même chose, & je voudrois bien que l'une vous parût plus douce que l'autre. Là-dessus je ne pus m'empêcher de baisser les yeux, quoique j'y résistasse, mais mon embarras fut plus fort que moi. Vous ne me dites mot, est-ce que vous m'entendez, me dit-il en me serrant la main? C'est, lui dis-je, que je suis honteuse de ne sçavoir que répondre à tant de bontés.

Heureusement pour moi, la conversation finit là, car nous étions arrivés; tout ce qu'il put faire, ce fut de me dire à l'oreille: Allez, friponne, allez

allez rendre votre cœur plus traitable & moins ſourd, je vous laiſſe le mien pour vous y aider.

Ce diſcours étoit aſſez net, & il étoit difficile de parler plus françois : je fis ſemblant d'être diſtraite pour me diſpenſer d'y répondre ; mais un baiſer qu'il m'appuyoit ſur l'oreille en me parlant, s'attiroit mon attention malgré que j'en euſſe, & il n'y avoit pas moyen d'être ſourde à cela ; auſſi ne le fus-je pas : Monſieur, ne vous ai-je pas fait mal, m'écriai-je d'un air naturel, en feignant de prendre le baiſer qu'il m'avoit donné pour le choc de ſa tête avec la mienne? Dans le temps que je diſois cela, je deſcendois de carroſſe, & je crois qu'il fut la duppe de ma petite fineſſe, car il me répondit très-naturellement que non.

J'emportai le ballot de hardes que j'allai ſerrer dans notre chambre, pendant que M. de Climal étoit dans la boutique de Madame Dutour. Je redeſcendis ſur le champ : Marianne, me dit-il d'un ton froid, faites tra-

vailler à votre habit dès aujourd'hui ; je vous reverrai dans trois ou quatre jours, & je veux que vous l'ayiez. Et puis, parlant à Madame Dutour : J'ai tâché, dit-il, de l'assortir avec de très-beau linge qu'elle m'a montré, & que lui a laissé la Demoiselle qui est morte.

Et là-dessus vous remarquerez, ma chere amie, que M. de Climal m'avoit avertie qu'il parleroit comme cela à Madame Dutour ; & je pense vous en avoir dit la raison qu'il ne me dit pourtant pas, mais que je devinai : D'ailleurs, ajouta-t-il, je suis bien aise que Mademoiselle soit proprement mise, parce que j'ai des vues pour elle qui pourront réussir. Et tout cela du ton d'un homme vrai & respectable ; car M. de Climal tête à-tête avec moi, ne ressembloit point du tout au M. de Climal parlant aux autres ; à la lettre, c'étoit deux hommes différens ; & quand je lui voyois son visage devot, je ne pouvois pas comprendre comment ce visage-là feroit pour de-

venir profane, & tel qu'il étoit avec moi. Mon Dieu que les hommes ont de talens pour ne rien valoir !

Il se retira après un demi quart-d'heure de conversation avec Madame Dutour. Il ne fut pas plutôt parti que celle-ci, à qui il avoit conté mon histoire, se mit à louer sa pieté, & la bonté de son cœur : Marianne, me dit-elle, vous avez fait-là une bonne rencontre quand vous l'avez connu : voyez ce que c'est, il a autant de soin de vous que si vous étiez son enfant : cet homme-là n'a peut-être pas son pareil dans le monde pour être bon & charitable.

Le mot de charité ne fut pas fort de mon goût : il étoit un peu crû pour un amour propre aussi douillet que le mien ; mais Madame Dutour n'en sçavoit pas davantage, ses expressions alloient comme son esprit qui alloit comme il plaisoit à son peu de malice & de finesse. Je fis pourtant la grimace, mais je ne dis rien, car nous n'avions pour témoin que

la grave Mademoiſelle Toinon, bien plus capable de m'envier les hardes qu'on me donnoit, que de me croire humiliée de les recevoir. Oh ! pour cela, Mademoiſelle Marianne, me dit-elle à ſon tour d'un air un peu jaloux, il faut que vous ſoyiez née coëffée. Au contraire, lui répondis-je, je ſuis née très-malheureuſe ; car je devrois ſans comparaiſon être mieux que je ne ſuis. A propos, reprit-elle, eſt-il vrai que vous n'avez ni pere ni mere, & que vous n'êtes l'enfant à perſonne ? cela eſt plaiſant. Effectivement, lui dis-je d'un ton piqué, cela eſt fort réjouiſſant ; & ſi vous m'en croyez, vous m'en ferez vos complimens. Taiſez-vous, idiote, lui dit Madame Dutour qui vit que j'étois fâchée, elle a raiſon de ſe mocquer de vous ; remerciez Dieu de vous avoir conſervé vos parens : Qui eſt-ce qui a jamais dit aux gens, qu'ils ſont des enfans trouvés ? j'aimerois autant qu'on me dît que je ſuis bâtarde.

N'étoit-ce pas-là prendre mon par-

ti d'une maniere bien consolante ? aussi le zele de cette bonne femme me choqua-t-il autant que l'insulte de l'autre, & les larmes m'en vinrent aux yeux. Madame Dutour en fut touchée, sans se douter de sa maladresse qui les faisoit couler : son attendrissement me fit trembler, je craignis encore quelque nouvelle reprimande à Toinon, & je me hâtai de la prier de ne dire mot.

Toinon, de son côté, me voyant pleurer se déconcerta de bonne foi ; car elle n'étoit pas méchante, & son cœur ne vouloit fâcher personne, sinon qu'elle étoit vaine, parce qu'elle s'imaginoit que cela étoit décent. Mais comme elle n'avoit pas un habit neuf aussi bien que moi, peut-être qu'elle avoit crû qu'en place de cela il falloit dire quelque chose, & redresser un peu son esprit comme elle redressoit sa figure.

Voilà d'où me vint la belle apostrophe qu'elle me fit, dont elle me demanda très sincerement excuse : &

comme je vis que ces bonnes gens n'entendoient rien à ma fierté, ni à ces délicateſſes, & qu'ils ne ſçavoient pas le quart du mal qu'ils me faiſoient, je me rendis de bonne grace à leurs careſſes, & il ne fut plus queſtion que de mon habit, qu'on voulut voir avec une curioſité ingenue qui me fit venir auſſi la curioſité d'éprouver ce qu'elles en diroient.

J'allai donc le chercher ſans rancune, & avec la joie de penſer que je le porterois bien-tôt. Je prends le paquet tel que je l'avois mis dans la chambre, & je l'apporte. La premiere choſe qu'on vit en le défaiſant, ce fut ce beau linge dont on avoit pris tant de peine à ſauver l'achat qui avoit coûté la façon d'un menſonge à M. de Climal, & à moi un conſentement à ce menſonge. Voilà ce que c'eſt que l'étourderie des jeunes gens! J'oubliai que ce maudit linge étoit dans le paquet avec l'habit. Oh! oh! dit Madame Dutour, en voici bien d'un autre! M. de Climal nous diſoit que

c'étoit la Demoiselle défunte qui vous avoit laissé cela, c'est pourtant lui qui vous l'a acheté, Marianne, & c'est fort mal fait à vous de ne l'avoir pas pris chez moi; vous n'êtes pas plus délicate que des Duchesses qui en prennent bien, & votre M. de Climal est encore plaisant: mais je vois bien ce que c'est, ajouta t-elle en tirant l'étoffe de l'habit qui étoit dessous, pour la voir; car sa colere n'interrompit point sa curiosité qui est un mouvement chez les femmes, qui va avec tout ce qu'elles ont dans l'esprit; je vois bien ce que c'est; je devine pourquoi on a voulu m'en faire accroire sur ce linge-là, mais je ne suis pas si bête qu'on le croit, je n'en dis pas davantage: remportez, remportez; pardi le tour est joli! on a la bonté de mettre Mademoiselle en pension chez moi, & ce qu'il lui faut on l'achette ailleurs, j'en ai l'embarras, & les autres le profit; je vous le conseille.

Pendant ce temps-là Toinon soulevoit mon étoffe du bout des doigts,

comme ſi elle avoit craint de ſe les ſalir, & diſoit : Diantre ! il n'y a rien de tel que d'être orpheline. Et la pauvre fille, ce n'étoit preſque que pour figurer dans l'avanture qu'elle diſoit cela; & toute ſage qu'elle étoit, quiconque lui en eût donné autant, l'auroit rendue ſtupide de reconnoiſſance. Laiſſez cela, Toinon, lui dit Madame Dutour ; je voudrois bien voir que cela vous fît envie.

Juſques-là je n'avois rien dit ; je ſentois tant de mouvemens, tant de de confuſion, tant de dépit, que je ne ſçavois par où commencer pour parler : c'étoit d'ailleurs une ſituation bien neuve pour moi, que la mêlée où je me trouvois. Je n'en avois jamais tant vu. A la fin quand mes mouvemens furent un peu éclaircis, la colere ſe déclara la plus forte, mais ce fut une colere ſi franche & ſi étourdie, qu'il n'y avoit qu'une fille innocente de ce dont on l'accuſoit, qui pût l'avoir.

Il étoit pourtant vrai que M. de Climal étoit amoureux de moi, mais

je sçavois bien aussi que je ne voulois rien faire de son amour ; & si malgré cet amour que je connoissois, j'avois reçus ses présens, c'étoit par un petit raisonnement que mes besoins, & ma vanité m'avoient dicté, & qui n'avoit rien pris sur la pureté de mes intentions : mon raisonnement étoit sans doute une erreur, mais non pas un crime : ainsi je ne méritois pas les outrages dont me chargeoit Madame Dutour, & je fis un vacarme épouvantable. Je débutai par jetter l'habit & le linge par terre sans sçavoir pourquoi, seulement par fureur, ensuite je parlai ou plutôt je criai, & je ne me souviens plus de tous mes discours, sinon que j'avouai en pleurant que M. de Climal avoit acheté le linge, & qu'il m'avoit défendu de le dire sans m'instruire des raisons qu'il avoit pour cela ; qu'au reste j'étois bien malheureuse de me trouver avec des gens qui m'accusoient à si bon marché ; que je voulois sor-

tir ſur le champ, que j'allois envoyer chercher un carroſſe pour emporter mes hardes, que j'irois où je pourrois ; qu'il valoit mieux qu'une fille comme moi mourût d'indigence que de vivre auſſi déplacée que je l'étois ; que je leur laiſſois les préſens de M. de Climal, que je m'en ſouciois auſſi peu que de ſon amour, s'il étoit vrai qu'il en eût pour moi. Enfin j'étois comme un petit Lion, ma tête s'étoit démontée, outre que tout ce qui pouvoit m'affliger ſe préſentoit à moi. La mort de ma bonne amie, la privation de ſa tendreſſe, la perte terrible de mes parens, les humiliations que j'avois ſouffertes, l'effroi d'être étrangere à tous les hommes, de ne voir la ſource de mon ſang nulle part, la vue d'une miſere qui ne pouvoit peut-être finir que par une autre ; car je n'avois que ma beauté qui pût me faire des amis ; & voyez quelle reſſource que le vice des hommes ! N'étoit-ce pas là de quoi renverſer une

cervelle auſſi jeune que la mienne ?

Madame Dutour fut effrayée du tranſport qui m'agitoit, elle ne s'y étoit pas attendue, & n'avoit compté que de me voir honteuſe. Mon Dieu ! Marianne, me diſoit-elle, quand elle pouvoit placer un mot, on peut ſe tromper ; appaiſez vous, je ſuis fâchée de ce que j'ai dit : (car mon emportement ne manqua pas de me juſtifier ; j'étois trop outrée pour être coupable,) Allons finiſſons, ma fille. Mais j'allois toujours mon train, & à toute force je voulois ſortir.

Enfin elle me pouſſa dans une petite ſalle, où elle s'enferma avec moi, & là, j'en dis encore tant que j'épuiſai mes forces, il ne me reſta plus que des pleurs, jamais on n'en a tant verſé ; & la bonne femme voyant cela ſe mit à pleurer auſſi du meilleur de ſon cœur.

Là-deſſus Toinon entra pour nous dire que le dîné étoit prêt ; & Toinon qui étoit de l'avis de tout le monde, pleura parce que nous pleurions ; & moi après tant de larmes, attendrie

par les douceurs qu'elles me dirent toutes deux, je m'appaisai, je me consolai : j'oubliai tout.

La forte pension que M. de Climal payoit pour moi, contribua peut-être un peu au tendre repentir que Madame Dutour eut de m'avoir fâchée ; de même que le chagrin de n'avoir pas vendu le linge, l'avoit sans comparaison bien plus indisposée contre moi, que toute autre chose ; car pendant le repas, prenant un autre ton, elle me dit elle-même : Que si M. de Climal m'aimoit, comme il y avoit apparence, il falloit en profiter. (Je n'ai jamais oublié les discours qu'elle me tint.) Tenez Marianne, me disoit-elle, à votre place, je sçai bien comme je ferois ; car puisque vous ne possedez rien, & que vous êtes une pauvre fille qui n'avez pas seulement la consolation d'avoir des parens, je prendrois d'abord tout ce que M. de Climal me donneroit, j'en tirerois tout ce que je pourrois ; je ne l'aimerois pas moi, je m'en garderois

bien, car l'honneur doit marcher le premier, & je ne ſuis pas femme à dire autrement, vous l'avez bien vû : en un mot comme en mille, tournez tant qu'il vous plaira, il n'y a rien de tel que d'être ſage, & je mourrai dans cet avis : mais ce n'eſt pas à dire qu'il faille jetter ce qui nous vient trouver, il y a moyen d'accommoder tout dans la vie. Par exemple, voilà vous & M. de Climal : Hé bien, faut il lui dire allez vous-en ? Non aſſurément : il vous aime, ce n'eſt pas votre faute; tous ces bigots n'en font point d'autres : laiſſez-le aimer, & que chacun réponde pour ſoi; il vous achete des nippes, prenez toujours puiſqu'elles ſont payées : s'il vous donne de l'argent, ne faites pas la ſotte, & tendez la main bien honnêtement, ce n'eſt pas à vous à faire la glorieuſe : s'il vous demande de l'amour : Allons doucement ici, jouez d'adreſſe, & dites-lui que cela viendra; promettre & ne tenir mene les gens bien loin : Premierement, il faut du temps pour que vous l'aimiez; &

puis quand vous ferez ſemblant de commencer à l'aimer, il faudra du temps pour que cela augmente; & puis quand il croira que votre cœur eſt à point, n'avez vous pas l'excuſe de votre ſageſſe ? eſt-ce qu'une fille ne doit pas ſe défendre ? n'a-t-elle pas mille bonnes raiſons à dire aux gens ? ne les prêche-t-elle pas ſur le mal qu'il y auroit ? pendant quoi le temps ſe paſſe & les préſens viennent ſans qu'on les aille chercher : & ſi un homme à la fin fait le mutin, qu'il s'accommode, on ſçait ſe fâcher auſſi-bien que lui, & puis on le laiſſe-là ; & ce qu'il a donné eſt donné : pardi il n'y a rien de ſi beau que le don, & ſi les gens ne donnoient rien, ils garderoient donc tout? Oh ! s'il me venoit un devot qui m'en contât, il me feroit des préſens juſqu'à la fin du monde avant que je lui diſe, arrêtez-vous.

La naïveté & l'affection avec laquelle Madame Dutour débitoit ce que je vous dis-là, valoit encore mieux que ſes leçons qui ſont aſſez

douces aſſurément, mais qui pourroient faire d'étranges filles d'honneur des écolieres qui les ſuivroient; la doctrine en eſt un peu périlleuſe, je crois qu'elle mene ſur le chemin du libertinage, & je ne penſe pas qu'il ſoit aiſé de garder ſa vertu ſur ce chemin-là.

Toute jeune que j'étois, je n'approuvai point intérieurement ce qu'elle me diſoit; & effectivement, quand une fille, en pareil cas, ſeroit ſûre d'être toujours ſage, la pratique de ces lâches maximes la deshonoreroit toujours. Dans le fonds, ce n'eſt plus avoir de l'honneur, que de laiſſer eſpérer aux gens qu'on en manquera: l'art d'entretenir un homme dans cette eſpérance-là, je l'eſtime encore plus honteux qu'une chûte totale dans le vice; car dans les marchés, même infâmes, le plus infâme de tous eſt celui où l'on eſt fourbe & de mauvaiſe foi par avarice: n'êtes-vous pas de mon ſentiment?

Pour moi, j'avois le caractere trop

vrai pour me conduire de cette maniere-là ; je ne voulois ni faire le mal, ni fembler le promettre ; je haiffois la fourberie de quelque efpéce qu'elle fût, furtout celle-ci dont le motif étoit d'une baffeffe qui me faifoit horreur.

Ainfi je fecouai la tête à tous les difcours de Madame Dutour qui vouloit me convertir là-deffus pour fon avantage & pour le mien. De fon côté, elle auroit été bien aife que ma penfion eût duré long temps, & que nous euffions fait quelques petits cadeaux enfemble de l'argent de M. de Climal ; c'étoit ainfi qu'elle s'en expliquoit en riant : car la bonne femme étoit gourmande & intéreffée ; & moi, je n'étois ni l'un ni l'autre.

Quand nous eûmes diné, mon habit & mon linge furent donnés aux ouvrieres, & la Dutour leur recommanda beaucoup de diligence. Elle efpéroit fans doute qu'en me voyant brave (c'étoit fon terme) je ferois tentée de laiffer durer plus long-temps mon

mon aventure avec M. de Climal; & il eſt vrai que du côté de la vanité je menaçois déja d'être furieuſement femme ! Un ruban de bon goût, ou un habit galant, quand j'en rencontrois, m'arrêtoit tout court; je n'étois plus de ſang froid, je m'en reſſentois pour une heure, & je ne manquois pas de m'ajuſter de tout cela en idée, (comme je vous l'ai déja dit de mon habit;) enfin là-deſſus, je faiſois toujours des châteaux en Eſpagne, en attendant mieux.

Mais malgré cela, depuis que j'étois ſûre que M. de Climal m'aimoit, j'avois abſolument réſolu, s'il m'en parloit, de lui dire qu'il étoit inutile qu'il m'aimât. Après quoi je prendrois ſans ſcrupule tout ce qu'il voudroit me donner, c'étoit-là mon petit arrangement.

Au bout de quatre jours on m'apporta mon habit & du linge; c'étoit un jour de Fête, & je venois de me lever quand cela vint. A cet aſpect, Toinon & moi nous perdîmes d'a-

bord toutes deux la parole, moi d'émotion de joie, elle de la triſte comparaiſon qu'elle fit de ce que j'allois être à ce quelle ſeroit; elle auroit bien troqué ſon pere & ſa mere contre le plaiſir d'être orpheline au même prix que moi; elle ouvroit, ſur mon petit attirail, de grands yeux ſtupéfaits & jaloux, & d'une jalouſie ſi humiliée que cela me fit pitié dans ma joye: mais il n'y avoit point de remede à ſa peine, & j'eſſaiai mon habit le plus modeſtement qu'il me fut poſſible devant un petit miroir ingrat, qui ne me rendoit que la moitié de ma figure; & ce que j'en voyois me paroiſſoit bien piquant.

Je me mis donc vîte à me coëffer, & à m'habiller pour jouir de ma parure; il me prenoit des palpitations en ſongeant combien j'allois être jolie; la main m'en trembloit à chaque épingle que j'attachois: Je me hâtois d'achever ſans rien précipiter pourtant; je ne voulois rien laiſſer d'imparfait: mais j'eus bientôt fini, car

la perfection que je connoiſſois étoit bien bornée ; je commençois avec des diſpoſitions admirables, & c'étoit tout.

Vraiment, quand j'ai connu le monde, j'y faiſois bien d'autres façons ; les hommes parlent de ſcience & de philoſophie ; voilà quelque choſe de beau en comparaiſon de la ſcience de bien placer un ruban, ou de décider de quelle couleur on le mettra !

Si on ſçavoit ce qui ſe paſſe dans la tête d'une coquette en pareil cas, combien ſon ame eſt déliée & pénétrante ; ſi on voyoit la fineſſe des jugemens qu'elle fait ſur les goûts qu'elle eſſaye, & puis qu'elle rebute, & puis qu'elle héſite de choiſir, & qu'elle choiſit enfin par pure laſſitude ; car ſouvent elle n'eſt pas contente, & ſon idée va toujours plus loin que ſon exécution ; ſi on ſçavoit tout ce que je dis-là, cela feroit peur ; cela humilieroit les plus forts eſprits, & Ariſtote ne paroîtroit plus qu'un

petit garçon. C'est moi qui le dis, qui le sçait à merveilles, & qu'en fait de parure, quand on a trouvé ce qui est bien, ce n'est pas grand chose, & qu'il faut trouver le mieux, pour aller de là au mieux du mieux, & que pour attraper ce dernier mieux, il faut lire dans l'ame des hommes, & sçavoir préférer ce qui la gagne le plus, à ce qui ne fait que la gagner beaucoup: & cela est immense!

Je badine un peu sur notre science; & je n'en fais point de façon avec vous, car nous ne l'exerçons plus ni l'une ni l'autre; & à mon égard, si quelqu'un rioit de m'avoir vu coquette, il n'a qu'à me venir trouver, je lui en dirai bien d'autres; & nous verrons qui de nous deux rira le plus fort.

J'ai eu un petit minois qui ne m'a pas mal coûté de folies, quoiqu'il ne paroisse guére les avoir méritées à la mine qu'il fait aujourd'hui; aussi il me fait pitié quand je le regarde, & je ne le regarde que par hazard; je ne

lui fais presque plus cet honneur-là exprès : mais ma vanité en revanche s'en est bien donné autrefois ; je me jouois de toutes les façons de plaire, je sçavois être plusieurs femmes en une. Quand je voulois avoir un air fripon, j'avois un maintien & une parure qui faisoient mon affaire ; le lendemain on me retrouvoit avec des graces tendres, ensuite j'étois une beauté modeste, sérieuse, nonchalante. Je fixois l'homme le plus volage ; je dupois son inconstance, parce que tous les jours je lui renouvellois sa maîtresse, & c'étoit comme s'il en avoit changé.

Mais je m'écarte toujours, je vous en demande pardon, cela me réjouit ou me délasse, & encore une fois je vous entretiens.

Je fus donc bientôt habillée ; & en vérité dans cet état, j'effaçois si fort la pauvre Toinon que j'en avois honte. La Dutour me trouvoit charmante, Toinon controlloit mon habit, & moi j'approuvois ce qu'elle di-

ſoit par charité pour elle ; car ſi j'avois paru auſſi contente que je l'étois, elle en auroit été plus humiliée ; ainſi je cachois ma joye. Toute ma vie j'ai eu le cœur plein de ces petits égards-là pour le cœur des autres.

Il me tardoit de me montrer, & d'aller à l'Egliſe pour voir combien on me regarderoit. Toinon qui tous les jours de Fête étoit eſcortée de ſon amant, ſortit avant moi de crainte que je ne la ſuiviſſe, & que cet amant à cauſe de mon habit neuf ne me regardât plus qu'elle, ſi nous allions enſemble ; car chez de certaines gens, un habit neuf, c'eſt preſque un beau viſage.

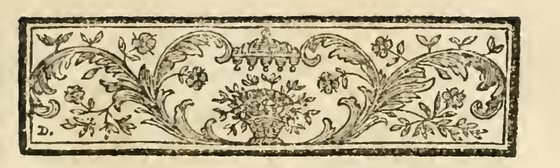
Je ſortis donc toute ſeule, un peu embarraſſée de ma contenance, parce que je m'imaginois qu'il y en avoit une à tenir, & qu'étant jolie & parée il falloit prendre garde à moi de plus près qu'à l'ordinaire. Je me redreſſois, car c'eſt par où commence une vanité novice ; & autant que je puis m'en reſſouvenir, je reſſemblois aſſez à

une aimable petite fille, toute fraiche ſortie d'une éducation de village, & qui ſe tient mal, mais dont les graces encore captives ne demandent qu'à ſe montrer.

Je ne faiſois pas valoir non plus tous les agrémens de mon viſage; je laiſſois aller le mien ſur ſa bonne foi comme vous le diſiez plaiſamment l'autre jour d'une certaine Dame. Malgré cela, nombre de paſſans me regarderent beaucoup, & j'en étois plus réjouie que ſurpriſe, car je ſentois fort bien que je le méritois: & ſérieuſement il y avoit peu de figures comme la mienne; je plaiſois au cœur autant qu'aux yeux, & mon moindre avantage étoit d'être belle.

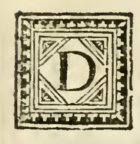
J'approche ici d'un évenement qui a été l'origine de toutes mes autres avantures, & je vais commencer parlà la ſeconde partie de ma vie; auſſibien vous ennuyeriez-vous de la lire tout d'une haleine, & cela nous repoſera toutes deux.

Fin de la premiere Partie de la Vie de Marianne.



LA VIE DE *MARIANNE*, OU LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE***

Seconde Partie.



ITES-MOI, ma chere amie, ne feroit-ce point un peu par compliment, que vous paroiffez fi curieufe de la fuite de mon Hiftoire ? Je pourrois le foupçonner ; car jufqu'ici tout ce que je vous en ai rapporté, n'eft qu'un tiffu d'Avantures bien fimples, bien

communes; d'Avantures dont le caractere paroîtroit bas & trivial à beaucoup de Lecteurs, ſi je les faiſois imprimer. Je ne ſuis encore qu'une petite Lingere, & cela les dégoûteroit.

Il y a des gens, dont la vanité ſe mêle de tout ce qu'ils font, même de leurs lectures. Donnez-leur l'Hiſtoire du Cœur humain dans les grandes conditions, ce devient-là pour eux un objet important; mais ne leur parlez pas des Etats médiocres, ils ne veulent voir agir que des Seigneurs, des Princes, des Rois, ou du moins des Perſonnes qui ayent fait une grande figure. Il n'y a que cela qui exiſte pour la nobleſſe de leur goût. Laiſſez-là le reſte des Hommes, qu'ils vivent; mais qu'il n'en ſoit pas queſtion. Ils vous diroient volontiers, que la Nature auroit bien pû ſe paſſer de les faire naître, & que les Bourgeois la deshonorent.

O jugez, Madame, du dedain

que de pareils Lecteurs auroient eu pour moi.

Au reste, ne confondons point; le portrait que je fais de ces gens-là, ne vous regarde pas, ce n'est pas vous qui serez la dupe de mon état; mais peut-être que j'écris mal. Le commencement de ma Vie contient peu d'évenemens, & tout cela auroit bien pû vous ennuyer. Vous me dites que non; vous me pressez de continuer, je vous en rends grace, & je continue; laissez-moi faire, je ne serai pas toujours chez Madame du Tour.

Je vous ai dit que j'allai à l'Eglise, à l'entrée de laquelle je trouvai de la foule; mais je n'y restai pas. Mon habit neuf, & ma figure y auroient trop perdu, & je tâchai, en me glissant tout doucement, de gagner le haut de l'Eglise, où j'appercevois de beau monde qui étoit à son aise.

C'étoit des femmes extrêmement parées, les unes assez laides, & qui

s'en doutoient, car elles tâchoient d'avoir ſi bon air qu'on ne s'en apperçut pas ; d'autres qui ne s'en doutoient point du tout, & qui de la meilleure foi du monde, prenoient leur coquetterie pour un joli viſage.

J'en vis une fort aimable, & celle-là ne ſe donnoit pas la peine d'être coquette ; elle étoit au-deſſus de cela pour plaire, elle s'en fioit négligemment à ſes graces, & c'étoit ce qui la diſtinguoit des autres, de qui elle ſembloit dire : Je ſuis naturellement tout ce que ces femmes-là voudroient être.

Il y avoit auſſi nombre de jeunes Cavaliers bien faits, gens de robe & d'épée, dont la contenance témoignoit qu'ils étoient bien contens d'eux, & qui prenoient ſur le dos de leurs chaiſes, de ces poſtures aiſées & galantes, qui marquent qu'on eſt au fait des bons airs du Monde.

Je les voyois tantôt ſe baiſſer,

s'appuyer, ſe redreſſer, puis ſoûrire, puis ſaluer à droite & à gauche, moins par politeſſe, ou par devoir, que pour varier les airs de bonne mine & d'importance, & ſe montrer ſous differens aſpects.

Et moi, je devinois la penſée de toutes ces perſonnes-là ſans aucun effort, mon inſtinct ne voyoit rien là qui ne fut de ſa connoiſſance, & n'en étoit pas plus délié pour cela, car il ne faut pas s'y méprendre, ni eſtimer ma pénétration plus qu'elle ne vaut.

Nous avons deux ſortes d'eſprits, nous autres femmes. Nous avons d'abord le nôtre, qui eſt celui que nous recevons de la nature, celui qui nous ſert à raiſonner, ſuivant le degré qu'il a, qui devient ce qui peut, & qui ne ſçait rien qu'avec le tems.

Et puis nous en avons encore un autre, qui eſt à part du nôtre, & qui peut ſe trouver dans les femmes les plus ſottes. C'eſt l'eſprit que la va-

nité de plaire nous donne, & qu'on appelle, autrement dit, la Coquetterie.

Oh! celui-là, pour être inſtruit, n'attend pas le nombre des années, il eſt fin dès qu'il eſt venu, dans les choſes de ſon reſſort, il a toujours la théorie de ce qu'il voit mettre en pratique. C'eſt un enfant de l'Orgueil qui naît tout élevé, qui manque d'abord d'audace, mais qui n'en penſe pas moins. Je crois qu'on peut lui enſeigner des graces & de l'aiſance; mais il n'apprend que la forme, & jamais le fond: Voilà mon avis.

Et c'eſt avec cet eſprit-là, que j'expliquois ſi bien les façons de ces Femmes: c'eſt encore lui qui me faiſoit entendre les Hommes; car avec une extrême envie d'être de leur goût, on a la clef de tout ce qu'ils font pour être du nôtre, & il n'y aura jamais d'autre mérite à tout cela, que d'être vaine & coquette, & je pouvois me paſſer de cette

petite parentheſe-là pour vous le prouver, car vous le ſçavez auſſi-bien que moi; mais je me ſuis aviſée trop tard de penſer que vous le ſçavez. Je ne vois mes fautes que lorſque je les ai faites, c'eſt le moyen de les voir ſurement; mais non pas à votre profit, & au mien: N'eſt-il pas vrai? Retournons à l'Egliſe.

La place que j'avois priſe, me mettoit au milieu du monde dont je vous parle. Quelle fête! C'étoit la premiere fois que j'allois jouir un peu du mérite de ma petite figure. J'étois toute émue du plaiſir de penſer à ce qui alloit m'en arriver, j'en perdois preſque haleine: car j'étois ſure du ſuccès, & ma vanité voyoit venir d'avance les regards qu'on alloit jetter ſur moi.

Ils ne ſe firent pas long-tems attendre. A peine étois-je placée, que je fixai les yeux de tous les hommes. Je m'emparai de toute leur attention: mais ce n'étoit encore là que la moitié de mes honneurs,

& les femmes me firent le reſte.

Elles s'apperçurent qu'il n'étoit plus queſtion d'elles, qu'on ne les regardoit plus, que je ne leur laiſſois pas un curieux, & que la déſertion étoit générale.

On ne ſçauroit s'imaginer ce que c'eſt que cette avanture-là pour des femmes, ni combien leur amour propre en eſt déconcerté; car il n'y a pas moyen qu'il s'y trompe, ni qu'il chicane ſur l'évidence d'un pareil affront; ce ſont de ces cas déſeſperés qui le pouſſent à bout, & qui réſiſtent à toutes ſes tournures.

Avant que j'arrivaſſe, en un mot, ces femmes faiſoient quelque figure; elles vouloient plaire, & ne perdoient pas leur peine. Enfin chacune d'elles avoit ſes partiſans, du moins la fortune étoit-elle aſſez égale, & encore la Vanité vit-elle quand les choſes ſe paſſent ainſi: mais j'arrive, on me voit, & tous ces viſages ne ſont plus rien, il n'en

reſte pas la mémoire d'un ſeul.

Eh ! d'où leur vient cette cataſtrophe ? de la préſence d'une petite fille qu'on avoit à peine apperçûe, qu'on avoit pourtant vû ſe placer, qu'on auroit même riſqué de trouver très-jolie, ſi on ne s'en étoit pas défendu, enfin qui auroit bien pû ſe paſſer de venir là, & que dans le fond on avoit un peu craint, mais le plus imperceptiblement qu'on l'avoit pû.

C'eſt encore leurs penſées que j'explique, & je ſoutiens que je les rends comme elles étoient. J'en eus pour garand, certain coup d'œil que je leur avois vû jetter ſur moi quand je m'avançai, & je compris fort bien tout ce qu'il y avoit dans ce coup d'œil là : on avoit voulu le rendre diſtrait, mais c'étoit d'une diſtraction faite exprès : car il y étoit reſté, malgré qu'on en eût, un air d'inquiétude & de dédain, qui étoit un aveu bien franc de ce que je valois.

Cela me parut comme une vérité qui échappe, & qu'on veut corriger par un mensonge.

Quoiqu'il en soit, cette petite figure dont on avoit refusé de tenir compte, & devant qui toutes les autres n'étoient plus rien, il fallut en venir à voir ce que c'étoit pourtant, & retourner sur ses pas pour l'examiner, puisqu'il plaisoit au caprice des hommes de la distinguer, & d'en faire quelque chose.

Voilà donc mes Coquettes qui me regardent à leur tour, & ma physionomie n'étoit pas faite pour les rassurer; il n'y avoit rien de si ingrat que l'espérance d'en pouvoir medire, & je n'avois, en vérité, que des graces au service de leur colere. Oh! vous m'avouerez que ce n'étoit pas là l'article de ma gloire le moins interessant.

Vous me direz, que dans leur dépit, il étoit difficile qu'elles me trouvassent aussi jolie que je l'étois: soit; mais je suis persuadée que le

fond du cœur fut pour moi, ſans compter que le dépit même donne de bons yeux.

Fiez-vous aux perſonnes jalouſes, du ſoin de vous connoître, vous ne perdrez rien avec elles ; la néceſſité de bien voir eſt attachée à leur miſérable paſſion, & elles vous trouvent toutes les qualités que vous avez, en vous cherchant tous les défauts que vous n'avez pas : Voilà ce qu'elles eſſuyent.

Mes Rivales ne me regarderent pas long-tems, leur examen fut court ; il n'étoit pas amuſant pour elles ; & l'on finit vîte avec ce qui humilie.

A l'égard des hommes, ils me demeurerent conſtamment attachés, & j'en eus une reconnoiſſance qui ne reſta pas oiſive.

De tems en tems, pour les tenir en haleine, je les régalois d'une petite découverte ſur mes charmes ; je leur en apprenois quelque

chose de nouveau, sans me mettre pourtant en grande dépense. Par exemple, il y avoit dans cette Eglise, des Tableaux qui étoient à une certaine hauteur, eh bien j'y portois ma vûe, sous prétexte de les regarder, parce que cette industrie-là me faisoit le plus bel œil du monde.

Ensuite c'étoit ma coëffe à qui j'avois recours, elle alloit à merveilles, mais je voulois bien qu'elle allât mal, en faveur d'une main nue qui se montroit en y retouchant, & qui amenoit nécessairement avec elle un bras rond, qu'on voyoit pour le moins à demi, dans l'attitude où je le tenois alors.

Les petites choses que je vous dis-là, au reste, ne sont petites que dans le récit; car à les rapporter ce n'est rien, mais demandez-en la valeur aux hommes; ce qui est de vrai, c'est que souvent dans de pareilles occasions, avec la plus jolie physionomie du monde, vous

n'êtes encore qu'aimable, vous ne faites que plaire ; ajoutez-y ſeulement une main de plus, comme je viens de le dire, on ne vous réſiſte plus, vous êtes charmante.

Combien ai-je vû des cœurs héſitans de ſe rendre à de beaux yeux, & qui ſeroient reſtés à moitié chemin, ſans le ſecours dont je parle ?

Qu'une femme ſoit un peu laide, il n'y a pas grand malheur, ſi elle a la main belle ; il y a un infinité d'hommes plus touchés de cette beauté là, que d'un viſage aimable : Et la raiſon de cela, vous la dirai-je ? je crois l'avoir ſentie.

C'eſt que ce n'eſt point une nudité qu'un viſage, quelque aimable qu'il ſoit, nos yeux ne l'entendent pas ainſi ; mais une belle main commence à en devenir une, & pour fixer de certaines gens, il eſt bien auſſi ſûr de les tenter que de leur plaire. Le goût de ces gens-là, comme vous voyez, n'eſt pas le plus honnête ; c'eſt pourtant en gé-

néral, le goût le mieux ſervi de la part des femmes, celui à qui leur coquetterie fait le plus d'avance.

Mais m'écarterai-je toujours ? Je crois qu'oui, je ne ſçaurois m'en empêcher ; les idées me gagnent, je ſuis femme, & je conte mon hiſtoire : peſez ce que je vous dis-là, & vous verrez, qu'en vérité, je n'uſe preſque pas des priviléges que cela me donne.

Où en étois-je ? A ma coëffe que je raccommodois quelquefois dans l'intention que j'ai dite.

Parmi les jeunes gens dont j'attirois les regards, il y en eut un, que je diſtinguai moi-même, & ſur qui mes yeux tomboient plus volontiers que ſur les autres.

J'aimois à le voir, ſans me douter du plaiſir que j'y trouvois ; j'étois coquette pour les autres, & je ne l'étois pas pour lui ; j'oubliois à lui plaire, & ne ſongeois qu'à le regarder.

Apparamment que l'amour, la

premiere fois qu'on en prend, commence avec cette bonne foi-là, & peut-être que la douceur d'aimer, interrompt le ſoin d'être aimable.

Ce jeune homme, à ſon tour m'éxaminoit d'une façon toute différente de celle des autres ; elle étoit plus modeſte, & pourtant plus attentive ; il y avoit quelque choſe de plus ſérieux qui ſe paſſoit entre lui & moi ; les autres applaudiſſoient ouvertement à mes charmes, il me ſembloit que celui-ci les ſentoit ; du moins je le ſoupçonnois quelquefois, mais ſi confuſément, que je n'aurois pû dire ce que je penſois de lui, non plus que ce que je penſois de moi.

Tout ce que je ſçai, c'eſt que ſes regards m'embarraſſoient, que j'héſitois de les lui rendre, & que je les lui rendois toujours ; que je ne voulois pas qu'il me vît y répondre, & que je n'étois pas fâchée qu'il l'eût vû.

Enfin, on ſortit de l'Egliſe, & je me

ſouviens que j'en ſortis lentement; que je retardois mes pas ; que je regrettois la place que je quittois, & que je m'en allois avec un cœur à qui il manquoit quelque choſe, & qui ne ſçavoit pas ce que c'étoit. Je dis qu'il ne le ſçavoit pas, c'eſt peut-être trop dire, car en m'en allant, je retournois ſouvent la tête pour revoir encore le jeune homme que je laiſſois derriere moi ; mais je ne croyois pas me retourner pour lui.

De ſon côté, il parloit à des perſonnes qui l'arrêtoient, & mes yeux rencontroient toujours les ſiens.

La foule à la fin m'enveloppa, & m'entraîna avec elle ; je me trouvai dans la rue, & je pris triſtement le chemin de la maiſon.

Je ne penſois plus à mon ajuſtement en m'en retournant, je négligeois ma figure, & ne me ſouciois plus de la faire valoir.

J'étois ſi rêveuſe, que je n'entendis pas le bruit d'un caroſſe qui venoit derriere moi, qui alloit me

renverſer

renverſer, & dont le Cocher s'enrouoit à me crier, *garre*.

Son dernier cri me tira de ma rêverie, mais le danger où je me vis, m'étourdit ſi fort que je tombai en voulant fuir, & me bleſſai le pied en tombant.

Les chevaux n'avoient plus qu'un pas à faire pour marcher ſur moi; cela allarma tout le monde; on ſe mit à crier, mais celui qui cria le plus, fut le Maître de cet Equipage, qui en ſortit auſſi-tôt, & qui vint à moi: j'étois encore à terre, d'où malgré mes efforts, je n'avois pû me relever.

On me releva pourtant, ou plûtôt on m'enleva, car on vit bien qu'il m'étoit impoſſible de me ſoutenir. Mais jugez de mon étonnement, quand parmi ceux qui s'empreſſoient à me ſecourir, je reconnus le jeune homme que j'avois laiſſé à l'Egliſe. C'étoit à lui à qui appartenoit le carroſſe, ſa maiſon n'étoit qu'à deux pas plus loin, & ce fut

où il voulut qu'on me transportât.

Je ne vous dis point avec quel air d'inquiétude il s'y prit, ni combien il parut touché de mon accident. A travers le chagrin qu'il en marqua, je démêlai pourtant que le sort ne l'avoit pas tant désobligé en m'arrêtant. Prenez bien garde à Mademoiselle, disoit-il, à ceux qui me tenoient; portez-là doucement; ne vous pressez point: car dans ce moment ce ne fut point à moi à qui il parla. Il me sembla qu'il s'en abstenoit à cause de mon état & des circonstances, & qu'il ne se permettoit d'être tendre que dans ses soins.

De mon côté, je parlai aux autres, & ne lui dis rien non plus; je n'osois même le regarder, ce qui faisoit que j'en mourois d'envie; aussi le regardai-je, toujours en n'osant, & je ne sçai ce que mes yeux lui dirent; mais les siens me firent une réponse si tendre qu'il falloit que les miens l'eussent méritée. Cela me fit rougir, & me remua le cœur

à un point, qu'à peine m'apperçus-je de ce que je devenois.

Je n'ai de ma vie été ſi agitée. Je ne ſçaurois vous définir ce que je ſentois.

C'étoit un mélange de trouble, de plaiſir, & de peur ; oui de peur, car une jeune fille qui en eſt là-deſſus à ſon apprentiſſage, ne ſçait point où tout cela la méne : ce ſont des mouvemens inconnus qui l'enveloppent, qui diſpoſent d'elle, qu'elle ne poſſede point, qui la poſſedent ; & la nouveauté de cet état l'allarme. Il eſt vrai qu'elle y trouve du plaiſir ; mais c'eſt un plaiſir fait comme un danger, ſa pudeur même en eſt effrayée ; il y a là quelque choſe qui la menace, qui l'étourdit, & qui prend déja ſur elle.

On ſe demanderoit volontiers dans ces inſtans-là : que vais-je devenir ? car en vérité l'Amour ne nous trompe point ; dès qu'il ſe montre, il nous dit ce qu'il eſt, & de quoi il ſera queſtion ; l'ame avec lui, ſent la

préſence d'un maître qui la flatte ; mais avec une autorité déclarée qui ne la conſulte pas , & qui lui laiſſe hardiment les ſoupçons de ſon eſclavage futur.

Voilà ce qui m'a ſemblé de l'état où j'étois , & je penſe auſſi que c'eſt l'hiſtoire de toutes les jeunes perſonnes de mon âge , en pareil cas.

Enfin on me porta chez Valville , c'étoit le nom du jeune homme en queſtion , qui fit ouvrir une Salle , où l'on me mit ſur un lit de repos.

J'avois beſoin de ſecours , je ſentois beaucoup de douleur à mon pied , & Valville envoya ſur le champ chercher un Chirurgien, qui ne tarda pas à venir.

Je paſſe quelques petites excuſes que je lui fis dans l'intervalle, ſur l'embarras que je lui cauſois ; excuſes communes que tout le monde ſçait faire , & auſquelles il répondit à la maniere ordinaire.

Ce qu'il y eut pourtant de parti

culier entre nous deux, c'eſt que je lui parlai de l'air d'une perſonne qui ſent qu'il y a bien autre choſe ſur le tapis, que des excuſes, & qu'il me répondit d'un ton qui me préparoit à voir entamer la matiere.

Nos regards même l'entamoient déja ? il n'en jettoit pas un ſur moi qui ne ſignifiât, *je vous aime* ; & moi je ne ſçavois que faire des miens, parce qu'ils lui en auroient dit autant.

Nous en étions, lui & moi, à ce muet entretien de nos cœurs, quand nous vîmes entrer le Chirurgien, qui ſur le récit que lui fit Valville de mon accident, débuta par dire qu'il falloit voir mon pied.

A cette propoſition, je rougis d'abord par un ſentiment de pudeur, & puis en rougiſſant pourtant, je ſongeai que j'avois le plus joli petit pied du monde ; que Valville alloit le voir ; que ce ne ſeroit point mà faute, puiſque la néceſſité vouloit que je le montraſſe devant lui ; ce

qui étoit une bonne fortune pour moi; bonne fortune honnête & faite à souhait; car on croyoit qu'elle me faisoit de la peine; on tâchoit de m'y résoudre, & j'allois en avoir le profit immodeste, en conservant tout le mérite de la modestie, puisqu'il me venoit d'une avanture dont j'étois innocente: c'étoit ma chute qui avoit tort.

Combien dans le monde y a-t'il d'honnêtes gens qui me ressemblent, & qui, pour pouvoir garder une chose qu'ils aiment, ne fondent pas mieux leur droit d'en jouir, que je faisois le mien dans cette occasion-là.

On croit souvent avoir la conscience délicate, non pas à cause des sacrifices qu'on lui fait, mais à cause de la peine qu'on prend avec elle pour s'exempter de lui en faire.

Ce que je dis là, peint surtout beaucoup de dévots, qui voudroient bien gagner le Ciel, sans rien perdre à la Terre, & qui croyent avoir

de la piété, moyennant les cérémonies pieuſes qu'ils font toujours avec eux-mêmes, & dont ils bercent leur conſcience. Mais n'admirez-vous pas, au reſte, cette morale que mon pied améne ?

Je fis quelque difficulté de le montrer, & je ne voulois ôter que le ſoulier; mais ce n'étoit pas aſſez : Il faut abſolument que je voye le mal, diſoit le Chirurgien qui y alloit tout uniment, je ne ſçaurois rien dire ſans cela, & là-deſſus une femme de charge que Valville avoit chez lui, fut ſur le champ appellée pour me déchauſſer, ce qu'elle fit pendant que Valville & le Chirurgien ſe retirerent un peu à quartier.

Quand mon pied fut en état, voilà le Chirurgien qui l'examine & qui le tâte. Le bon homme, pour mieux juger du mal, ſe baiſſoit beaucoup, parce qu'il étoit vieux, & Valville en conformité de geſte, prenoit inſenſiblement la même atitude, & ſe baiſſoit beaucoup auſſi,

parce qu'il étoit jeune, car il ne connoissoit rien à mon mal, mais il se connoissoit à mon pied, & m'en paroissoit aussi content que je l'avois esperé.

Pour moi, je ne disois mot & ne donnois aucun signe des observations clandestines que je faisois sur lui, il n'auroit pas été modeste de paroître soupçonner l'attrait qui l'attiroit ; & d'ailleurs j'aurois tout gâté, si je lui avois laissé appercevoir que je comprenois ses petites façons ; cela m'auroit obligé moi-même d'en faire davantage, & peut-être auroit-il rougi des siennes ; car le cœur est bizarre, il y a des momens où il est confus & choqué d'être pris sur le fait quand il se cache, cela l'humilie : & ce que je dis là, je le sentois par instinct.

J'agissois donc en conséquence, de sorte qu'on pouvoit bien croire que la présence de Valville m'embarrassoit un peu, mais simplement à cause qu'il me voyoit, & non pas

à

à cauſe qu'il aimoit à me voir.

Dans quel endroit ſentez-vous du mal ? me diſoit le Chirurgien, en me tâtant. Eſt-ce-là ? Oui, lui répondis-je, en cet endroit-même. Auſſi eſt-il un peu enflé, ajoûtoit Valville, en y mettant le doigt d'un air de bonne foi. Allons, ce n'eſt rien que cela, dit le Chirurgien, il n'y a qu'à ne pas marcher aujourd'hui ; un linge trempé dans de l'eau de vie, & un peu de repos vous guériront. Auſſitôt le linge fut apporté avec le reſte, la compreſſe fut miſe, on me chauſſa, le Chirurgien ſortit, & je reſtai ſeule avec Valville, à l'exception de quelques domeſtiques, qui alloient & venoient.

Je me doutai bien que je ſerois là quelque tems, & qu'il voudroit me retenir à dîner ; mais je ne devois pas paroître m'en douter.

Après toutes les obligations que je vous ai, lui dis-je, oſerois-je encore vous prier, Monſieur de m'envoyer chercher une Chaiſe, ou

quelqu'autre Voiture qui me mene chez moi ? Non, Mademoiſelle, me répondit-il, vous n'irez pas ſitôt chez vous, on ne vous y reconduira que dans quelques heures; votre chute eſt toute recente, on vous a recommandé de vous tenir en repos, & vous dînerez ici. Tout ce qu'il faut faire, c'eſt d'envoyer dire où vous êtes, afin qu'on ne ſoit point en peine de vous.

Et il le falloit effectivement; car mon abſence alloit allarmer Madame Dutour; & d'ailleurs, qu'eſt-ce que Valville auroit penſé de moi, ſi j'avois été ma maîtreſſe au point de n'avoir à rendre compte à perſonne de ce que j'étois devenuë? Tant d'indépendance n'auroit pas eu bonne grace; il n'étoit pas convenable d'être hors de toute tutelle à mon âge, ſur-tout avec la figure que j'avois; car il n'y a pas trop loin d'être ſi aimable à n'être plus digne d'être aimée. Voilà l'inconvenient qu'il y a d'avoir un joli

viſage ; c'eſt qu'il nous donne l'air d'avoir tort quand nous ſommes un peu ſoupçonnnées, & qu'en mille occaſions il conclut contre nous.

Il conclura pourtant ce qu'il voudra, cela ne nous dégoûtera pas d'en avoir un ; en un mot, on plaît avec un joli viſage ; on inſpire ou de l'amour ou des deſirs. Eſt-ce de l'amour ? Fût-on de l'humeur la plus auſtere, il eſt le bien-venu. Le plaiſir d'être aimée, trouve toûjours ſa place ou dans notre cœur ou dans notre vanité. Ne fait-on que nous deſirer ? il n'y a encore rien de perdu. Il eſt vrai que la vertu s'en ſcandaliſe ; mais la vertueuſe n'eſt pas fâchée du ſcandale.

Revenons. Vous êtes accoutumée à mes écarts.

Je vous diſois donc que mon indépendance ne m'auroit pas été avantageuſe, & Valville aſſurément ne m'enviſageoit pas ſous cette idée-là : ſes égards ou plûtôt ſes reſpects en faiſoient foi.

Il y a des attentions tendres & mêmes timides, de certains honneurs qui ne ſont dûs qu'à l'innocence & qu'à la pudeur ; & Valville qui me les prodiguoit tous, auroit pû craindre de s'être mépris, & d'avoir été la dupe de mes graces ; je lui aurois du moins ôté la douceur de m'eſtimer en pleine ſûreté de confiance, & quelle chute n'étoit-ce pas faire-là, dans ſon eſprit ?

Le croiriez-vous pourtant ? malgré tout ce que je riſquois là-deſſus, en ne donnant de mes nouvelles à perſonne, j'héſitai ſur le parti que je prendrois : Et ſçavez-vous pourquoi ? C'eſt que je n'avois que l'adreſſe d'une Lingere à donner. Je ne pouvois envoyer que chez Madame Dutour, & Madame Dutour choquoit mon amour propre, je rougiſſois d'elle & de ſa boutique.

Je trouvois que cette boutique figuroit ſi mal avec une avanture

comme la mienne ; que c'étoit quelque chose de si décourageant pour un homme de condition comme Valville que je voyois entouré de valets, quelque chose de si mal assorti aux graces qu'il mettoit dans ses façons. J'avois moi-même l'air si mignon, si distingué, il y avoit si loin de ma physionomie à mon petit état ; comment avoir le courage de dire : allez-vous-en à telle enseigne chez Madame Dutour, où je loge. Ah ! l'humiliant discours !

Passe pour n'être pas née de parens riches, pour n'avoir que de la naissance sans fortune ; l'orgueil tout nud qu'il est par-là, se sauve encore ; cela ne lui ôte que son faste & ses commodités, & non pas le droit qu'il a aux honneurs de ce monde ; mais un si grand étalage de politesse & d'égards, n'étoit pas du à une petite fille de boutique ; elle étoit bien hardie de l'avoir souffert, de n'y avoir pas mis ordre par sa confusion.

Et c'étoit-là le retour de reflexions que je craignois dans Valville. Quoi ! ce n'eſt que cela ? me ſembloit-t'il lui entendre dire à lui-même ; & l'ironie de ce petit ſoliloque-là me révoltoit tant de ſa part, que tout bien peſé, j'aimois mieux lui paroître équivoque, que ridicule ; & le laiſſer douter de mes mœurs, que de le faire rire de tous ſes reſpects. Ainſi je conclus que je n'enverrois chez perſonne, & que je dirois que cela n'étoit pas néceſſaire.

C'étoit bien mal conclure, j'en conviens, & je le ſentois ; mais ne ſçavez-vous pas que notre ame eſt encore plus ſuperbe que vertueuſe, plus glorieuſe qu'honnête, & par conſéquent plus délicate ſur les intérêts de ſa vanité, que ſur ceux de ſon véritable honneur.

Attendez pourtant, ne vous allarmez pas. Ce parti que j'avois pris, je ne le ſuivis point ; car dans l'agitation qu'il me cauſoit à moi-

même, il me vint ſubitement une autre penſée.

Je trouvai un expédient, dont ma miſerable vanité fut contente, parce qu'il ne prenoit rien ſur elle, & qu'il n'affligeoit que mon cœur; mais qu'importe que notre cœur ſouffre, pourvû que notre vanité ſoit ſervie? Ne ſe paſſe-t-on pas de tout, & de repos & de plaiſirs, & d'honneur même, & quelquefois de la vie, pour avoir la paix avec elle?

Or cet expédient dont je vous parle, ce fut de vouloir abſolument m'en retourner.

Quoi! quitter ſi-tôt Valville, me direz-vous? Oüi, j'eus le courage de m'y réſoudre, de m'arracher à une ſituation que je voyois remplie de mille inſtans délicieux, ſi je la prolongeois.

Valville m'aimoit, il ne me l'avoit pas encore dit, & il auroit eu le tems de me le dire. Je l'aimois, il l'ignoroit, du moins je le croyois & je n'aurois pas manqué de le lui apprendre.

Il auroit donc eu le plaisir de me voir sensible, moi celui de montrer que je l'étois, & tous deux celui de l'être ensemble.

Que de douceurs contenuës dans ce que je vous dis-là, Madame! L'amour peut en avoir de plus folles, peut-être n'en a-t'il point de plus touchantes, ni qui aillent si droit & si nettement au cœur, ni dont ce cœur joüisse avec moins de distraction, avec tant de connoissance & de lumieres, ni qu'il partage moins avec le trouble des sens, il les voit, il les compte, il en démêle distinctement tout le charme, & cependant je les sacrifiois.

Au reste, tout ce qui me vint alors dans l'esprit là-dessus, quoique long à dire, n'est qu'un instant à être pensé.

Ne vous inquiétez point, Mademoiselle, me dit Valville, donnez votre adresse, on partira sur le champ.

Et c'étoit en me prenant la main

qu'il me parloit ainſi, d'un air tendre & preſſant.

Je ne comprens pas comment j'y reſiſtai. Faites-y attention, ajoûta-t-il en inſiſtant. Vous n'êtes point en état de vous en aller ſi-tôt ; il eſt tard : dînez ici, vous partirez enſuite. Pourquoi héſiter, vous n'avez rien à vous reprocher en reſtant, on ne ſçauroit y trouver à redire, votre accident vous y force : Allons, qu'on nous ſerve.

Non, Monſieur, lui dis-je, permettez que je me retire ; on ne peut être plus ſenſible à vos honnêtetés que je le ſuis ; mais je ne veux pas en abuſer ; je ne demeure pas loin d'ici ; je me ſens beaucoup mieux, & je vous demande en grace que je m'en aille.

Mais, me dit Valville, quel eſt le motif de votre répugnance là-deſſus, dans une conjoncture auſſi naturelle, auſſi innocente que l'eſt celle-ci ? De répugnance, je vous

aſſure que je n'en ai point, répondis-je, & j'aurois grand tort ; mais il ſera plus ſéant d'être chez moi, puiſque je puis m'y rendre avec une voiture. Quoi ! partir ſi-tôt, me dit-il, en jettant ſur moi le plus doux de tous les regards ? Il le faut bien, repris-je, en baiſſant les yeux d'un air triſte (ce qui valoit bien le regarder moi-même) & comme les cœurs s'entendent, apparemment qu'il ſentit ce qui ſe paſſoit dans le mien ; car il reprit ma main qu'il baiſa avec une naïveté de paſſion ſi vive, & ſi rapide, qu'en me diſant mille fois, je vous aime, il me l'auroit dit moins intelligiblement qu'il ne fit alors.

Il n'y avoit plus moyen de s'y méprendre : voilà qui étoit fini ; c'étoit un Amant que je voyois ; il ſe montroit à viſage découvert, & je ne pouvois, avec mes petites diſſimulations, parer l'évidence de ſon amour. Il ne reſtoit plus qu'à ſçavoir ce que j'en penſois, & je

crois qu'il dût être content de moi ; je demeurai étourdie , muette & confuſe : ce qui étoit ſigne que j'étois charmée ; car avec un homme qui nous eſt indifférent, ou qui nous déplaît , on en eſt quitte à meilleur marché ; il ne nous met pas dans ce deſordre-là : on voit mieux ce qu'on fait avec lui ; & c'eſt ordinairement parce qu'on aime , qu'on eſt troublée en pareil cas.

Je l'étois tant , que la main me trembloit dans celle de Valville , que je ne faiſois aucun effort pour la retirer , & que je la lui laiſſois par je ne ſçai quel attrait , qui me donnoit une inaction tendre & timide. A la fin pourtant , je prononçai quelques mots qui ne mettoient ordre à rien ; de ces mots qui diminuent la confuſion qu'on a de ſe taire , qui tiennent la place de quelque choſe qu'on ne dit pas , & qu'on devroit dire. Eh bien ! Monſieur : Eh bien ! qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Voilà tout ce que je pûs

tirer de moi, encore y mêlai-je un ſoupir, qui en ôtoit le peu de force que j'y avois peut-être mis.

Je me retrouvai pourtant; la préſence d'eſprit me revint, & la vapeur de ces mouvemens qui me tenoient comme enchantée, ſe diſſipa. Je ſentis qu'il n'étoit pas décent de mettre tant de foibleſſe dans cette ſituation-là, ni d'avoir l'ame ſi entrepriſe, & je tâchai de corriger cela par une action de courage.

Vous n'y ſongez pas! Finiſſez donc, Monſieur, dis-je à Valville, en retirant ma main avec aſſez de force, & d'un ton qui marquoit encore, que je revenois de loin, ſuppoſé qu'il fût lui-même en état d'y voir ſi clair; car il avoit eu des mouvemens auſſi-bien que moi. Moi je crois qu'il vit tout, il n'étoit pas ſi neuf en amour que je l'étois, & dans ces momens-là, jamais la tête ne tourne à ceux qui ont un peu d'expérience par devers

eux ; vous les remuez, mais vous ne les étourdiſſez point, ils conſervent toûjours le jugement : il n'y a que les novices qui le perdent. Et puis dans quel danger n'eſt-on pas, quand on tombe en de certaines mains; quand on n'a pour tout guide qu'un Amant qui vous aime trop mal pour vous mener bien ?

Pour moi, je ne courois alors aucun riſque avec Valville : J'avouë que je fus troublée ; mais à un degré qui étonna ma raiſon, & qui ne me l'ôta pas ; & cela dura ſi peu, qu'on auroit pû en abuſer, du moins je me l'imagine;car au fonds, tous ces étonnemens de raiſon ne valent rien non plus,on n'y eſt point en ſûreté; il s'y paſſe toujours un intervalle de tems où l'on a beſoin d'être traitée doucement ; le reſpect de celui avec qui vous êtes, vous fait grand bien.

Quant à Valville, je n'eus rien à lui reprocher là-deſſus ; auſſi lui avois-je inſpiré des ſentimens. Il

n'étoit pas amoureux, il étoit tendre; façon d'être épris, qui au commencement d'une passion rend le cœur honnête, qui lui donne des mœurs, & l'attache au plaisir délicat d'aimer & de respecter timidement ce qu'il aime.

Voilà de quoi d'abord s'occupe un cœur tendre; à parer l'objet de son amour de toute la dignité imaginable, & il n'est pas dupe. Il y a plus de charmes à cela qu'on ne pense, il y perdroit à ne s'y pas tenir, & vous, Madame, vous y gagneriez si je n'étois pas si babillarde.

Finissez donc, me diriez-vous volontiers; & c'est ce que je disois à Valville avec un sérieux encore alteré d'émotion. En vérité, Monsieur, vous me surprenez, ajoutai-je; vous voyez bien vous-même que j'ai raison de vouloir m'en aller, & qu'il faut que je parte.

Oüi, Mademoiselle, vous allez partir, me répondit-il tristement,

& je vais donner mes ordres pour cela, puiſque vous ne pouvez vous ſouffrir ici, & qu'apparement je vous y deplais moi-même, à cauſe du mouvement qui vient de m'échaper; car il eſt vrai que je vous aime, & que j'employerois à vous le dire tous les momens que nous paſſerions enſemble, & tout le tems de ma vie, ſi je ne vous quittois pas.

Et quand ce diſcours qu'il me tenoit, auroit duré tout le tems de la mienne, il me ſemble qu'il ne m'auroit pas ennuyé non plus, tant la joye dont il me pénétroit étoit douce, flateuſe, & pourtant embarraſſante; car je ſentois qu'elle me gagnoit. Je ne voulois pas que Valville la vît, & je ne ſçavois quel air prendre pour la mettre à couvert de ſes yeux.

D'ailleurs, ce qu'il m'avoit dit, demandoit une réponſe, ce n'étoit pas à ma joye à la faire, & je n'avois que ma joye dans l'eſprit; de-

ſorte que je me taiſois les yeux baiſſés.

Vous ne répondez rien, me dit Valville ; partirez-vous ſans me dire un mot ? Mon action m'a-t'elle rendu ſi déſagréable ? vous a-t'elle offenſée ſans retour.

Et remarquez que pendant ce diſcours, il avançoit ſa main pour ravoir la mienne, que je lui laiſſois prendre, & qu'il baiſoit encore en me demandant pardon de l'avoir baiſée ; & ce qui eſt de plaiſant, c'eſt que je trouvois la réparation fort bonne & que je la recevois de la meilleure foi du monde, ſans m'apercevoir qu'elle n'étoit qu'une répétition de la faute ; je crois même que nous ne nous en apperçûmes ni l'un ni l'autre ; & entre deux perſonnes qui s'aiment, ce ſont-là de ces ſimplicités de ſentiment que peut être l'eſprit remarqueroit bien un peu s'il vouloit, mais qu'il laiſſe bonnement paſſer au profit du cœur.

Ne me direz-vous rien ? me diſoit

ſoit donc Valville. Aurai-je le chagrin de croire que vous me haïſſez ?

Un petit ſoupir naïf précéda ma réponſe, ou plutôt la commença : Non, Monſieur, je ne vous hais pas, lui dis-je, vous ne m'avez pas donné lieu de vous haïr, il s'en faut bien. Eh que penſez-vous donc de moi ? reprit-il avec feu ; je vous ai dit que je vous aime, comment regardez-vous mon amour ? Etes-vous fâchée que je vous en parle ?

Que voulez-vous que je réponde à cette queſtion ? lui dis-je ; je ne ſçai pas ce que c'eſt que l'amour, Monſieur ; je penſe ſeulement que vous êtes un fort honnête homme, que je vous ai beaucoup d'obligation, & que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi dans cette occaſion-ci.

Vous ne l'oublierez jamais ? s'écria-t-il. Eh comment ſçaurai-je que vous voudrez bien vous reſſouvenir de moi, ſi j'ai le malheur de ne vous plus voir, Mademoiſelle ?

Ne m'expoſez point à vous perdre pour toûjours; &, s'il eſt vrai que vous n'ayiez point d'averſion pour moi, ne m'ôtez pas les moyens de vous parler quelquefois, & d'eſſayer ſi ma tendreſſe ne pourra vous toucher un jour. Je ne vous ai vûë aujourd'hui que par un coup de hazard, où vous retrouverai-je, ſi vous me laiſſez ignorer qui vous êtes? Je vous chercherois inutilement. J'en conviens, lui dis-je, avec une franchiſe qui alla plus vîte que ma penſée, & qui ſembloit nous plaindre tous deux. Hé bien, Mademoiſelle, ajoûta t-il, en approchant encore ſa bouche de ma main (car nous ne prenions plus garde à cette minutie-là, elle nous étoit devenuë familiere; & voilà comme tout paſſe en amour.) Hé bien, nommez-moi de grace, les perſonnes à qui vous appartenez; inſtruiſez-moi de ce qu'il faut faire pour être connu d'elles; donnez-moi cette conſolation avant que de partir.

A peine achevoit-il de parler, qu'un Laquais entra : Qu'on mette les chevaux au carosse, pour reconduire Mademoiselle, lui dit Valville, en se retournant de son côté.

Cet ordre que je n'avois point prévû, me fit frémir ; il rompoit toutes mes mesures, & rejettoit ma vanité dans toutes ses angoisses.

Ce n'étoit point le carosse de Valville qu'il me falloit. La petite Lingere n'échappoit point par-là, à l'affront d'être connuë. J'avois compris qu'on m'enverroit chercher une voiture ; je comptois m'y mettre toute seule ; en être quitte pour dire : menez-moi dans telle ruë ; & à l'abri de toute confusion, regagner ainsi cette fâcheuse Boutique, qui m'avoit coûté tant de peines d'esprit, & dont je ne pouvois plus faire un secret, si je m'en retournois dans l'équipage de Valville, car il n'auroit pas oublié de

d.mander à ſes gens : où l'avez-vous menée ? Et ils n'auroient pas manqué de lui dire : à une Boutique.

Encore n'euſſe été là que demi-mal, puiſque je n'aurois pas été préſente au rapport, & que je n'en aurois rougi que de loin. Mais, vous allez voir que la politeſſe de Valville me diſtinoit à une honte bien plus complette.

J'imagine une choſe, Mademoiſelle, me dit-il tout de ſuite, quand le Laquais fut ſorti : c'eſt de vous reconduire moi-même, avec la femme que vous avez vû paroître. Qu'en dites-vous, Mademoiſelle ? Il me ſemble que c'eſt une attention néceſſaire de ma part, après ce qui vous eſt arrivé ; je crois même qu'il y auroit de l'impoliteſſe à m'en diſpenſer : C'eſt une réflexion que je fais, & qui me vient fort à propos. Et moi je la trouvois tuante.

Ah, Monſieur ! m'écriai-je, que

me propoſez-vous-là ? Moi m'en retourner dans votre Caroſſe au logis, & y arriver avec vous ! avec un homme de votre âge ! Non, Monſieur, je n'aurai pas cette imprudence-là, le Ciel m'en préſerve. Vous ne ſongez pas ce qu'on en diroit ; tout eſt plein de médiſans, & ſi on ne va pas me chercher une voiture, j'aime encore mieux m'en aller à pied chez moi, & m'y traîner comme je pourrai, que d'accepter vos offres.

Ce diſcours ne ſouffroit point de replique ; auſſi m'en parut-il outré.

Allons, Mademoiſelle, s'écria-t-il à ſon tour, avec douleur, en ſe levant d'auprès de moi : Je vous entends. Vous ne voulez plus que je vous revoye, ni que je ſçache où vous reprendre ; car, de m'alléguer la crainte que vous avez dites-vous, de ce qu'on pourroit dire, il n'y a pas d'apparence qu'elle ſoit le motif de vos refus. Vous vous bleſ-

ſez en tombant ; vous êtes à ma porte, je m'y trouve, vous avez beſoin de ſecours, mille gens ſont témoins de votre accident, vous ne ſçauriez vous ſoûtenir, je vous fais porter chez moi ; de-là, je vous ramene chez vous ; il n'y a rien de ſi ſimple, vous le ſentez bien ; mais rien en même-tems qui me mît plus naturellement à portée d'être connu de vos parens, & je vois bien que c'eſt à quoi vous ne voulez pas que je parvienne. Vous avez vos raiſons, ſans doute, ou je vous déplais, ou vous êtes prévenuë.

Et là-deſſus ſans me donner le tems de lui répondre, outré du ſilence morne que j'avois gardé juſques-là, & dans l'amertume de ſon chagrin, ayant l'air content d'être privé de ce qu'il étoit au déſepoir de perdre ; il part, s'avance vers la porte de la Salle, & appelle impétueuſement un laquais, qui accourt: Qu'on aille chercher une chaiſe,

lui dit-il, & ſi on n'en ttouve pas qu'on amemeun caroſſe, Mademoiſelle ne veut pas du mien.

Et puis revenant à moi : Soyez en repos, ajouta-t-il, vous allez avoir ce que vous ſouhaitez, Mademoiſelle, il n'y a plus rien à craindre, & vous & vos parens me ſerez éternellement inconnus, à moins que vous ne me diſiez votre nom, & je ne penſe pas que vous en ayiez envie.

A cela, nulle réponſe encore de ma part, je n'étois plus en état de parler. En revanche, devinez ce que je faiſois, Madame ; excédée de peines, de ſoupirs, de réflexions, je pleurois la tête baiſſée. Vous pleuriez ? Oüi, j'avois les yeux remplis de larmes. Vous en êtes ſurpriſe, mais mettez-vous bien au fait de ma ſituation, & vous verrez dans quel épuiſement de courage je devois tomber.

Que n'avois-je pas ſouffert depuis une demie-heure ? Comptons

mes détresses ; une vanité inéxorable qui ne vouloit point de Madame Dutour, ni par conséquent que je fusse Lingere ; une pudeur gemissante de la figure d'Avanturiere que j'allois faire, si je ne m'en tenois pas à être fille de Boutique ; un amour desesperé à quoi que je me déterminasse là-dessus ; car une fille de mon état, me disois-je, ne pouvoit pas conserver la tendresse de Valville, ni une fille suspecte mériter qu'il l'aimât.

A quoi donc me resoudre ? à m'en aller sur le champ ! autre affliction pour mon cœur, qui se trouvoit si bien de l'entretien de Valville.

Et voyez que de différentes mortifications, il avoit fallu sentir, peser, essayer sur mon ame, pour en comparer les douleurs, & sçavoir à laquelle je donnerois la triste préférence ! Encore, à quoi m'avoit-il servi d'opter, de m'être enfin fixée à la douleur de quitter Valville ? M'en étoit-il moins difficile de lui

rester

reſter inconnuë, comme c'étoit mon deſſein ? Non vrayement, car il m'offroit ſon caroſſe, il vouloit me reconduire ; enſuite, il ſe retranchoit à ſçavoir mon nom, qu'il n'étoit pas naturel de lui cacher, mais que je ne pouvois pas lui dire, puiſque je ne le ſçavois pas moi-même, à moins que je ne priſſe celui de Marianne ; & prendre ce nom-là, c'étoit preſque déclarer Madame Dutour & ſa boutique, ou faire ſoupçonner quelque choſe d'approchant.

A quoi donc en étois-je réduite ? A quitter bruſquement Valville ſans aucun ménagement de politeſſe & de reconnoiſſance ; à me ſéparer de lui comme d'un homme avec qui je voulois rompre, lui qui m'aimoit, lui que je regrettois, lui qui m'apprenoit que j'avois un cœur ; car on ne le ſent que du jour où l'on aime, (& jugez combien ce cœur eſt remué de la premiere leçon d'amour qu'il reçoit !) Enfin,

lui que je ſacrifiois à une vanité haïſſable que je condamnois intérieurement moi-même, qui me paroiſſoit ridicule, & qui, malgré tout le tourment qu'elle me cauſoit, ne me laiſſoit pas ſeulement la conſolation de me trouver à plaindre !

En vérité, Madame, avec une tête de quinze ou ſeize ans, avois-je tort de ſuccomber, de perdre tout courage, & d'être abbatuë juſqu'aux larmes ?

Je pleurai donc, & il n'y avoit peut-être pas de meilleur expédient pour me tirer d'affaire, que de pleurer, & de laiſſer tout-là. Notre ame ſçait bien ce qu'elle fait, ou du moins ſon inſtinct le ſçait bien pour elle.

Vous croyez que mon découragement eſt mal entendu, qu'il ne peut tourner qu'à ma confuſion, & c'eſt le contraire : Il va remédier à tout ; car premierement, il me ſoulagea, il me mit à mon aiſe, il affoiblit ma vanité, il me défit de

cet orgueilleux effroi que j'avois d'être connue de Valville. Voilà déja bien du repos pour moi ; voici d'autres avantages.

C'eſt que cet abattement & ces pleurs me donnerent aux yeux de ce jeune homme, je ne ſçai quel air de dignité romaneſque qui lui en impoſa, qui corrigea d'avance la médiocrité de mon état, qui diſpoſa Valville à l'apprendre ſans en être ſcandaliſé ; car vous ſentez bien que tout ceci ne ſçauroit demeurer ſans quelque petit éclairciſſement. Mais n'en ſoyez point en peine, & laiſſez faire aux pleurs que je répands ; ils viennent d'annoblir Marianne dans l'imagination de ſon Amant ; ils font foi d'une fierté de cœur, qui empêchera bien qu'il ne la dédaigne.

Et dans le fond, obſervons une choſe. Etre jeune & belle, ignorer ſa naiſſance, & ne l'ignorer que par un coup de malheur, rougir & ſoupirer en illuſtre infortunée de

l'humiliation où cela vous laiſſe ; ſi j'avois affaire à l'Amour, lui qui eſt tendre & galant, qui ſe plaît à honorer ce qu'il aime ; voilà pour lui paroître charmante & reſpectable, dans quelle ſituation & avec quel amas de circonſtances je voudrois m'offrir à lui.

Il y a de certaines infortunes qui embelliſſent la beauté même, qui lui prêtent de la majeſté. Vous avez alors, avec vos graces, celles que votre Hiſtoire, faite comme un Roman, vous donne encore. Et ne vous embarraſſez pas d'ignorer ce que vous êtes née ; laiſſez travailler les chimeres de l'amour là-deſſus ; elles ſçauront bien vous faire un rang diſtingué, & tirer bon parti des ténébres qui cacheront votre naiſſance. Si une femme pouvoit être priſe pour une Divinité, ce ſeroit en pareil cas que ſon Amant l'en croiroit une.

A la vérité, il ne faut pas attendre que cela dure, ce ſont-là de

ces graces, & de ces dignités d'emprunt, qui s'en retournent avec les amoureuſes folies qui vous en parent.

Et moi je retourne toujours aux réflexions, & je vous avertis que je ne me les reprocherai plus ; vous voyez bien que je n'y gagne rien, & que je ſuis incorrigible : ainſi tâchons toutes deux de n'y plus prendre garde.

J'ai laiſſé Valville déſeſperé de ce que je voulois partir ſans me faire connoître ; mais les pleurs qu'il me vit répandre le calmerent tout d'un coup ; je n'ai jamais rien vû ni de ſi doux, ni de ſi tendre que ce qui ſe peignit alors ſur ſa phyſionomie ; & en effet, mes pleurs ne concluoient rien de fâcheux pour lui, ils n'annonçoient ni haine, ni indifférence, ils ne pouvoient ſignifier que de l'embarras.

Hé, quoi ! Mademoiſelle, vous pleurez ? me dit-il, en venant ſe jetter à mes genoux avec un amour,

où l'on démêloit déja je ne ſçai quel tranſport d'eſpérance, vous pleurez ? Eh ! quel eſt donc le motif de vos larmes ? Vous ai-je dit quelque choſe qui vous chagrine ? Parlez, je vous en conjure : D'où vient que je vous vois dans cet état-là ? ajouta-il, en me prenant une main qu'il accabloit de careſſes, & que je ne retirois pas, mais que dans ma conſternation je ſemblois lui abandonner avec décence, & comme à un homme dont le bon cœur, & non pas l'amour, obtenoit de moi cette nonchalance-là.

Répondez-moi ? s'écrioit-il. Avez-vous d'autres ſujets de triſteſſe ? & pourriez-vous héſiter d'ouvrir votre cœur à qui vous a donné tout le ſien, à qui vous jure qu'il ſera toûjours à vous, à qui vous aime plus que ſa vie, à qui vous aime autant que vous méritez d'être aimée ? Eſt-ce qu'on peut voir vos larmes ſans ſouhaiter de vous ſecourir ? & vous eſt-il permis de m'en pénétrer

ſans vouloir rien faire de l'attendriſſement où elles me jettent ? Parlez ; quel ſervice faut-il vous rendre ; Je compte que vous ne vous en irez pas ſi-tôt.

Il faudroit donc envoyer chez Madame Dutour, lui dis-je naïvement alors, comme entraînée moi-même par le torrent de ſa tendreſſe & de la mienne.

Et la voilà enfin déclarée cette Madame Dutour ſi terrible, & ſa boutique & ſon enſeigne (car tout cela étoit compris dans ſon nom) & la voilà déclarée ſans que j'y héſitaſſe : Je ne m'apperçûs pas que j'en parlois.

Chez Madame Dutour ! une Marchande de linge ? hé, je la connois, dit Valville ; c'eſt donc elle qui aura ſoin d'aller chez vous avertir où vous êtes ? Mais de la part de qui lui dira-t-on qu'on vient ?

A cette queſtion, ma naïveté m'abandonna, je me retrouvai glorieuſe & confuſe, & je retombai

dans tous mes embarras.

Et en effet, y avoit-il rien de si piquant que ce qui m'arrivoit ! Je viens de nommer Madame Dutour, je crois par-là avoir tout dit, & que Valville est à peu près au fait. Point du tout, il se trouve qu'il faut recommencer, que je n'en suis pas quitte, que je ne lui ai rien appris, & qu'au lieu de comprendre que je n'envoye chez elle, que parce que j'y demeure, il entend seulement que mon dessein est de la charger d'aller dire à mes parens où je suis. C'est-à-dire qu'il la prend pour ma Commissionnaire ; c'est-là toute la relation qu'il imagine entre elle & moi.

Et d'où vient cela ? c'est que j'ai si peu l'air d'une Marianne ; c'est que mes graces & ma physionomie le préoccupent tant en ma faveur ; c'est qu'il est si éloigné de penser que je puisse appartenir, de près ou de loin, à une Madame Du-

tour, qu'apparemment il ne ſçaura que je loge chez elle, & que je ſuis ſa fille de boutique, que quand je le lui aurai, dit, & peut-être repété dans les termes les plus ſimples, les plus naturels, & les plus clairs.

Oh! voyez combien il ſera ſurpris,& ſi moi qui prévois ſa ſurpriſe, je ne dois pas frémir plus que jamais de la lui donner!

Je ne répondois donc rien, mais il ſe mêloit à mon ſilence un air de confuſion ſi marqué, qu'à la fin Valville entrevit ce que je n'avois pas le courage de lui dire.

Quoi! Mademoiſelle, eſt-ce que vous logez chez Madame Dutour? Oüi, Monſieur, lui répondis-je, d'un ton vraiement humilié; je ne ſuis pourtant pas faite pour être chez elle, mais les plus grands malheurs du monde m'y réduiſent. Voilà donc ce que ſignifioient vos pleurs, me répondit-il, en me ſerrant la main, avec un attendriſſement qui avoit quelque choſe de ſi

honnête pour moi, de ſi reſpectueux, que c'étoit comme une réparation des injures que me faiſoit le ſort : voyez ſi mes pleurs m'avoient bien ſervie.

L'article ſur lequel nous en étions, alloit ſans doute donner matiere à une longue converſation entre nous, quand on ouvrit avec grand bruit la porte de la ſalle, & que nous vîmes entrer une Dame menée, devinez par qui ? par Monſieur de Climal, qui pour premier objet, apperçut Marianne en face, à demi couchée ſur un lit de repos, les yeux mouillés de larmes, & tête à tête avec un jeune homme, dont la poſture tendre & ſoumiſe, menoit à croire, que ſon entretien rouloit ſur l'amour, & qu'il me diſoit, je vous adore ; car vous ſçavez, qu'il étoit à mes genoux, & qui plus eſt, c'eſt que dans ce moment il avoit la tête baiſſée ſur une de mes mains, ce qui concluoit auſſi qu'il la baiſoit. N'étoit-ce pas

là un tableau bien amuſant pour Monſieur de Climal ?

Je voudrois pouvoir vous exprimer ce qu'il devint. Vous dire qu'il rougit, qu'il perdit toute contenance, ce n'eſt vous rendre que les gros traits de l'état où je le vis.

Figurez-vous un homme, dont les yeux regardoient tout ſans rien voir, dont les bras ſe remuoient toujours ſans avoir de geſte, qui ne ſçavoit quelle attitude donner à ſon corps qu'il avoit de trop, ni que faire de ſon viſage, qu'il ne ſçavoit ſous quel air préſenter, pour empêcher qu'on n'y vît ſon deſordre qui alloit s'y peindre.

Monſieur de Climal étoit amoureux de moi ; comprenez donc combien il fut jaloux : Amoureux & jaloux ! voilà déja de quoi être bien agité, & puis, Monſieur de Climal étoit un faux devot, qui ne pouvoit avec honneur laiſſer tranſpirer ni jalouſie, ni amour: ils tranſpiroient pourtant malgré qu'il en

eut : il le ſentoit bien, il en étoit honteux, il avoit peur qu'on n'apperçût ſa honte ; & tout cela enſemble lui donnoit je ne ſcai quelle incertitude de mouvemens, ſote, ridicule, qu'on voit mieux qu'on ne l'explique : & ce n'eſt pas-là tout ; ſon trouble avoit encore un grand motif que j'ignorois : le voici, c'eſt que Valville, en ſe levant, s'écria à demi bas, Eh ! c'eſt mon oncle !

Nouvelle augmentation de ſingularité dans ce coup de hazard. Je n'avois fait que rougir en le voyant, cet oncle ; mais ſa parenté que j'apprenois me déconcerta encore davantage ; & la maniere dont je le regardai, s'il y fit attention ; m'accuſoit bien nettement d'avoir pris plaiſir aux diſcours de Valville. J'avois tout-à-fait l'air d'être ſa complice ; cela n'étoit pas douteux à ma contenance.

De ſorte que nous étions trois figures très-interdites. A l'égard de

la Dame que menoit Monſieur de Climal, elle ne me parut pas s'appercevoir de notre embarras, & ne remarqua, je penſe, que mes graces, ma jeuneſſe, & la tendre poſture de Valville.

Ce fut elle qui ouvrit la converſation. Je ne vous plains point, Monſieur, vous êtes en bonne compagnie, un peu dangereuſe à la vérité; je n'y crois pas votre cœur fort en ſûreté, dit-elle à Valville, en nous ſaluant: à quoi d'abord il ne répondit que par un ſourire, faute de ſçavoir que dire. Monſieur de Climal ſourioit auſſi, mais de mauvaiſe grace, & en homme indéterminé ſur le parti qu'il avoit à prendre, inquiet de celui que je prendrois; car falloit-il qu'il me connût ou non, & moi-même allois-je en agir avec lui, comme avec un homme que je connoiſſois?

D'un autre côté, ne ſçachant auſſi quel accüeil je devois lui faire, j'obſervois le ſien pour m'y confor-

mer ; & comme ſon air ſouriant ne regloit rien là-deſſus, la maniere dont je le ſaluai ne fut pas plus déciſive, & ſe ſentit de l'équivoque où il me laiſſoit.

En un mot, j'en fis trop & pas aſſez. Dans la moitié de mon ſalut, il ſembloit que je le connoiſſois; dans l'autre moitié, je ne le connoiſſois plus; c'étoit oüi, c'étoit non, & tous les deux manqués.

Valville remarqua cette façon d'agir obſcure ; car il me l'a dit depuis. Il en fut frappé.

Il faut ſçavoir que depuis quelque tems, il ſoupçonnoit ſon oncle de n'être pas tout ce qu'il vouloit paroître, il avoit appris par de certains faits à ſe défier de ſa Religion & de ſes mœurs. Il voyoit que j'étois aimable, que je demeurois chez Madame Dutour, que j'avois beaucoup pleuré avant que de l'avouer. Que pouvoit, après cela, ſignifier cet accueil à double ſens que je faiſois à M. de Climal,

qui n'avoit pas à ſon tour un maintien moins compoſé ni plus clair ? Il y avoit là matiere à de fâcheuſes conjectures.

J'oublie de vous dire que je feignis de vouloir me lever, pour ſaluer plus décemment : Non, Mademoiſelle, non, demeurez, me dit Valville, ne vous levez point ; Madame vous en empêchera elle-même quand elle ſçaura que vous vous êtes bleſſée au pied : pour Monſieur, ajouta-t'il, en adreſſant la parole à ſon oncle, je crois qu'il vous en diſpenſe, d'autant plus qu'il me paroît que vous vous connoiſſez.

Je ne penſe pas avoir cet honneur-là, répondit ſur le champ Monſieur de Climal, avec une rougeur qui vengeoit la vérité de ſon effronterie. Eſt-ce que Mademoiſelle m'auroit vû quelque part ? ajoûta-t'il, en me regadant d'un œil qui me demandoit le ſecret. Je ne ſçai, repartis-je d'un ton

moins hardi que mes paroles ; mais il me ſembloit que la phyſionomie de Monſieur ne m'étoit pas inconnue. Cela ſe peut, dit-il : Mais qu'eſt-il donc arrivé à Mademoiſelle ? Eſt-ce qu'elle eſt tombée ?

Et cette queſtion là, il la faiſoit à ſon neveu qui ne lui répondoit rien : Il ne l'avoit pas ſeulement entendu ; ſon inquiétude l'occupoit bien d'autres choſes.

Oui, Monſieur, dis-je alors pour lui ; toute confuſe que j'étois d'aider à ſoutenir un menſonge dans lequel je voyois bien que Valville m'accuſoit d'être de moitié avec ſon oncle : Oui, Monſieur, c'eſt une chute que j'ai faite près d'ici, preſqu'au ſortir de la Meſſe, & on m'a porté dans cette ſalle, parce que je ne pouvois marcher.

Mais, dit la Dame, il faudroit du ſecours. Si c'étoit une entorce ; cela eſt conſidérable. Eſtes-vous ſeule, Mademoiſelle ? N'avez-vous

perſonne

personne avec vous ? Pas un laquais? Pas une femme ? Non, Madame, répondis - je, fâchée de l'honneur qu'elle me faisoit, & que je reprochois à ma figure qui en étoit cause. Je ne demeure pas loin d'ici. Hé bien, dit-elle, nous allons dîner Monsieur de Climal & moi dans ce quartier, nous vous remenerons.

Encore ! dis-je en moi-même : Quelle persécution ! Tout le monde a donc la fureur de me remener ! car sur cet article-là, je n'avois pas l'esprit bien fait; & ce qui me frappa d'abord; ce fut comme avec Valville, l'affront d'être reconduite à cette malheureuse boutique.

Cette Dame qui parloit de femme, de laquais, dont elle s'imaginoit que je devois être suivie, après cette opinion fastueuse de mon état, qu'auroit - elle trouvé ? Marianne. Le beau dénouement ! Et quelle Marianne encore ? Une petite friponne en liaison avec Mon-

ſieur de Climal, c'eſt-à-dire avec un franc Hypocrite.

Car quel autre nom eût pû eſpérer cet homme de bien ? Je vous le demande. Que ſeroit devenue la bonne odeur de ſa vie, lui qui avoit nié de me connoître, & moi-même qui m'étoit prêtée à ſon impoſture ? N'aurois-je pas été une jolie mignone avec mes graces, ſi Madame Dutour & Toinon s'étoient trouvées ſur le pas de leur porte, comme ils en avoient volontiers la coutume ? & nous euſſent dit : Ah ! c'eſt donc vous ? Monſieur. Eh ! d'où venez-vous Marianne ? comme aſſurément ils n'y auroient pas manqué.

Oh ! voilà ce qui devoit me faire trembler, & non pas ma boutique ; c'étoit-là le véritable opprobre qui méritoit mon attention. Je ne l'apperçûs pourtant que le dernier : & cela eſt dans l'ordre. On va d'abord au plus preſſé, & le plus preſſé pour

nous, c'eſt nous-même ; c'eſt-à-dire notre orgueil, car notre orgueil & nous ce n'eſt qu'un, au lieu que nous & notre vertu, c'eſt deux. N'eſt-ce pas, Madame ?

Cette vertu, il faut qu'on nous la donne ; c'eſt en partie une affaire d'acquiſition. Cet orgueil on ne nous le donne pas, nous l'apportons en naiſſant, nous l'avons tant qu'on ne ſçauroit nous l'ôter ; & comme il eſt le premier en date, il eſt dans l'occaſion le premier ſervi. C'eſt la nature qui a le pas ſur l'éducation. Comme il y a long-tems que je n'ai fait de pauſe, vous aurez la bonté de vouloir bien que j'obſerve encore une choſe que vous n'avez peut-être pas aſſez remarqué.

C'eſt qu'eſt dans la vie nous ſommes plus jaloux de la conſidération des autres que de leur eſtime, & par conſéquent de notre innocence, parce que c'eſt préciſement nous que leur conſidération diſtingue, & que ce n'eſt qu'à nos mœurs

que leur eſtime s'adreſſe.

Oh ! nous nous aimons encore plus que nos mœurs. Eſtimez mes qualités tant qu'il vous plaira, vous diroient tous les hommes, vous me ferez grand plaiſir, pourvû que vous m'honoriez, moi qui les ai, & qui ne ſuis pas elles ; car ſi vous me laiſſez-là, ſi vous négligez ma perſonne, je ne ſuis pas content, vous prenez à gauche ; c'eſt comme ſi vous me donniez le ſuperflus, & que vous me refuſaſſiez le néceſſaire ; faites-moi vivre d'abord & me divertiſſez après ; ſinon j'y pourvoirai : & qu'eſt-ce que cela veut dire ? C'eſt que pour parvenir à être honoré, je ſçaurai bien ceſſer d'être honorable ; & en effet, c'eſt aſſez-là le chemin des honneurs. Qui les mérite n'y arrive guères. J'ai fini.

Ma réflexion n'eſt pas mal placée, je l'ai faite ſeulement un peu plus longue que je ne croyois. En revanche j'en ferai quelqu'autre ailleurs, qui ſera trop courte.

Je ne ſçai pas comment nous nous ſerions échapés Monſieur de Climal & moi, du péril où nous jettoit cette Dame, en offrant de me réconduire.

Auroit-il pû s'exempter de prêter ſon caroſſe ? aurois-je pû refuſer de le prendre ? Tout cela étoit difficile. Il pâliſſoit, & je ne répondois rien ; ſes yeux me diſoient, tirez-moi d'affaire, les miens lui diſoient, tirez-m'en vous-même ; & notre ſilence commençoit à devenir ſenſible, quand il entra un laquais qui dit à Valville que le caroſſe qu'il avoit envoyé chercher pour moi, étoit à la porte.

Cela nous ſauva, & mon Tartufe en fut ſi raſſuré, qu'il oſa même abuſer de la ſécurité où il ſe trouvoit pour lors, & porter l'audace juſqu'à dire : Mais il n'y a qu'à renvoyer ce caroſſe, il eſt inutile, puiſque voilà le mien ; & cela du ton d'un homme qui avoit compté me mener, & qui n'avoit négligé

de répondre à la propoſition, que parce qu'elle ne faiſoit pas la moindre difficulté.

Je ſonge pourtant que je devrois rayer l'épithete de Tartufe que je viens de lui donner ; car je lui ai obligation à ce Tartufe-là. Sa mémoire me doit être chere, il devint un homme de bien pour moi. Ceci ſoit dit pour l'acquit de ma reconnoiſſance, & en réparation du tort que la vérité hiſtorique pourra lui faire encore ; cette vérité a ſes droits qu'il faut bien que Monſieur de Climal eſſuye.

Je compris bien qu'il s'en fioit à moi pour l'impunité de ſa hardieſſe, & qu'il ne craignoit pas que j'euſſe la malice ou la ſimplicité de l'en faire repentir.

Non, Monſieur, lui répondis-je, il n'eſt pas néceſſaire que je vous dérange, puiſque j'ai une voiture pour m'en retourner ; & ſi Monſieur, dis-je tout de ſuite en parlant à Valville, veut bien appeller quelqu'un

pour m'aider à me lever d'ici ; je partirois tout à l'heure.

Je penſe que ces Meſſieurs vous aideront bien eux-mêmes, dit galament la Dame, & en voici un, (c'étoit Valville qu'elle montroit,) qui ne ſera pas fâché d'avoir cette peine-là ; n'eſt-il pas vrai ? (diſcours qui venoit ſans doute de ce qu'elle l'avoit vû à mes genoux.) Au reſte, ajouta-t'elle, comme nous nous en allons auſſi, il faut vous dire ce qui nous amenoit : Avez-vous des nouvelles de Madame de Valville ? (c'étoit la mere du jeune homme) Arrive-t'elle de ſa Campagne ? La reverrons-nous bien-tôt ? Je l'attens cette ſemaine, dit Valville d'un air diſtrait & nonchalant, qui prouvoit mal cet empreſſement que la Dame lui avoit ſuppoſé pour moi, & qui m'auroit peut-être piquée moi-même ſi je n'avois pas eû auſſi mes petites affaires dans l'eſprit ; mais j'étois trop dans mon tort pour y trouver à redire. Il y avoit d'ailleurs dans ſa

nonchalance, je ne ſçai quel fond de triſteſſe qui me rendoit honteuſe, parce que j'en appercevois le motif.

Je ſentois que c'étoit un cœur conſterné de ne ſçavoir plus ſi je méritois ſa tendreſſe, & qui avoit peur d'être obligé d'y renoncer. Y avoit il rien de plus obligeant pour moi, que cette peur-là, Madame ? rien de plus flateur, de plus aimable; rien de plus digne de jetter mon cœur dans un humble & tendre embarras devant le ſien ? car c'étoit-là préciſément tout ce que j'éprouvois. Un mélange de plaiſir & de confuſion, voilà mon état. Ce ſont de ces choſes dont on ne peut dire que la moitié de ce qu'elles ſont.

Malgré cet air de froideur dont je vous ai parlé, Valville, après avoir ſatisfait à la queſtion de la Dame, vint à moi pour m'aider à me lever, & me prit par-deſſous les bras; mais comme il vit que Monſieur de Cli-

mal s'avançoit aussi. Non, Monsieur, dit-il, ne vous en mêlez pas, vous ne seriez pas assez fort pour soûtenir Mademoiselle, & je doute qu'elle puisse poser le pied à terre : il vaut mieux appeller quelqu'un. Monsieur de Climal se retira. (On a si peu d'assurance quand on n'a pas la conscience bien nette,) Et là-dessus il sonne. Deux de ses gens arrivent : approchez, leur dit-il, & tâchez de porter Mademoiselle jusqu'à son carosse.

Je crois que je n'avois pas besoin de cette cérémonie-là, & qu'avec le secours de deux bras, je me serois aisément soutenuë ; mais j'étois si étourdie, si déconcertée que je me laissai mener comme on vouloit, & comme je ne voulois pas.

Monsieur de Climal, & la Dame qui s'en retournoient ensemble me suivirent, & Valville marchoit le dernier en nous suivant aussi.

Quand nous traversâmes la cour, je le vis du coin de l'œil qui parloit

à l'oreille d'un laquais.

Et puis me voilà arrivée à mon carosse, où la Dame avant que de monter dans le sien, voulut obligeamment m'arranger elle-même. Je l'en remerciai. Mon compliment fut un peu confus. Ce que je dis à Valville le fut encore davantage : Je crois qu'il n'y répondit que par une révérence qu'il accompagna d'un coup d'œil où il y avoit bien des choses que j'entendis toutes : mais que je ne sçaurois rendre, & dont la principale signifioit : Que faut-il que je pense !

Ensuite je partis interdite, sans sçavoir ce que je pensois moi-même, sans avoir ni joye, ni tristesse, ni peine, ni plaisir. On me menoit, & j'allois : Qu'est-ce que tout cela deviendra ! Que vient-il de se passer ! voilà tout ce que je me disois dans un étonnement qui ne me laissoit nul exercice d'esprit, & pendant lequel je jettai poutant un grand soupir qui échapa plus à mon instinct qu'à ma pensée.

Ce fut dans cet état que j'arrivai chez Madame Dutour. Elle étoit assise à l'entrée de sa boutique, qui s'impatientoit à m'attendre, parceque son dîner étoit prêt.

Je l'apperçus de loin qui me regardoit dans le carosse où j'étois, & qui m'y voyoit, non comme Marianne, mais comme une personne qui lui ressembloit tant, qu'elle en étoit surprise; & mon carosse étoit déja arrêté à la porte, qu'elle ne s'avisoit pas encore de croire que ce fût moi, (c'est qu'à son compte, je ne devois pas arriver qu'à pied.)

A la fin pourtant il fallut bien me reconnoître. Ah! ah! Marianne, eh! c'est vous, s'écria-t-elle. Eh! pourquoi donc en fiacre? Estce que vous venez de si loin? Non, Madame, lui dis-je, mais je me suis blessée en tombant, & il m'étoit impossible de marcher; je vous compterai mon accident, quand je serai rentrée. Ayez à pré-

ſent la bonté de m'aider, avec le cocher à deſcendre.

Le cocher ouvroit la portiere pendant que je parlois; allez, allez, me dit-il, arrivez, ne vous embarraſſez pas, Mademoiſelle, pardi, je vous deſcendrai bien tout ſeul. Un bel enfant comme vous, qu'eſt-ce que cela peſe? C'eſt le plaiſir: Venez, venez, jettez-vous hardiment, je vous porterois encore plus loin que vous n'iriez ſur vos jambes.

En effet, il me prit entre ſes bras, & me tranſporta comme une plume, juſqu'à la boutique où je m'aſſis tout d'un coup.

Il eſt bon de vous dire que dans l'intervalle du tranſport, je jettai les yeux dans la rue du côté d'où je venois, & que je vis à trente ou quarante pas de là un des gens de Valville qui étoit arrêté, & qui avoit tout l'air d'avoir couru pour me ſuivre; & c'étoit apparemment là le réſultat de ce

qu'il avoit dit à ce laquais, quand je l'avois vû lui parler à l'oreille.

La vûë de ce domeſtique apoſté réveilla toute ma ſenſibilité ſur mon avanture, & me fit encore rougir; c'étoit un témoin de plus de la petiteſſe de mon état; & ce garçon, quoiqu'il n'eût fait que me voir chez Valville, ne ſe ſeroit pas (j'en ſuis ſûre) imaginé que je dûſſe entrer chez moi par une boutique; c'eſt une réflexion que je fis; n'en étoit-ce pas aſſez pour être fâchée de le trouver là? Il eſt vrai que ce n'étoit qu'un laquais; mais quand on eſt glorieuſe, on n'aime à perdre dans l'eſprit de perſonne; il n'y a point de petit mal pour l'orgueil, point de minutie, rien ne lui eſt indifférent, & enfin ce valet me mortifia; d'ailleurs, il n'étoit là que par l'ordre de Valville, il n'y avoit pas à en douter. C'étoit bien la peine que mon maître fiſt tant de façon avec cette petite fille-là? pouvoit-il dire

en lui-même d'après ce qu'il voyoit. Car ces gens-là ſont plus moqueurs que d'autres ; c'eſt le regal de leur baſſeſſe que de mépriſer ce qu'ils ont reſpecté par mépriſe, & je craignois que cet homme-ci, dans ſon rapport à Valville, ne gliſſât ſur mon compte quelque tournure inſultante; qu'il ne ſe regalât un peu aux dépens de mon domicile, & n'achevât de rebuter la délicateſſe de ſon maître. Je n'avois déja que trop baiſſé de prix à ſes yeux. Il n'oſoit déja plus faire tant de cas de l'honneur qu'il y auroit à me plaire, & adieu le plaiſir d'avoir de l'amour, quand la vanité d'en inſpirer nous quitte ; & Valville étoit preſque dans ce cas-là. Voyez le tort que m'eût fait alors le moindre trait railleur jetté ſur moi ; car on ne ſçauroit croire la force de certaines bagatelles, ſur nous, quand elles ſont placées, & la vérité eſt, que les dégoûts de Valville provenus de-là, m'auroient plus fâ-

chée que la certitude de ne le plus voir.

A peine fus-je aſſiſe que je tirai de l'argent pour payer le cocher ; mais Madame Dutour en femme d'expérience, crut devoir me conduire là-deſſus, & me trouva trop jeune pour m'abandonner ce petit détail : Laiſſez-moi faire, me dit-elle, je vai le payer. Où vous a-t-il pris ? Auprès de la Paroiſſe, lui dis-je, Hé ! c'eſt tout près d'ici, repliqua-t-elle en comptant quelque monnoye, tenez mon enfant, voilà ce qu'il vous faut.

Ce qu'il me faut ! cela ! dit le cocher, qui lui rendit ſa monnoye avec un dédain brutal, oh ! que nenni ; cela ne ſe meſure pas à l'aune : Mais que veut-il dire avec ſon aune, cet homme, repliqua gravement Madame Dutour: Vous devez être content, on ſçait peut-être bien ce que c'eſt qu'un caroſſe, ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on en paye.

Eh ! quand ce ſeroit de demain, dit le cocher, qu'eſt-que cela avance ? Donnez-moi mon affaire, & ne crions pas tant, voyez de quoi elle ſe mêle ! Eſt-ce vous que j'ai menée ? Eſt-ce qu'on vous demande quelque choſe ? Quelle diable de femme avec ſes douze ſols ? Elle marchande cela comme une botte d'herbe.

Madame Dutour étoit fiere, parée, & qui plus eſt aſſez jolie, ce qui lui donnoit encore une autre eſpece de gloire.

Les femmes d'un certain état s'imaginent en avoir plus de dignité, quand elles ont un joli viſage; elles regardent cet avantage-là comme un rang. La vanité s'aide de tout, & remplace ce qui lui manque avec ce qu'elle peut. Madame Dutour donc, ſe ſentit offenſée de l'apoſtrophe ignoble du cocher (je vous raconte cela pour vous divertir) la botte d'*herbes* ſonna mal à ſes oreilles. Comment ce

jargon-là pouvoit-il venir à la bouche de quelqu'un qui la voyoit? Y avoit-il rien dans son air qui fist penser à pareille chose? En vérité, mon ami, il faut avouer que vous êtes bien impertinent, & il me convient bien d'écouter vos sotises, dit-elle; Allons, retirez-vous: Voilà votre argent; prenez ou laissez, qu'est-ce que cela signifie? Si j'appelle un voisin, on vous apprendra à parler aux Bourgeois plus honnêtement que vous ne faites.

Hé bien, qu'est-ce que me vient conter cette chiffoniere? repliqua l'autre en vrai fiacre: Garre! prenez garde à elle, elle a son fichu des Dimanches! Ne semble-t-il pas qu'il faille tant de cérémonies pour parler à Madame? On parle bien à Perete: Hé, palsambleu! payez-moi: Quand vous seriez encore quatre fois plus bourgeoise que vous n'êtes, qu'est-ce que cela me fait? Faut-il pas que mes chevaux vivent? Avec quoi dineriez-vous, vous qui

parlez, si on ne vous payoit pas votre toile? Auriez-vous la face si large? Fy! que cela est vilain d'être crasseuse!

Le mauvais exemple débauche. Madame Dutour qui s'étoit maintenue jusques-là, dans les bornes d'une assez digne fierté, ne put résister à cette derniere brutalité du cocher; elle laissa là le rolle de femme respectable qu'elle jouoit, & qui ne lui rapportoit rien, se mit à sa commodité, en revint à la maniere de quereller qui étoit à son usage; c'est-à-dire, aux discours d'une commere de comptoir subalterne; elle ne s'y épargna pas.

Quand l'amour propre, chez les personnes comme elle, n'est qu'à demi fâché, il peut encore avoir soin de sa gloire, se posseder, ne faire que l'important, & garder quelque décence; mais dès qu'il est poussé à bout, il ne s'amuse plus à ces fadeurs-là, il n'est plus assez

glorieux pour prendre garde à lui ; il n'y a plus que le plaiſir d'être bien groſſier & de ſe déshonorer tout à ſon aiſe qui le ſatisfaſſe.

De ce plaiſir-là Madame Dutour s'en donna ſans diſcretion : Attens ! attens ! yvrogne, avec ton fichu des Dimanches, tu vas voir la Perete qu'il te faut ; je vais te la montrer moi, s'écria-telle, en courant ſe ſaiſir de ſon aune qui étoit à côté du comptoir.

Et quand elle en fut armée : Allons, ſors d'ici! s'écria-t-elle, ou je te meſure avec cela ni plus ni moins qu'une piéce de toile, puiſque toile y a. Jarnibleu ! ne me frappez pas ! lui dit le cocher qui lui retenoit le bras ; ne ſoyez pas ſi oſée ! je me donne au diable, ne badinons point ! Voyez-vous, je ſuis un gaillard qui n'aime pas les coups, ou la peſte m'étouffe ! Je ne vous demande que mon dû, entendez-vous ; il n'y a point de mal à ça.

Le bruit qu'ils faiſoient attiroit

du monde, on s'arrêtoit devant la boutique : Me laisseras-tu ! lui disoit Madame Dutour qui disputoit toujours son aune contre le cocher; Levez-vous donc, Marianne, appellez Monsieur Richard. Monsieur Richard ! crioit-elle tout de suite elle-même ; & c'étoit notre hôte qui logeoit au second & qui n'y étoit pas (Elle s'en douta : Messieurs ! dit-elle, en apostrophant la foule qui s'étoit arrêtée devant la porte, je vous prens tous à témoins ! vous voyez ce qui en est, il m'a battue, (cela n'étoit pas vrai) je suis maltraitée ! Une femme d'honneur comme moi ? Eh vîte ! eh vîte ! allez chez le Commissaire, il me connoît bien, c'est moi qui le fournis ; on n'a qu'à lui dire que c'est chez Madame Dutour ; courez-y, Madame Cathos, courez-y, ma mie ! crioit elle à une servante du voisinage, le tout avec une cornette que les secousses que le cocher donnoit à ses bras,

avoient rangée de travers.

Elle avoit beau crier, perſonne ne bougeoit, ni Meſſieurs, ni Cathos.

Le peuple à Paris n'eſt pas comme ailleurs : en d'autres endroits, vous le verrez quelquefois commencer par être méchant ; & puis finir par être humain. Se querelle-t-on ? il excite, il anime. Veut-on ſe battre ? il ſépare. En d'autres Pays, il laiſſe faire, parce qu'il continuë d'être méchant.

Celui de Paris, n'eſt pas de même, il eſt moins canaille, & plus peuple que les autres peuples.

Quand il accourt en pareil cas, ce n'eſt pas pour s'amuſer de ce qui ſe paſſe, ni comme qui diroit pour s'en réjouir ; non, il n'a pas cette maligne eſpiéglerie-là, il ne va pas rire, car il pleurera peut-être, & ce ſera tant mieux pour lui ; il va voir, il va oüvrir des yeux ſtupidement avides; il va jouir bien ſérieuſement de ce qu'il ver-

ra; en un mot alors, il n'eſt ni poliſſon, ni méchant, & c'eſt en en quoi j'ai dit qu'il étoit moins canaille? il eſt ſeulement curieux; d'une curioſité ſote & brutale, qui ne veut ni bien ni mal à perſonne, qui n'y entend point d'autre fineſſe que de venir ſe repaître de ce qui arrivera. Ce ſont des émotions d'ame que ce peuple demande, les plus fortes ſont les meilleures; il cherhe à vous plaindre ſi on vous outrage, à s'attendrir pour vous ſi on vous bleſſe, à frémir pour votre vie ſi on la menace, voilà ſes délices, & ſi votre ennemi n'avoit pas aſſez de place pour vous battre, il lui en feroit lui-même, ſans en être plus mal-intentionné; & lui diroit volontiers: Tenez, faites à votre aiſe, & ne nous retranchez rien du plaiſir que nous avons à frémir pour ce malheureux. Ce n'eſt pourtant pas les choſes cruelles qu'il aime; il en a peur au contraire; mais il aime l'effroi

qu'elles lui donnent, cela remuë ſon ame qui ne ſçait jamais rien, qui n'a jamais rien vû, qui eſt toujours toute neuve.

Tel eſt le peuple de Paris à ce que j'ai remarqué dans l'occaſion. Vous ne vous ſeriez peut-être pas trop ſouciée de le connoître : mais une définition de plus ou de moins, quand elle vient à propos, ne gâte rien dans une hiſtoire ; ainſi laiſſons celle-là puiſqu'elle y eſt.

Vous jugez bien, ſuivant le portrait que j'ai fait de ce peuple, que Madame Dutour n'avoit point de ſecours à en eſpérer.

Le moyen qu'aucun des aſſiſtans eût voulu renoncer à voir le progrès d'une querelle qui promettoit tant; à tout moment on touchoit à la cataſtrophe. Madame Dutour n'avoit qu'à pouvoir parvenir à fraper le cocher de l'aulne qu'elle tenoit; voyez ce qu'il en ſeroit arrivé avec un fiacre.

De mon côté, j'étois déſolée ;

je ne cessois de crier à Madame Dutour : Arrêtez-vous ! Le cocher s'enrouoit à prouver qu'on ne lui donnoit pas son compte ; qu'on vouloit avoir sa course pour rien, témoins les douze sols qui n'alloient jamais sans avoir leur épithéte ; & des épithétes d'un cocher, on en soupçonne l'incivile élegance.

Le seule interêt des bonnes mœurs devoit engager Madame Dutour à composer avec ce miserable, il n'étoit pas honnête à elle de soutenir l'énergie de ses expressions ; mais elle en dévoroit le scandale en faveur de la rage qu'elle avoit d'y répondre, elle étoit trop fâchée pour avoir les oreilles délicates.

Oui, malotru ! oui douze sols, tu n'en auras pas d'avantage, disoit-elle : Et moi je ne les prendrai pas, douze diablesses, répondoit le cocher : Encore ne les vaux tu pas continuoit-elle ; N'es-tu pas honteux,

teux, fripon ? Quoi ! pour venir d'auprès de la Paroiſſe ici ? quand ce ſeroit pour un caroſſe d'Ambaſſadeur. Tiens, jarni de ma vie un denier avec, tu ne l'aurois pas : J'aimerois mieux te voir mort, & il n'y auroit pas grande perte ; & ſouviens-toi ſeulement que c'eſt aujourd'hui la ſaint Mathieu, bon jour bonne œuvre ; ne l'oublies pas ? & laiſſe venir demain ; tu verras comme il ſera fait : c'eſt moi qui te le dis qui ne ſuis pas une chiffonniere, mais bel & bien Madame Dutour, Madame pour toi, Madame pour les autres ; & Madame tant que je ſerai au monde, entens-tu ?

Tout ceci ne ſe diſoit pas ſans tâcher d'arracher le bâton des mains du cocher qui le tenoit, & qui à la grimace & au geſte que je lui vis faire, me parut prêt à traiter Madame Dutour comme un homme.

Je crois que c'étoit fait de la

pauvre femme : un gros poing de mauvaiſe volonté, levé ſur elle, alloit lui apprendre à badiner avec la moderation d'un fiacre, ſi je ne m'étois pas hâtée de tirer environ vingt ſols, & de les lui donner.

Il les prit ſur le champ, ſecoüa l'aune entre les mains de Madame Dutour aſſez violemment pour l'en arracher, la jetta dans ſon arriere boutique, enfonça ſon chapeau, en me diſant : Grand merci, mignone, ſortit de là, & traverſa la foule qui s'ouvrit alors, tant pour le laiſſer ſortit, que pour livrer paſſage à madame Dutour, qui vouloit courir après lui, que j'en empêchai, & qui me diſoit que, jour de Dieu ! je n'étois qu'une petite ſote : Vous voyez bien ces vingt ſols-là, Marianne, je ne vous les pardonnerai jamais, ni à la vie ni à la mort ; ne m'arrêtez pas, car je vous batterai. Vous êtes encore bien plaiſante avec

vos vingt-ſols, pendant que c'eſt votre argent que j'épargne? Et mes douze ſols, s'il vous plaît, qui eſt-ce qui me les rendra? (car l'interêt chez Madame Dutour ne s'étourdiſſoit de rien.) Les emporte-t'il auſſi, Mademoiſelle? Il falloit donc lui donner toute la boutique.

Eh! Madame, lui dis-je, votre monnoye eſt à terre, & je vous la rendrai ſi on ne la trouve pas, ce que je diſois en fermant la porte d'une main, pendant que je tenois Madame Dutour de l'autre.

Le beau carillon! dit-elle, quand elle vit la porte fermée? ne nous voilà pas mal! Ah ça, voyons donc cette monnoye qui eſt à terre, ajouta t elle en la ramaſſant avec autant de ſang froid que s'il ne s'étoit rien paſſé. Le coquin eſt bien heureux que Toinon n'ait pas été ici, elle vous auroit bien empêché de jetter l'argent par les fenêtres; mais il faut juſtement que cette begueule-là ait été dîner chez ſa

mere : Malepeste ! elle est un peu meilleure menagere ! Aussi n'a t-elle que ce qu'elle gagne, & les autres ce qu'on leur donne ; au lieu que vous, Dieu merci, vous êtes si riche, vous avez un si bon trésorier, pourvû qu'il dure.

Eh ! Madame, lui dis-je, avec quelque impatience, ne plaisantons point là-dessus, je vous prie, je sçais bien que je suis pauvre, mais il n'est pas necessaire de m'en railler, non plus que des secours qu'on a bien voulu me donner ; & j'aime encore mieux y renoncer, n'avoir rien, & sortir de chez vous que d'y demeurer exposée à des discours aussi désobligeans. Tenez ! dit-elle, où va telle chercher que je la raille ? A cause que je lui dis qu'on lui donne. Hé pardi oüi, on vous donne, & vous prenez, comme de raison ? à bien donné bien pris ; ce qui est donné n'est pas fait pour rester là, peut-être ; & quand on voudra, je prendrai, voilà tout le mal que j'y sça-

che, & je prie Dieu qu'il m'arrive : On ne me donne rien, je ne prens rien, & c'eſt tampis ; voyez de quoi elle ſe fache ? Allons, allons, dinons, cela devroit être fait ; il faut aller à Vêpres. Et tout de ſuite, elle alla ſe mettre à table. Je me levai pour en faire autant en me ſoûtenant ſur cette aune que Madame Dutour avoit remis ſur le comptoir, & je n'en avois pas trop beſoin.

Il me faudroit un chapitre exprès ſi je voulois rapporter l'entretien que nous eumes en mangeant.

Je ne diſois mot, & je boudois ; Madame Dutour, comme je crois l'avoir déja dit, étoit une bonne femme dans le fond, ſe fachant ſouvent au-delà de ce qu'elle étoit fâchée ; c'eſt-à-dire, que de toute la colere qu'elle montroit dans l'occaſion, il y en avoit bien la moitié dont elle auroit pû ſe paſſer, & qui n'étoit là que pour repreſenter ; c'eſt qu'elle s'imaginoit que

plus on se fâchoit, plus on faisoit figure; & d'ailleurs, elle s'animoit elle-même du bruit de sa voix : son ton quand il étoit brusque engageoit son esprit à l'être aussi. Et c'étoit de tout cela ensemble que me vint cette enfilade de dureté, que j'essuyai de sa part ; & ce que je dis-là d'elle, nannonce pas des mouvemens de mauvaise humeur bien opiniâtres, ni bien serieux: Ce sont des bêtises, ou des enfances, dont il n'y a que de bonnes gens qui soient capables; de bonnes gens de peu d'esprit, à la verité, qui n'ont que de la foiblesse pour tout caractere; ce qui leur donne une bonté habituelle avec de petits défauts, de petites vertus qui ne sont que des copies de ce qu'ils ont vû faire aux autres.

Et telle étoit Madame Dutour, que je vous peins par hazard, en passant. Ce fut donc par cette bonté habituelle qu'elle fut touchée de mon silence.

Peut-être auſſi s'en inquiéta-t-elle à cauſe de la menace que je lui avois faite de ſortir de chez elle, ſi elle me chagrinoit davantage; ma penſion étoit bonne à conſerver.

A qui en avez-vous donc? me dit-elle, comme vous voilà muete & penſive? Eſt-ce que vous avez du chagrin? Oui, Madame, vous m'avez mortifiée, lui répondis-je, ſans la regarder.

Quoi! vous ſongez encore à cela? reprit-elle; Eh! mon Dieu, Marianne, que vous êtes enfant! Qu'eſt-ce donc que je vous ai dit? Je ne m'en ſouviens plus; Eſt-ce que vous croyez quand on eſt en colere, qu'on va éplucher ſes paroles? Eh! pardi, ce n'eſt pas pour s'épiloguer qu'on vit enſemble, Hé bien, j'ai parlé un petit brin de Monſieur de Climal; eſt-ce cela qui vous fâche à cauſe que c'eſt lui qui prend ſoin de vous, & qui fait votre depenſe? Eſt-ce-là tout? Gageons,

parce que vous n'avez ni pere ni mere, que vous avez crû encore que je pensois à cela? car vous êtes d'un naturel soupçonneux, Marianne, vous avez toujours l'esprit au guet; Toinon me l'a bien dit, & sous pretexte que vous ne connoissez point vos parens, vous allez toûjours vous imaginant qu'on n'a que cela dans la tête. Par hazard, hier avec notre voisine, nous parlions d'un enfant trouvé qu'on avoit pris dans une allée, vous étiez dans la salle, vous nous entendîtes; n'allâtes-vous pas croire, que c'étoit vous que nous disions? Je le vis bien à la mine que vous fistes en venant, & voilà que vous recommencez encore aujourd'hui? Et je prie Dieu que ce soit là mon dernier morceau, si j'ai non plus pensé à pere & mere, que s'il n'y en avoit jamais eu pour personne? Au surplus, les enfans trouvés, les enfans qui ne le sont point, tout cela se ressemble, & si on mettoit

là

là tous ceux qui ſont comme vous, ſans qu'on le ſçache, s'il falloit que le Commiſſaire les emportât, où diantre les mettroit-il? Dans le monde on eſt ce qu'on peut, & non pas ce qu'on veut. Vous voilà grande & bien faite, & puis Dieu eſt le pere de ceux qui n'en ont point, Charité n'eſt pas morte. Par exemple, n'eſt-ce pas une Providence que ce Monſieur de Climal? Il eſt vrai qu'il ne va pas droit dans ce qu'il fait pour vous, mais qu'importe, Dieu mene tout à bien; ſi l'homme n'en vaut rien, l'argent en eſt bon, & encore meilleur que d'un bon chrétien, qui ne donneroit pas la moitié tant. Demeurez en repos, mon enfant, je ne vous recommande que le ménage. On ne vous dit point d'être avaricieuſe; voilà que ma fête arrive, quand ce viendra la vôtre, celle de Toinon; dépenſez alors, qu'on ſe régale, à la bonne heure, chacun en profite: mais hors cela, & dans les jours

de carnaval, où tout le monde ſe réjoüit, gardez-moi votre petit fait.

Elle en étoit là de ſes leçons, dont elle ne ſe laſſoit pas, & dont une partie me ſcandaliſoit plus que ſes bruſqueries, quand on frappa à la porte. Nous verrons qui c'étoit dans la ſuite; c'eſt ici que mes Avantures vont devenir nombreuſes & intéreſſantes: je n'ai pas encore deux jours à demeurer chez Madame Dutour, & je vous promets auſſi moins de réflexions ſi elles vous fâchent; vous m'en direz votre ſentiment.

Fin de la ſeconde Partie de la Vie de Marianne.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit, intitulé; *La suite de Marianne.* FAIT à Paris ce 15. Janvier 1734.

Signé SAURIN.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra; SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *Les Oeuvres du Sieur de Marivaux, La Vie de Marianne, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres des Privilége sur ce nécessaires ; offrant pour cet effet, de le faire imprimer en bon papier

& beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-Scel des Présentes : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feüille imprimée & atrachée pour modele sous notredit contre-Scel, & de le vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *six* années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes : Faisons défenses à toutes sortes de Personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre,, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposés, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contre-

faits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles: Que l'impreſſion de ces Ouvrages ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer eu vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'Impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sr Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Préſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement &

paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers - Sécrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre Permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Fontainebleau le dix-neuviéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil ſept cent trente-un, & de notre Regne le ſeiziéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, VERNIER.

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 211. Fol. 204 conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 9 Août 1731.

Signé, P. A. LE MERCIER, Syndic.



LA VIE DE MARIANNE, OU LES AVANTURES DE MADAME LA COMTESSE DE ***

Troisiéme Partie.



OUY, Madame, vous avez raison, il y a trop long-tems que vous attendez la suite de mon Histoire ; je vous en demande pardon, je ne m'excuserai point, j'ai tort, & je commence.

Je vous ai dit qu'on frappa à la porte, pendant que Madame Dutour me prêchoit une économie dont elle approuvoit pourtant que je me dispensasse à son profit, c'est-à-dire à sa fête, à celle de Toinon, à la mienne, & à de certains jours de réjouissance où ce seroit fort bien fait de dépenser mon argent pour la regaler elle & sa maison.

C'étoit donc-là à peu près ce qu'elle me disoit, quand le bruit qu'on fit à la porte l'interrompit. Qui est-là, cria-t'elle tout de suite, & sans se lever? qui est-ce qui frappe? je venois d'entendre arrêter un Carosse; & comme on répondit au qui est-là de Madame Dutour, il me sembla reconnoître la voix de la personne qui répondoit : je pense que c'est Monsieur de Climal, lui dis-je; croyez-vous, me dit-elle en courant vîte, & je ne me trompois point, c'étoit lui-même.

Eh ! mon Dieu, Monſieur, je vous fais bien excuſe, vraiment je me ſerois bien plus preſſée, ſi j'avois cru que c'étoit vous, lui dit-elle ; tenez, Marianne & moi nous étions encore à table ; il n'y a que nous deux ici ; Jannot (c'étoit ſon fils) eſt avec ſa tante qui doit le mener tantôt à la foire, car il faut toujours que cet enfant ſoit fourré chez elle, ſur tout les Fêtes ; Madelon (c'étoit ſa ſervante) eſt à la nôce d'un couſin qu'elle a, & je lui ai dit, va-t'en, cela n'arrive pas tous les jours, & en voilà pour long-tems. D'un autre côté, Toinon eſt allée voir ſa mere qui ne la voit pas ſouvent, la pauvre femme ; elle demeure ſi loin, c'eſt au Faubourg Saint Marceau, imaginez-vous s'il y a à troter ; & tant mieux, j'en ſuis bien aiſe moi, cela fait que la fille ne ſort guéres, de ſorte que je ſuis reſtée ſeule en atten-

dant Marianne, qui par-dessus le marché s'est avisée de tomber en venant de l'Eglise, & qui s'est fait mal à un pied; ce qui est cause qu'elle n'a pû marcher, & qu'il a fallu la porter près de-là dans une maison pour accommoder son pied: pour avoir un Chirurgien qui ne se trouve pas-là à point nommé, il faut qu'il vienne, qu'il voye ce que c'est, qu'on déchausse une fille, qu'on la réchausse, qu'elle se repose, ensuite un fiacre dont elle a eu besoin, & qui me l'a ramenée ici toute éclopée pour ma peine de l'avoir attenduë jusqu'à une heure & demie; & puis est-ce-là tout? vous croyez qu'on va dîner, n'est-ce pas? bon, n'y avoit-il pas encore ce maudit fiacre que j'ai voulu payer moi-même pour épargner l'argent de Marianne qui ne se connoît pas à cela, & qui malgré moi a été lui donner une fois plus qu'il ne fal-

loit ; j'étois dans une colere, aussi je l'aurois battu si j'avois été assez forte.

Il y a eu donc bien du bruit, dit Monsieur de Climal ? oh ! du bruit : si vous voulez, reprit-elle, je me suis un peu emportée contre lui ; mais au surplus il n'y a eu que quelques voisins qui se sont assemblés à notre porte, quelques passans par ici par là.

Tant pis, lui dit-il assez froidement, ce sont-là de ces scenes qu'il faut éviter le plus qu'on peut, & Marianne qui l'a payé a pris le bon parti. Comment va votre pied, ajouta-t'il, en s'adressant à moi ? assez bien, lui dis-je, je n'y sens presque plus que de la foiblesse, & j'espere que demain il n'y aura rien.

Avez-vous achevé de dîner, nous dit-il ? ho sans doute, reprit Madame Dutour, nous causions de choses & d'autres. Ne vous assoyez-vous pas, Monsieur, avez-vous

quelque chose à dire à Marianne? oüi, dit-il, j'ai à lui parler.

Eh bien, reprit-t'elle, ayez donc la bonté de passer dans la Salle, vous ne seriez pas bien ici; c'est notre taudis : venez Marianne, appuyez vous sur moi; je vous menerai jusques-là ; attendez, attendez, je m'en vais chercher mon aulne avec quoi vous vous soutiendrez. Non, non, dit Monsieur de Climal, je l'aiderai : prenez mon bras, Mademoiselle, & là-dessus je me leve; nous rentrâmes dans la boutique pour passer dans cette petite salle, où je crois que j'aurois fort bien été toute seule, en me soutenant d'une canne.

Ah ç'a, dit Madame Dutour, pendant que je m'assoyois dans un fauteüil, puisque vous avez à entretenir Marianne, moi je vais prendre ma coëffe & sortir pour aller entendre un petit bout de

Vêpres ; elles feront bien avancées ; mais je ne perdrai pas tout, & j'en aurai toujours peu ou prou. Adieu, Monfieur, excufez, fi je m'en vais, je vous laiffe le gardien de la maifon ; Marianne, fi quelqu'un vient me demander, dites que je ne ferai pas loug temps, entendez-vous, ma fille ; Monfieur, je fuis votre fervante.

Elle nous quitta alors, fortit un moment après, & ne fit que tirer la porte de la ruë fans la fermer, parce qu'il ne pouvoit entrer qui que ce foit dans la boutique fans que nous le viffions de la falle.

Jufques-là Monfieur de Climal avoit eu l'air fombre & rêveur, ne m'avoit pas dit quatre paroles, & fembloit attendre qu'elle fût partie pour entamer la converfation; de mon côté à l'air intrigué que je lui voyois, je me doutois de ce qu'il alloit me dire, & j'en étois dégoutée d'avance. Aparemment

qu'il va être question de son amour, pensois-je en moi-même.

Car avant mon avanture avec Valville, vous vous ressouvenez bien que j'avois déja conclu que Monsieur de Climal m'aimoit, & j'en étois encore plus sûre depuis ce qui s'étoit passé chez son neveu : un dévot qui avoit rougi de m'y rencontrer, qui avoit feint de ne m'y pas connoître, ne pouvoit y avoir été si confus & si dissimulé, que parce que le fond de sa conscience sur mon chapitre ne lui faisoit pas honneur ; on appelle cela rougir devant son peché, & vous ne sçauriez croire combien alors ce vieux pécheur me paroissoit laid, combien sa presence m'étoit à charge.

Trois jours auparavant en découvrant qu'il m'aimoit, je m'étois contentée de penser que c'étoit un hypocrite, que je n'avois qu'à laisser être ce qu'il voudroit, &

qui n'y gagneroit rien ; mais à present je n'en restois pas là ; je ne me contenois plus pour lui dans cette tranquille indifference. Ses sentimens me scandalisoient, m'indignoient, le cœur m'en soulevoit. En un mot, ce n'étoit plus le même homme à mes yeux ; les tendresses du neveu, jeune, aimable & galant m'avoient appris à voir l'oncle tel qu'il étoit, & tel qu'il meritoit d'être vû, elles l'avoient fletri, & m'éclairoient sur son âge, sur ses rides, & sur toute la *laideur de son caractere.*

Quelle folle & ridicule figure n'a-t'il pas été obligé de faire chez Valville ? que va-t'il me dire avec son vilain amour qui offense Dieu ? va-t'il m'exhorter à ne valoir pas mieux que lui, sous prétexte des services qu'il me rendra, me disois-je ? ah, qu'il est haïssable ! comment un homme à cet âge-là ne se trouve-t'il pas lui-même horrible ? être

aussi vieux qu'il est, avoir l'air dévot, passer pour un si bon Chrétien, & ensuite venir dire en secret à une jeune fille, ne prenez pas garde à cela, je ne suis qu'un fourbe, je trompe tout le monde, & je vous aime en débauché honteux qui voudroit bien aussi vous rendre libertine; ne voilà-t'il pas un amant bien ragoutant?

C'étoit là à peu près les petites idées dont je m'occupois pendant qu'il gardoit le silence en attendant que la Dutour fût partie.

Enfin nous restâmes seuls dans la maison. Que cette femme est babillarde, me dit-il, en levant les épaules, j'ai cru que nous ne pourrions nous en défaire; oui, lui répondis-je, elle aime assez à parler, d'ailleurs elle ne s'imagine pas que vous ayez rien de si secret à me dire.

Que pensez-vous de notre rencontre chez mon neveu, reprit-

t'il en fouriant ? rien, dis-je, finon que c'eft un coup de hazard.. Vous avez très-fagement fait de ne me pas connoître, me dit-il; c'eft qu'il m'a paru que vous le fouhaitiez ainfi, répondis-je ; & à propos de cela, Monfieur, d'où vient eft-ce que vous êtes bien aife que je ne vaus aye pas nommé, & que vous avez fait femblant de ne m'avoir jamais vûë ?

C'eft, me répondit-il d'un air infinuant & doux, qu'il vaut mieux, & pour vous, & pour moi, qu'on ignore les liaifons que nous avons enfemble, qui dureront plus d'un jour, & fur lefquelles il n'eft pas neceffaire qu'on glofe, ma chere fille ; vous êtes fi aimable qu'on ne manqueroit pas de croire que je vous aime.

Oh ! il n'y a rien à apprehender, repris-je d'un ton ingenu ; on fçait que vous êtes un fi hontête homme ; oui, oui, dit-il

comme en badinant, on le ſçait, & on a raiſon de le croire; mais, Marianne, on n'en eſt pas moins honnête homme pour aimer une jolie fille.

Quand je dis honnête homme, répondis-je, j'entends un homme de bien, pieux & plein de religion; ce qui, je crois, empêche qu'on ait de l'amour, à moins que ce ne ſoit pout ſa femme.

Mais, ma chere enfant, me dit-il, vous me prenez donc pour un Saint? ne me regardez point ſur ce pied-là, vraiment, vous me faites trop d'honneur, je ne le ſuis point, & un Saint même auroit bien de la peine à l'être auprès de vous; oui, bien de la peine, jugez des autres, & puis je ne ſuis pas marié, je n'ai plus de femme à qui je doive mon cœur; moi, il ne m'eſt point défendu d'aimer, je ſuis libre, mais nous parlerons de cela; revenons à votre accident.

Vous êtes tombée, il a fallu vous porter chez mon neveu qui est un étourdi, & qui aura débuté par vous dire des galanteries, n'est-il pas vrai? il vous en contoit du moins quand nous sommes entrez cette Dame & moi, & il n'y a rien là d'étonnant; il vous a trouvée ce que vous êtes, c'est-à-dire belle, aimable, charmante; en un mot ce que tout le monde vous trouvera; mais comme je suis assurément le meilleur ami que vous ayez dans le monde (& c'est de quoi j'espere bien vous donner des preuves,) dites-moi, ma belle enfant, n'auriez vous pas quelque penchant à l'écouter? il m'a semblé vous voir un air assez satisfait auprès de lui, me suis-je trompé?

Moi, Monsieur, répondis-je, je l'écoutois, parce que j'étois chez lui, je ne pouvois pas faire autrement; mais il ne me disoit rien que de fort poli & de fort honnête.

De fort honnête, dit-il, en repetant ce mot; prenez garde, Marianne, ceci pourroit déja bien venir d'un peu de prévention. Hélas! que je vous plaindrois dans la situation où vous êtes, si vous étiez tentée de prêter l'oreille à de pareilles cajoleries; ah mon Dieu! que ce seroit dommage, & que deviendriez-vous? mais dites-moi, vous a-t'il demandé où vous demeuriez?

Je crois qu'oui, Monsieur, répondis je, en rougissant; & vous qui n'en sçaviez pas les consequences, vous le lui avez, sans doute, appris, ajouta-t'il: je n'en ai point fait difficulté, repris-je, aussi bien l'auroit-t'il sçû quand je serois montée dans le Fiacre, puisqu'avant que de partir, il faut bien dire où l'on va.

Vous me faites trembler pour vous, s'écria-t'il, d'un air serieux & compatissant; oui, trembler;

voilà un évenement bien fâcheux, & qui aura les plus malheureuſes ſuites du monde ſi vous ne les prévenez pas; il vous perdra, ma fille, je n'exagere rien, & je ne ſçaurois me laſſer de le dire. Helas! quel dommage qu'avec les graces & la beauté que vous avez, vous devinſſiez la proye d'un jeune homme qui ne vous aimera point; car ces jeunes fous-là ſçavent-ils aimer? ont-ils un cœur, ont-t'ils des ſentimens, de l'honneur, un caractere? ils n'ont que des vices, ſurtout avec une fille de votre état que mon neveu croira fort au-deſſous de lui, qu'il regardera comme un jolie griſette, dont il va tâcher de faire une bonne fortune, & à qui il ſe promet bien de tourner la tête; ne vous attendez pas à autre choſe. De petites galanteries, de petits preſens qui vous amuſeront, les proteſtations les plus tendres que vous croiriez,

un étalage de sa fausse passion qui vous seduira, un éloge éternel de vos charmes; enfin de petits rendez-vous que vous refuserez d'abord, que vous accorderez après, & qui cesseront tout d'un coup par l'inconstance & par les dégoûts du jeune homme; voilà tout ce qui en arrivera, voyez, cela vous convient-t'il? je vous le demande, est-ce là ce qu'il vous faut? vous avez de l'esprit & de la raison, & il n'est pas possible que vous ne consideriez quelquefois le cas où vous êtes, que vous n'en soyez inquiete, effrayée. On a beau être jeune, distraite, imprudente, tout ce qui vous plaira, on ne sçauroit pourtant oublier son état, quand il est aussi triste, aussi déplorable que le vôtre, & je ne dis rien de trop, vous le sçavez, Marianne; vous êtes une orpheline, & une orpheline inconnuë à tout le monde, qui ne tient à qui que ce soit

sur

ſur la terre, dont qui que ce ſoit ne s'inquiete & ne ſe ſoucie, ignorée pour jamais de votre famille que vous ignorez de même, ſans parens, ſans bien, ſans amis, moi ſeul excepté que vous n'avez connu que par hazard, qui ſuis le ſeul qui s'intereſſe à vous, & qui à la verité vous ſuis tendrement attaché, comme vous le voyez bien par la maniere dont je vous parle, & comme il ne tiendra qu'à vous de le voir infiniment plus dans la ſuite, car je ſuis riche, ſoit dit en paſſant, & je puis vous être d'un grand ſecours, pourvû que vous entendiez vos veritables interêts, & que j'aye lieu de me louer de votre conduite : quand je dis de votre conduite, c'eſt de la prudence que j'entens, & non pas une certaine auſterité de mœurs : il n'eſt pas queſtion ici d'une vie rigide & ſevere qu'il vous ſeroit difficile, & peut-être impoſſible

de mener ; vous n'êtes pas même en ſituation de regarder de trop près à vous là-deſſus ; dans le fond, je vous parle ici en homme du monde, entendez-vous, en homme, qui après tout ſonge qu'il faut vivre, & que la neceſſité eſt une choſe terrible ; ainſi quelque ennemi que je vous paroiſſe de ce qu'on appelle amour, ce n'eſt pas contre toute ſorte d'engagemens que je me declare ; je ne vous dis pas de les fuir tous ; il y en a d'utiles & de raiſonnables, de même qu'il y en a de ruineux & d'inſenſés, comme le ſeroit celui que vou prendriez avec mon neveu, dont l'amour n'aboutiroit à rien qu'à vous ravir tout le fruit du ſeul avantage que je vous connoiſſe, qui eſt d'être aimable ; vous ne voudriez pas perdre votre tems à être la maîtreſſe d'un jeune étourdi que vous aimeriez tendrement & de bonne foi ; à le verité, ce

qui ſeroit un plaiſir, mais un plaiſir bien malheureux, puiſque le petit libertin ne vous aimeroit pas de même, & qu'au premier jour il vous laiſſeroit dans une indigence, dans une miſere dont vous auriez plus de peine à ſortir que jamais; je dis une miſere, parce qu'il s'agit de vous éclairer, & non pas d'adoucir les termes; & c'eſt à tout cela que j'ai ſongé depuis que je vous ai quitté; voilà ce qui m'a fait ſortir de ſi bonne heure de la maiſon où j'ai dîné; car j'ai bien des choſes à vous dire, Marianne, je ſuis dans de bon ſentimens pour vous; vous vous en êtes ſans doute apperçûë.

Oüi, Monſieur, lui répondis-je, les larmes aux yeux, confuſe & même aigrie de la triſte peinture qu'il venoit de faire de mon état, & ſcandaliſée du vilain interêt qu'il avoit à m'effrayer tant; oüi,

parlez, je me fais un devoir de suivre en tout les conseils d'un homme aussi pieux que vous,

Laissons-là ma pieté, vous dis-je, reprit-il, en s'approchant d'un air badin pour me prendre la main. Je vous ai déja dit dans quel esprit je vous parle. Encore une fois, je mets ici la Religion à part; je ne vous prêche point, ma fille, je vous parle raison; je ne fais ici auprès de vous que le personnage d'un homme de bon sens, qui voit que vous n'avez rien, & qu'il faut pourvoir aux besoins de la vie, à moins que vous ne vous déterminiez à servir; ce dont vous m'avez paru fort éloignée, & ce qui effectivement ne vous convient pas.

Non, Monsieur, lui dis-je en rougissant de colere, j'espere que je ne serai pas obligée d'en venir là.

Ce seroit une triste ressource, me dit-il, je ne sçaurois moi-même

y penſer ſans douleur ; car je vous aime, ma chere enfant, & je vous aime beaucoup.

J'en ſuis perſuadée, lui dis-je, je compte ſur votre amitié, Monſieur, & ſur la vertu dont vous faites profeſſion, ajoutai-je, pour lui ôter la hardieſſe de s'expliquer plus clairement.

Mais je n'y gagnai rien. Eh ! Marianne, me répondit-il, je ne fais profeſſion de rien que d'être foible, & plus foible qu'un autre, & vous ſçavez fort bien ce que je veux dire par le mot d'amitié ; mais vous êtes une petite malicieuſe, qui vous divertiſſez, & qui feignez de de ne pas m'entendre ; oui, je vous aime, vous le ſçavez ; vous y avez pris garde, & je ne vous apprends rien de nouveau. Je vous aime comme une belle & charmante fille que vous êtes. Ce n'eſt pas de l'amitié que j'ai pour vous,

Mademoiſelle; j'ai cru d'abord que ce n'étoit que cela, mais je me trompois, c'eſt de l'amour & du plus tendre; m'entendez vous à préſent; de l'amour, & vous ne perdez rien au change, votre fortune n'en ira pas plus mal; il n'y a point d'ami qui vaille un amant comme moi.

Vous, mon amant, m'écriai-je, en baiſſant les yeux, vous, Monſieur, je ne m'y attendois pas.

Helas! ni moi non plus, reprit-il; ceci eſt une affaire de ſurpriſe, ma fille. Vous êtes dans une grande infortune; je n'ai rien vû de ſi à plaindre que vous, de ſi digne d'être ſecouru; je ſuis né avec un cœur ſenſible aux malheurs d'autrui, & je m'imaginois n'être que genereux en vous ſécourant, que compatiſſant, que pieux même, puiſque vous me regardez auſſi comme tel; & il eſt vrai que je

ſuis dans l'habitude de faire tout le bien qu'il m'eſt poſſible. J'ai cru d'abord que c'étoit de même avec vous ; j'en ai agi imprudemment dans cette confiance, & il en eſt arrivé ce que je meritois ; c'eſt que ma confiance a été confondue; car je ne prétens pas m'excuſer, j'ai tort, il auroit été mieux de ne vous pas aimer, j'en ſerois plus louable aſſurément, il falloit vous craindre, vous fuir, vous laiſſer là ; mais d'un autre côté, ſi j'avois été ſi prudent, où en ſeriez-vous, Marianne? dans quelles affreuſes extrémités alliez-vous vous trouver? voyez combien ma petite foibleſſe, ou mon amour, (comme il vous plaira l'appeller) vient à propos pour vous. Ne ſemble-t'il pas que c'eſt la Providence qui permet que je vous aime, & qui vous tire d'embarras à mes dépens. Si j'avois pris garde à moi, vous n'aviez point d'azile, & c'eſt

cette réflexion-là qui me console quelquefois des ſentimens que j'ai pour vous ; je me les reproche moins, parce qu'ils m'étoient neceſſaires, & que d'ailleurs ils m'humilient. C'eſt un petit mal qui fait un grand bien, un bien infini ; vous n'imaginez pas juſqu'où il va. Je ne vous ai parlé que de cette indigence où vous reſteriez au premier jour, ſi vous écoutiez mon neveu, lui ou tout autre, & ne vous ai rien dit de l'opprobre qui la ſuivroit, & que voici ; c'eſt que la plûpart des hommes, & ſortout des jeunes gens, ne menagent pas une fille comme vous, quand ils la quittent ; c'eſt qu'ils ſe vantent d'avoir réuſſi auprès d'elle ; c'eſt qu'ils ſont indiſcrets, impudens & moqueurs ſur ſon compte ; c'eſt qu'ils l'indiquent, qu'ils la montrent, qu'ils diſent aux autres, la voilà ; ho jugez quelle avanture

ture ce ſeroit là pour vous qui êtes la plus aimable perſonne de votre ſexe, & qui par conſequent feriez auſſi la plus deshonorée ; car dans un pareil cas, c'eſt ce qu'il y a de plus beau qui eſt le plus mépriſé, parce que c'eſt ce qu'on eſt le plus fâché de trouver mépriſable ; non pas qu'on exige qu'une belle fille n'ait point d'amans ; au contraire n'en eût-elle point, on lui en ſoupçonne, & il lui ſied mieux d'en avoir qu'à une autre, pourvû que rien n'éclate, & qu'on puiſſe toujours penſer en la voyant, que c'eſt un grand bonheur que d'être bien venu d'elle ; or, ce n'en eſt plus un, quand elle eſt décriée, & vous ne riſquez rien de tout cela avec moi. Vous ſentez bien, du caractere dont je ſuis, que votre réputation ne court aucun hazard ; je ne ſerai pas curieux qu'on ſçache que je vous aime, ni que vous y répondez.

C'eſt dans le ſecret que je prétends réparer vos malheurs, & vous aſſurer ſourdement une petite fortune qui vous mette pour jamais en état de vous paſſer du ſecours de gens qui ne me reſſembleroient pas, qui ſeroient plus ou moins riches, mais tous avares, tous amoureux ſans tendreſſe, qui ne vous donneroient qu'une aiſance mediocre & paſſagere, & dont vous ſeriez pourtant obligée de ſouffrir l'amour, même en reſtant chez Madame Dutour.

A ce diſcours je me ſentis ſaiſie d'une douleur ſi vive, je me fis tant de pitié à moi-même de me voir expoſée à l'inſolence d'un pareil détail, que je m'écriai en fondant en larmes: Eh mon Dieu, à quoi en ſuis-je réduite!

Et comme il crut que mon exclamation venoit de l'épouvante qu'il me donnoit; doucement, me dit-il d'un air conſolant, & en

me ſerrant la main, doucement, mon aimable & chere fille, raſſurez-vous ; puiſque nous nous ſommes rencontrez, vous voilà hors du peril dont je parle ; il eſt vrai que vous ne l'éviteriez pas ſans moi, car il ne faut pas vous flatter, vous n'êtes point née pour être une Lingere ; ce n'eſt point une reſſource pour vous que ce métier-là, vous n'y feriez aucun progrès, vous le ſentez bien, j'en ſuis ſûr, & quand vous vous y rendriez habile, il faut de l'argent pour devenir Maîtreſſe, & vous n'en avez pas ; vous ſeriez donc toujours fille de Boutique. Oh ! je vous prie, gagnerez-vous dans cet état de quoi ſubvenir à tous vos beſoins, & belle comme vous êtes, manquant de mille choſes neceſſaires, comment ferez vous, ſi vous ne conſentez pas que les gens en queſtion vous aident, & ſi vous y conſentez, qu'elle horrible ſituation !

Eh ! Monſieur, lui dis-je en ſanglotant, ne m'en entretenez plus, ayez cette conſideration pour moi & pour ma jeuneſſe ! vous ſçavez que je ſors d'entre les mains d'une fille vertueuſe qui ne m'a pas élevée pour entendre de pareils diſcours, & je ne ſçai pas comment un homme comme vous eſt capable de me les tenir, ſous prétexte que je ſuis pauvre.

Non, ma fille, me répondit il, en me ſerrant les bras; non, vous ne l'êtes point, vous avez du bien, puiſque j'en ai, c'eſt à moi déſormais à vous tenir lieu de vos parens que vous n'avez plus. Tranquilliſez-vous ; je n'ai voulu dans ce que je vous ai dit, que vous inſpirer un peu de frayeur utile ; que vous montrer de quelle conſequence il étoit pour vous, non-ſeulement que nous nous connuſſions, mais encore que je priſſe ſans m'en appercevoir cette ten-

dre inclination qui m'attache à vous, qui m'humilie pourtant, mais dont je ſubis humblement la petite humiliation, parce qu'en effet cet évenement-ci a quelque choſe d'admirable ; oui, la fin de vos malheurs en dependoit : il eſt certain que ſans ce penchant imprévû, je ne vous aurois pas aſſez ſecouruë ; je n'aurois été qu'un homme de bien envers vous, qu'un bon cœur, comme on l'eſt à l'ordinaire, & cela ne vous auroit pas ſuffi ; vous aviez beſoin que je fuſſe quelque choſe de plus ; il falloit que je vous aimaſſe, que je ſentiſſe de l'amour pour vous, je dis un amour d'inclination ; il falloit que je ne puſſe le vaincre, & que forcé d'y ceder, je me fiſſe du moins un devoir de racheter ma foibleſſe, & de l'expier en vous ſauvant de tous les inconveniens de votre état ; c'eſt auſſi ce que j'ai réſolu, ma fille, & j'eſpe-

re que vous ne vous y opposerez pas; je compte même que vous ne serez pas ingrate : il y a beaucoup de difference de votre âge au mien, je l'avouë; mais prenez garde; dans le fonds, je ne suis vieux que par comparaison, & parce que vous êtes bien jeune; car avec toute autre qu'avec vous, e serois d'une âge fort supportable, ajouta-t'il du ton d'un homme qui se sent encore assez bonne mine; ainsi voyons, convenons de nos mesures avant que la Dutour arrive, je crois que vous ne songez plus à être Lingere; d'un autre côté voici Valville qui est une tête folle à qui vous avez dit où vous demeuriez, & qui infailliblement cherchera à vous revoir; il s'agit donc d'échapper à sa poursuite, & de lui dérober nos liaisons qu'il n'ignoreroit pas longtems, si vous restiez chez cette femme-ci; de sorte que l'unique

parti qu'il y a à prendre, c'est de disparoître dès demain de ce quartier, & de vous loger ailleurs; ce qui ne sera pas difficile. Je connois un honnête homme que je charge quelquefois du soin de mes affaires, qui est ce qu'on appelle un solliciteur de procès, dont la femme est très-raisonnable, & qui a une petite maison fort jolie où il y a un appartement que vient de quitter un homme de Province à qui il le louoit, & cet appartement, j'irai dès ce soir le retenir pour vous; vous serez là, on ne peut pas mieux, surtout venant de ma part. Ce sont de bonnes gens qui seront charmez de vous avoir, qui s'en tiendront honorez, d'autant plus que vous y paroîtrez d'une maniere convenable, & qui vous y fera respecter; vous y arriverez sous le titre d'une de mes parentes qui n'a plus ni pere ni mere, que j'ai retirée de la campa-

gne, & dont je veux prendre soin, ce qui joint à la forte pension que vous y payerez, (car vous mangerez avec eux,) à la parure qu'ils vous verront, à l'ameublement que vous aurez dans deux jours, aux Maîtres que je vous donnerai, Maîtres de Danse, de Musique, de Clavessin, comme il vous plaira;) ce qui joint, dis-je, à la façon dont j'en agirai avec vous, quand j'irai vous voir, achevera de vous rendre totalement la maîtresse chez eux; n'est-il pas vrai? il n'y a point à hésiter; ne perdons point de tems, Marianne, & pour préparer la Dutour à votre sortie, dites-lui ce soir que vous ne vous sentez pas propre à son négoce, & que vous allez dans un Couvent, où demain matin on doit vous mener sur les dix heures, en conformité de quoi je vous enverrai la femme de l'homme en question, qui viendra en effet vous

prendre avec un caroſſe, & qui vous conduira chez elle où vous me trouverez. N'en êtes-vous pas d'accord, dites, & ne voulez-vous pas bien auſſi que pour vous encourager, pour vous prouver la ſincerité de mes intentions (car je ne veux pas que vous ayez le ſcrupule de m'en croire totalement ſur ma parole,) ne voulez-vous pas bien, dis-je, qu'en attendant mieux, je vous apporte demain un petit Contrat de cinq cent livres de rente ? parlez, ma belle enfant, ſerez-vous prête demain ? viendra-t'on ? oui, n'eſt-ce pas ?

D'abord je ne répondis rien; une indignité ſi declarée me confondoit, me coupoit la parole, & je reſtois immobile, les yeux baiſſez, & mouillez de larmes.

A quoi rêvez-vous donc, ma chere Marianne, me dit-il ? le tems nous preſſe, la Dutour va

rentrer, en eſt-ce fait? parlerai-je ce ſoir à mon homme?

A ces mots revenant à moi : ah Monſieur, m'écriai-je, on ne vous connoît donc pas; ce Religieux qui m'a mené à vous, m'avoit dit que vous étiez un ſi honnête homme.

Mes pleurs & mes ſoupirs m'empêcherent d'en dire davantage. Eh! ma chere enfant, me repondit-il, quelle fauſſe idée vous faites vous des choſes! Helas! luimême, s'il ſçavoit mon amour, n'en ſeroit point ſi ſurpris que vous vous le figurez, & n'en eſtimeroit pas moins mon caractere; il vous diroit que ce ſont là de ces mouvemens involontaires qui peuvent arriver aux plus honnêtes gens, aux plus raiſonnables, aux plus pieux; il vous diroit que tout Religieux qu'il eſt, il n'oſeroit pas jurer de s'en garantir, qu'il n'y a point de faute ſi pardonnable

qu'une ſenſibilité comme la mienne ; ne vous en faites donc point un monſtre, Marianne, ajouta-t'il en pliant imperceptiblement un genou devant moi, ne m'en croyez pas le cœur moins vrai, moins digne de votre confiance, parce que je l'ai tendre ; ceci ne touche point à la probité, je vous l'ai déja dit, c'eſt une foibleſſe & non pas un crime, & une foibleſſe à laquelle les meilleurs cœurs ſont les plus ſujets ; votre experience vous l'apprendra. Ce Religieux, dites-vous, a prétendu vous adreſſer à un homme vertueux ; auſſi l'ai-je été juſqu'ici, auſſi le ſuis-je encore, & ſi je l'étois moins, je ne vous aimerois peut-être pas ; ce ſont vos malheurs & mes vertus naturelles qui ont contribué au penchant que j'ai pour vo s ; c'eſt pour avoir été genereux, pour vous avoir trop plaint, que je vous aime, & vous me le reprochez,

vous que d'autres aimeront, qui ne me vaudront pas, vous qui le voudrez bien ſans que votre fortune y gagne, & vous me rebutez, moi par qui vous allez être quitte de toutes les langueurs, de tous les opprobres qui menacent vos jours; moi dont la tendreſſe (& je vous le dis ſans en être plus fier) eſt un preſent que le hazard vous fait; moi dont le Ciel qui ſe ſert de tout, va ſe ſervir aujourd'hui pour changer votre ſort.

Il en étoit là de ſon diſcours, quand le Ciel qu'il oſoit, pour ainſi dire, faire ſon complice, le punit ſubitement par l'arrivée de Valville, qui, comme je l'ai déja marqué, connoiſſoit Madame Dutour, & qui de la boutique où il entra, paſſa dans la ſalle où nous étions, & trouva mon homme dans la même poſture où deux ou trois heures auparavant l'avoit ſurpris Monſieur de Climal; je

veux dire à genoux de vant moi, tenant ma main qu'il baiſoit, & que je m'efforçois de retirer; en un mot la revanche étoit complette.

Je fus la premiere à appercevoir Valville, & à un geſte d'étonnement que je fis, Monſieur de Climal retourna la tête, & le vit à ſon tour.

Jugez de ce qu'il devint à cette viſion, elle le petrifia la bouche ouverte, elle le fixa dans ſon attitude; il étoit à genoux, il y reſta; plus d'action, plus de preſence d'eſprit, plus de parole; jamais hypocrite confondu ne fit moins myſtere de ſa honte, ne la laiſſa contempler plus à l'aiſe, ne plia de meilleure grace ſous le poids de ſon iniquité, & n'avoua plus franchement qu'il étoit un miſerable; j'ai beau appuyer là-deſſus, je ne peindrois pas ce qui en étoit.

Pour moi qui n'avois rien à me

reprocher, il me semble que je fus plus fâchée qu'interdite de cet évenement, & j'allois dire quelque chose, quand Valville qui avoit d'abord jetté un regard assez dédaigneux sur moi, & qui ensuite s'étoit mis froidement à contempler la confusion de son oncle, me dit d'un air tranquille & méprisant, voilà qui est fort joli, Mademoiselle; adieu, Monsieur, je vous demande pardon de mon indiscretion; & là-dessus il partit en me lançant encore un regard aussi cavalier que le premier, & au moment que Monsieur de Climal se relevoit.

Que voulez-vous dire avec ce voilà qui est joli, lui criai-je, en me levant aussi avec précipitation? arrêtez, Monsieur, arrêtez, vous vous trompez, vous me faites tort, vous ne me rendez pas justice.

J'eus beau crier, il ne revint

point. Courez donc après, Monſieur, dis-je alors à l'oncle, qui tout palpitant encore, & d'une main tremblante ramenoit ſon manteau ſur ſes épaules, (car il en avoit un) courez donc, Monſieur, voulez-vous que je ſois la victime de ceci ? que va-t'il penſer de moi ? pour qui me prendra-t'il ? mon Dieu, que je ſuis malheureuſe !

Ce que je diſois la larme à l'œil, & ſi outrée que j'allois moi-même rapeller le neveu qui étoit déja dans la ruë.

Mais l'oncle m'empêchant de paſſer, qu'allez-vous faire, me dit-il ! reſtez, Mademoiſelle, ne vous inquietez pas, je ſçai la tournure qu'il faut donner à ce qui vient d'arriver ; eſt-il queſtion d'ailleurs de ce que penſe un petit ſot que vous ne verrez plus ſi vous voulez !

Comment, s'il en eſt queſtion, re-

pris-je avec emportement, lui qui connoît Madame Dutour, à qui il dira ce qu'il en pense, lui avec qui j'ai eu un entretien de plus d'une heure, & qui par consequent me reconnoîtra, Monsieur, ne peut il pas me recontrer tous les jours? peut-être demain : ne me méprisera-t'il pas? ne me regardera-t-il pas comme une indigne à cause de vous, moi qui suis sage, qui aimerois mieux mourir que de ne pas l'être, qui ne possede rien que ma sagesse, qu'on s'imaginera que j'aurai perdue? Non, Monsieur, je suis desolée, je suis au desespoir de vous connoître, c'est le plus grand malheur qui pouvoit m'arriver; laissez moi passer, je veux absolument parler à votre neveu, & lui dire à quelque prix que ce soit mon innocence; il n'est pas juste que vous vous menagiez à mes dépens; pourquoi contrefaire le dévot, si vous ne l'êtes pas? j'ai bien

bien affaire de toutes ces hypocrisies-là, moy.

Petite ingrate que vous êtes, me répondit-il en palissant, est-ce-là comme vous payez mes bienfaits ? A propos de quoi parlez-vous de votre innocence ? où avez-vous pris qu'on songe à l'attaquer? Vous ai-je dit autre chose, sinon que j'avois quelque inclination pour vous, à la verité, mais qu'en même-tems je me la reprochois, que j'en étois fâché, que je m'en sentois humilié, que je la regardois comme une faute dont je m'accusois, & que je voulois l'effacer en la tournant à votre profit, sans rien exiger de vous qu'un peu de reconnoissance ? ne sont-ce pas là mes termes ? & y a-t'il rien à tout cela qui n'ait dû vous rendre mon procedé respectable ?

Eh bien, Monsieur, lui dis-je, puisque ce sont-là vos desseins, & que vous avez tant de Religion, ne

ſouffrez donc pas que cet accident-cy me faſſe tort ; menez-moi à votre neveu ; allons tout à l'heure lui dire ce qui en eſt, pour empêcher qu'il ne juge mal auſſi-bien de vous que de moi. Vous teniez ma main quand il eſt entré, je crois même que vous la baiſiez malgré moi ; vous étiez à genoux : comment voulez-vous qu'il prenne cela pour de la pieté, & qu'il ne s'imagine pas que vous êtes mon Amant, & que je ſuis votre Maîtreſſe, à moins que vous ne vous donniez la peine de le détromper ? Il faut donc abſolument que vous lui parliez, quand ce ne ſeroit qu'à cauſe de moi ; vous y êtes obligé pour ma réputation, & même pour ôter le ſcandale, autrement ce ſeroit offenſer Dieu ; & puis vous verrez que j'ai le meilleur cœur du monde, qu'il n'y aura perſonne qui vous cherira, qui vous reſpectera tant que moi, ni qui ſoit née ſi recon-

noiſſante ; vous me ferez auſſi tout le bien qu'il vous plaira, j'irai où vous voudrez, je vous obéirai en tout ; je ſerai trop heureuſe que vous preniez ſoin de moi, que vous ayez la charité de ne me point abandonner, pourvû qu'à préſent vous ne faſſiez plus myſtere de cette charité, à laquelle je me ſoumets, & que ſans tarder davantage vous veniez dire à Monſieur de Valville : Mon neveu, vous ne devez point avoir mauvaiſe opinion de cette fille, c'eſt une pauvre orpheline que j'ai la bonté de ſecourir en bon Chrétien que je ſuis ; & ſi tantôt j'ai fait ſemblant de ne la pas connoître chez vous, c'eſt que je ne voulois pas qu'on ſçût mon action pieuſe. Voilà tout ce que je vous demande, Monſieur, en vous priant de me pardonner les mots que j'ai dit ſans attention, qui vous ont déplû, & que je reparerai par toute la ſou-

miſſion poſſible ; ainſi dès que Madame Dutour ſera rentrée, nous n'avons qu'à partir; auſſi-bien quand vous n'iriez pas, je vous avertis que j'irai moi-même.

Allez, petite fille, allez, me répondit il en homme ſans pudeur, qui ne ſe ſoucioit plus de mon eſtime, & qui vouloit bien que je le mépriſaſſe autant qu'il méritoit; je ne vous crains point, vous n'êtes pas capable da me nuire ; & vous qui me menacez, craignez à votre tour que je ne me fâche ; entendez-vous ? je no vous en dis pas davantage ; mais on ſe répent quelquefois d'avoir trop parlé : adieu, ne comptez plus ſur moi, je retire mes charitez ; il y a d'autres gens dans la peine qui ont le cœur meilleur que vous, & à qui il eſt juſte de donner la préference. Il vous reſtera encore de quoi vous reſſouvenir de moi ; vous avez des habits, du linge & de l'argent que je vous laiſſe.

Non, lui dis-je, ou plutôt lui criai-je, il ne me reſtera rien, car je prétens vous rendre tout, & je commence par votre argent, que j'ai heureuſement ſur moi; le voici, ajoutai-je en le jettant ſur une table avec action vive & rapide, qui exprimoit bien les mouvemens d'un jeune petit cœur fier, vertueux & inſulté; il n'y a plus que l'habit & le linge, dont je vais tout-à-l heure faire un paquet que vous emporterez dans votre caroſſe, Monſieur; & comme j'ai ſur moi quelques-unes de ces hardes-là, dont j'ai autant d'horreur que de vous, je ne veux que le tems d'aller me deshabiller dans ma chambre, & je ſuis à vous dans l'inſtant; attendez-moi, ſinon je vous promets de jetter le tout par la fenêtre.

Et pendant que je lui tenois ce diſcours, vous remarquerez que je détachois mes épingles, & que

je me décoëffois, parce que la cornette que je portois venoit de lui; de façon qu'en un moment elle fut ôtée, & que je restai nue tête avec ces beaux cheveux, dont je vous ai parlé, & qui me descendoient jusqu'à la ceinture.

Ce spectacle le démonta; j'étois dans un transport étourdi qui ne ménageoit rien; j'élevois ma voix, j'étois échevelée, & le tout ensemble jettoit dans cette scene un fracas, une indécence qui l'alarmoit, & qui auroit pû dégenerer en avanie pour lui.

Je voulois le quitter pour aller faire ce paquet dans ma chambre, il me retenoit à cause de mon impetuosité, & balbutioit avec des levres pâles, quelques mots que je n'écoutois point. Mais rêvez-vous? à quoi bon ce bruit-là... quelle folie... mais laissez donc, prenez garde. Madame Dutour arriva là-dessus.

Oh, oh, me dit-elle, en me voyant dans le desordre où j'étois, eh qu'est-ce que c'est que tout cela ! qu'est-ce donc ? Sainte Vierge, comme elle est faite ! à qui en a-t'elle, Monsieur ? où a-t'elle mis sa cornette ! je crois qu'elle est à terre, Dieu me pardonne ; eh ! mon Dieu, est-ce qu'on l'a battue ?

Ce qu'elle demandoit avec plus de bruit que nous n'en avions fait.

Non, non, dit Monsieur de Climal, qui se hasta de répondre de peur que je n'en vinsse à une explication. Je vous dirai de quoi il est question ; ce n'est qu'un mal entendu de sa part, qui m'a fâché, & qui ne me permet plus de rien faire pour elle ; je vous payerai pour le peu de tem qu'elle a passé ici ; mais de celui qu'elle y passera à present, je n'en répons plus.

Quoi, lui dit Madame Dutour, d'un air inquiet, vous ne conti-

nuez-pas la penſion de cette pauvre fille ! eh ! comment voulez-vous donc que je la garde ?

Eh ! Madame, n'en ſoyez point en peine, je ne ſerai point à votre charge, & Dieu me preſerve d'être à la ſienne, dis-je à mon tour, d'un fauteuil où je m'étois aſſiſe ſans ſçavoir ce que je faiſois, & où je pleurois ſans les regarder ni l'un ni l'autre ; quant à lui, il s'eſquivoit pendant que je parlois ainſi, & je reſtai ſeule tête-à-tête avec la Dutour, qui toute déconfortée, croiſoit les mains d'étonnement, & diſoit ! quel charivari, & puis s'aſſeyant, n'eſt-ce pas-là de la belle beſogne que vous avez fait, Marianne ? plus d'argent, plus de penſion, plus d'entretien ; accommode-toi, te voilà ſur le pavé, n'eſt-ce pas ? le beau coup d'état, la belle équipée ! oui pleurez à cette heure, pleurez, vous voilà bien avancée ; quelle tête à l'envers !

Eh !

Eh! laiſſez-moi, Madame, laiſſez-moi, lui dis-je, vous parlez ſans ſçavoir de quoi il s'agit; oui, je t'en répons, ſans ſçavoir; ne ſçai-je pas que vous n'avez rien? n'eſt-ce pas en ſçavoir aſſez? Qu'eſt-ce qu'elle veut dire avec ſa ſcience? demandez-moi où elle ira à preſent: c'eſt-là ce qui me chagrine, moi; je parle par amitié, & puis c'eſt tout; car ſi j'avois le moyen de vous nourir, pardi on s'embaraſſeroit beaucoup de Monſieur de Climal; eh! merci de ma vie, je vous dirois, ma fille, tu n'as rien; eh bien moi, j'ai plus qu'il ne faut: va, laiſſe-le aller, & ne t'inquiete pas; qui en a pour quatre, en a pour cinq; mais oui da, on a beau avoir un bon cœur, on va bien loin avec cela, n'eſt-ce pas? Le tems eſt mauvais, on ne vend rien, les loyers ſont chers, & c'eſt tout ce qu'on peut faire que de vivre & d'attraper le bout de

l'an, encore faut-il bien tirer pour y aller.

Soyez tranquille, lui répondis-je en jettant un ſoupir, je vous aſſure que j'en ſortirai demain à quelque prix que ce ſoit; je ne ſuis pas ſans argent, & je vous donnerai ce que vous voudrez pour la dépenſe que je ferai encore chez vous.

Quelle pitié, me répondit-elle! eh! mais, Marianne, d'où eſt-elle donc venue, cette miſerable querelle? Je vous avois tant prêché, tant recommandé de ménager cet homme.

Ne m'en parlez plus, lui dis-je, c'eſt un indigne; il vouloit que je vous quittaſſe, & que j'allaſſe loger loin d'ici chez un homme de ſa connoiſſance, qui apparemment ne vaut pas mieux que lui, & dont la femme devoit me venir prendre demain matin; ainſi quand je n'aurois pas rompu avec lui, quand j'au-

rois fait semblant de consentir à ses sentimens, comme vous le dites, je n'en aurois pas demeuré plus long-tems chez vous, Madame Dutour.

Ah! ah! s'écria-t'elle, c'étoit donc-là son intention? vous retirer de chez moi pour vous mettre en chambre avec quelque canaille; ah, pardi, celle-là est bonne! voyez-vous ce vieux fou, ce vieux penard avec sa mine d'Apôtre! à le voir, on le mettroit volontiers dans une niche, & pourtant il me fourboit aussi. Mais à propos de quoi vous aller planter ailleurs? est-ce qu'il ne pouvoit pas vous voir ici? qui est-ce qui l'en empêchoit? il étoit le maître, il m'avoit dit qu'il prenoit soin de vous, que c'étoit une bonne œuvre qu'il faisoit; eh tant mieux, je l'avois pris au mot, moi, est-ce qu'on trouble une bonne œuvre? au contraire, on est bien aise d'y avoir part; va-

t'on éplucher si elle est mauvaise ? il n'y a que Dieu qui sçache la conscience des gens, & il veut qu'on pense bien de son prochain : de-quoi avoit-il peur ? il n'avoit qu'à venir & aller son train : dès qu'il dit qu'il est homme de bien, lui aurois-je dit, tu en as menti ? n'avez-vous pas votre chambre ? y aurois je été voir ce qu'il vous disoit ? que lui falloit t'il donc ? je ne comprens pas la fantaisie qu'il a euë ? pourquoi vous changer de lieu, dites-moi ?

C'est, repris-je negligemment, qu'il ne vouloit pas que Monsieur de Valville chez qui on m'a portée, & à qui j'ai dit où je demeurois, vînt me voir ici : ah ! nous y voilà, dit-elle, oui, j'entens, vraiment je ne m'étonne pas, c'est que l'autre est son neveu qui n'auroit pas pris la bonne œuvre pour argent comptant, & qui lui auroit dit, qu'est-ce que vous faites de

cette fille ? mais eſt ce qu'il eſt venu, ce neveu ? il n'y a qu'un moment qu'il vient de ſortir, lui dis-je ſans entrer dans un plus grand détail, & c'eſt après qu'il a été parti que Monſieur de Climal s'eſt faché de ce que je refuſois de me retirer demain où il me diſoit, & qu'il m'a reproché ce que j'ai reçû de lui ; ce qui a fait que j'ai voulu lui rendre le tout, même juſqu'à la cornette que j'avois, & que j'ai ôtée.

Quel train que tout cela, s'écria-t'elle ? allez, vous avez eu bien du guignon de vous laiſſer cheoir juſtement auprès de la maiſon de ce Monſieur de Valville ; eh mon Dieu ! comment eſt-ce que le pied vous a gliſſé ? ne faut-t'il pas prendre garde où l'on marche, Marianne ? voyez ce que c'eſt que d'être étourdie ; & puis en ſecond lieu, pourquoi aller dire à ce neveu où vous demeurez ? eſt-ce

qu'une fille donne ſon adreſſe à un homme ? & ne ſçauroit t'on avoir le pied foulé ſans dire où on loge ? car il n'y a que cela qui vous nuit aujourd'hui.

Je ne faiſois pas grande attention à ce qu'elle me diſoit, & ne lui répondois même que par complaiſance.

Enfin ma fille, continua-t'elle, de remede, je n'y en vois point ; voyez, aviſez-vous, car après ce qui eſt arrivé, il faut bien prendre votre parti, & le plûtôt ſera le mieux ; je ne veux point d'eſclandre dans ma maiſon, ni moi ni Toinon n'en avous que faire ; je ſçai bien que ce n'eſt pas votre faute ; mais il n'importe, on prend tout à rebours dans ce monde, chacun juge & ne ſçait ce qu'il dit, les caquets viennent, eh ! qui eſt-t'il ? & qui eſt-t'elle ? & où eſt-ce que c'eſt, où eſt-ce que ce n'eſt pas ? cela n'eſt pas agreable, ſans

compter que nous ne vous sommes de rien, ni vous de rien à nous ; pour une parente, pour la moindre petite cousine, encore passe ; mais vous ne l'êtes ni de près ni de loin, ni à nous ni à personne.

Vous m'affligez, Madame, lui repartis-je vivement, ne vous ai je pas dit que je m'en irois demain ? est-ce que vous voulez que je m'en aille aujourd'hui ? ce sera comme il vous plaira.

Non, ma fille, non, me répondit-elle, j'entens raison, je ne suis pas une femme si étrange : & si vous sçaviez la pitié que vous me faites, assurément vous ne vous plaindriez pas de moi : non, vous coucherez ici ; vous y souperez ; ce qu'il y aura, nous le mangerons, de votre argent je n'en veux point ; & si par hazard il y a occasion de vous rendre quelque service par le moyen de mes connoissances,

ne m'épargnez pas. Au ſurplus, je vous conſeille une choſe, c'eſt de vous défaire de cette robe que Monſieur de Climal vous a donnée; vous ne pourriez plus honnêtement la porter à cette heure que vous allez être pauvre & ſans reſſource; elle ſeroit trop belle pour vous, auſſi bien que ce linge ſi fin qui ne ſerviroit qu'à faire demander où vous l'avez pris; croyez-moi, quand on eſt gentille & à votre âge, pauvreté & bravoure n'ont pas bon air enſemble; on ne ſçait qu'en dire, ainſi point d'ajuſtement, c'eſt mon avis; ne gardez que les hardes que vous aviez quand vous êtes entrée ici, & vendez le reſte? je vous l'acheterai même ſi vous voulez; non pas que je m'en ſoucie beaucoup, mais j'avois deſſein de m'habiller, & pour vous faire plaiſir, tenez, je m'accommoderai de votre robe: je ſuis un peu plus graſſe que vous,

mais vous êtes un peu plus grande; & comme elle eſt ample, j'ajuſterai cela, je tâcherai qu'elle me ſerve; à l'égard du linge, ou je vous le payerai, ou je vous en donnerai d'autre.

Non, Madame, lui dis-je froidement, je ne vendrai rien, parce que j'ai reſolu, & même promis de remettre tout à Monſieur de Climal.

A lui, reprit-t'elle ! vous êtes donc folle, je lui remettrois comme je danſe, pas plus à lui qu'à Jean de Verd, il n'en verroit pas ſeulement une rognure ni petite ni groſſe; vous vous moquez, n'eſt-ce pas une aumône qu'il vous a faite ? & ce qu'on a remis, ſçavez vous bien qu'on ne l'a plus, ma fille ?

Elle n'en ſeroit pas reſtée là ſans doute, & ſe ſeroit efforcée, quoiqu'inutilement, de me convertir là-deſſus, ſans une vieille femme

qui arriva, & qui avoit affaire à elle, & dès qu'elle m'eût quittée, je montai dans notre chambre ; je dis la nôtre, parce que je la partageois avec Toinon.

De mes ſentimens à l'égard de Monſieur de Climal, je ne vous en parlerai plus ; je n'aurois pû tenir à lui que par de la reconnoiſſance ; il n'en meritoit plus de ma part, je le déteſtois, je le regardois comme un monſtre, & ce monſtre m'étoit indifferent ; je n'avois point de regret que c'en fût un. Il étoit bien arrêté que je lui rendois ſes preſens, que je ne le reverrois jamais ; cela me ſuffiſoit, & je ne ſongeai preſque plus à lui. Voyons ce que je fis dans ma chambre.

L'objet qui m'occupa d'abord, vous allez croire que ce fut la malheureuſe ſituation où je reſtois ; non, cette ſituation ne regardoit que ma vie, & ce qui m'occupa me regardoit moi.

Vous direz que je rêve de distinguer cela ; point du tout, notre vie, pour ainsi dire, nous est moins chere que nous, que nos passions. A voir quelquefois ce qui se passe dans notre instinct là-dessus, on diroit que pour être, il n'est pas necessaire de vivre, que ce n'est que par accident que nous vivons, mais que c'est naturellement que nous sommes : on diroit que lorsqu'un homme se tuë, par exemple, il ne quitte la vie que pour se sauver, que pour se débarasser d'une chose incommode ; ce n'est pas de lui dont il ne veut plus, mais bien du fardeau qu'il porte.

Je n'allonge mon récit de cette réflexion que pour justifier ce que je vous disois, qui est que je pensai à un article qui m'interessoit plus que mon état ; & cet article, c'étoit Valville, autrement dit, les affaires de mon cœur.

Vous vous ressouvenez que ce

neveu en me surprenant avec Monsieur de Climal, m'avoit dit, voilà qui est joli, Mademoiselle, & ce neveu, vous sçavez que je l'aimois; jugez combien ce petit discours devoit m'être sensible.

Premierement, j'avois de la versu, Valville ne m'en croyoit plus, & Valville étoit mon Amant; un Amant, Madame, ah qu'on le haït en pareil cas! mais qu'il est douloureux de le haïr! & puis, sans doute qu'il ne m'aimeroit plus; ah l'indigne! ouï, mais avoit-il tant de tort? ce Climal est un homme âgé, un homme riche, il le voit à genoux devant moi, je lui ai caché que je le connoissois, & je suis pauvre; à quoi cela ressemble-t'il? quelle opinion peut-il avoir de moi après cela? qu'ai-je à lui reprocher? s'il m'aime, il est naturel qu'il me croye coupable, il a dû me dire ce qu'il m'a dit; & il est bien fâcheux pour lui d'avoir eu

tant d'estime & de penchant pour une fille qu'il est obligé de mépriser. Oui, mais enfin il me méprise donc actuellement, il m'accuse de tout ce qu'il y a de plus affreux, il n'a pas hesité un instant à me condamner, pas seulement attendu qu'il m'eût parlé, & je pourrois excuser cet homme là! j'aurois encore le courage de le voir! il faudroit que je fusse bien lâche, que j'eusse bien peu de cœur: qu'il eût des soupçons, qu'il fût en colere, qu'il fût outré, à la bonne heure; mais du mépris, du dedain, des outrages! mais s'en aller, voir que je le rappelle, & ne pas revenir, lui qui m'aimoit, & qui ne m'aime plus apparemment, ah! j'ai bien autre chose à faire qu'à songer à un homme qui se trompe si indignement, qui me connoît si mal! Qu'il devienne ce qu'il voudra, l'oncle est parti, laissons-là le neveu; l'un est un miserable, & l'au-

tre croit que j'en ſuis un ; ne ſont-ce pas là des gens bien regretables?

Mais, à propos, j'ai un paquet à faire, dis-je encore en moi-même, en me levant d'un fauteuil où j'avois fait tout le ſoliloque que je viens de rapporter ; à quoi eſt-ce que je m'amuſe, puiſque je ſors demain ? il faut renvoyer ces hardes aujourd'hui, auſſi bien que l'argent que ces jours paſſez m'a donné Climal, (lequel argent étoit reſté ſur la table où je l'avois jetté, & Madame Dutour me l'avoit par force remis dans ma poche.)

Là-deſſus j'ouvris ma caſſette pour y prendre d'abord le linge nouvellement acheté : oui, Monſieur de Valville, oui, diſois-je en le tirant, vous apprendrez à me connoître, à penſer de moi comme vous le devez ; & cette idée me hâtoit, de ſorte que ſans y ſonger c'étoit plus à lui qu'à ſon oncle que je rendois le tout, d'autant

plus que le renvoi du linge, de la robe, & de l'argent, joint à un billet que j'écrirois, ne manqueroit pas de désabuser Valville, & de lui faire regreter ma perte.

Il m'avoit paru avoir l'ame genereuse, & je m'aplaudissois d'avance de la douleur qu'il auroit d'avoir outragé une fille aussi respectable que moi, car je me voyois confusément je ne sçai combien de titres pour être respectée.

Premierement, j'avois mon infortune qui étoit unique; avec cette infortune, j'avois de la vertu, & elles alloient si bien ensemble, & puis j'étois jeune, & puis j'étois belle, que voulez-vous de plus? quand je me serois faite exprès pour être attendrissante, pour faire soupirer un Amant genereux de m'avoir maltraitée, je n'aurois pû y mieux réussir, & pourvû que j'affligeasse Valville, j'étois con-

tente, après quoi je ne voulois plus entendre parler de lui. Mon petit plan étoit de ne le voir de ma vie, ce que je trouvois aussi très-beau à moi, & très-fier, car je l'aimois, & j'étois même bien aise de l'aimer, parce qu'il s'étoit apperçû de mon amour, & que me voyant malgré cela rompre avec lui, il en verroit mieux à quel cœur il avoit eu affaire.

Cependant le paquet s'avançoit; & ce qui va vous réjouir, c'est qu'au milieu de ces idées si hautes & si courageuses, je ne laissois pas, chemin faisant, que de considerer ce linge en le pliant, & de dire en moi-même, (mais si bas, qu'à peine m'entendois je) il est pourtant bien choisi; ce qui signifioit, c'est dommage de le quitter.

Petit regret qui deshonoroit un peu la fierté de mon dépit; mais que voulez vous? je me serois parée de ce linge que je renvoyois, &

& les grandes actions sont difficiles ; quelque plaisir qu'on y prenne, on se passeroit bien de les faire, il y auroit plus de douceur à les laisser là ; soit dit en badinant à mon égard ; mais en general, il faut se redresser pour être grand, il n'y a qu'à rester comme on est pour être petit : revenons.

Il n'y avoit plus que ma cornette à plier, & comme en entrant dans la chambre je l'avois mise sur un siege près de la porte, je l'oublios : une fille de mon âge qui va perdre sa parure, peut avoir des distractions.

Je ne songeois donc plus qu'à ma robe qu'il falloit empaqueter aussi, je dis celle que m'avoit donnée Monsieur de Climal ; & comme je l'avois sur moi, & qu'apparemment je reculois à l'ôter, n'y a-t'il plus rien à mettre, disois-je, est-ce là tout ? non, il y a encore l'argent, & cet argent, je le tirai

ſans aucune peine; je n'étois point avare ; je n'étois que vaine, & voilà pourquoi le courage ne me manquoit que ſur la robe.

A la fin pourtant il ne reſtoit plus qu'elle, comment ferai-je? allons, avant que d'ôter celle-ci, commençons par détacher l'autre, ajoutai-je, toujours pour gagner du tems ſans doute, & cette autre, c'étoit la vieille dont je parlois, & que je voyois accrochée à la tapiſſerie.

Je me levai donc pour l'aller prendre, & dans le trajet qui n'étoit que de deux pas, ce cœur ſi fier s'amolit, mes yeux ſe mouillerent, je ne ſçai comment, & je fis un grand ſoupir, ou pour moi, ou pour Valville, ou pour la belle robe ; je ne ſçai pour lequel des trois.

Ce qui eſt de certain, c'eſt que je décrochai l'ancienne, & qu'en ſoupirant encore, je me laiſſai triſ-

tement aller ſur un ſiege, pour y dire, que je ſuis malheureuſe! eh mon Dieu, pourquoi m'avez-vous ôté mon pere & ma mere?

Peut-être n'étoit ce pas là ce que je voulois dire, & ne parlois-je de mes parens que pour rendre le ſujet de mon affliction plus honnête; car quelquefois on eſt glorieux avec ſoi-même; on fait des lâchetés qu'on ne veut pas ſçavoir, & qu'on ſe déguiſe ſous d'autres noms; ainſi peut-être ne pleurois je qu'à cauſe de mes hardes. Quoi qu'il en ſoit, après ce court monologue, qui malgré que j'en euſſe, auroit fini par me deshabiller, j'allai par hazard jetter les yeux ſur ma cornette qui étoit à côté de moi.

Bon, dis-je alors, je croyois avoir tout mis dans le paquet, & la voilà encore; je ne ſonge pas ſeulement à en tirer une de ma caſſette pour me recoëffer, & je

ſuis nuë tête ; quelle peine que tout cela ? & puis paſſant inſenſiblement d'une idée à une autre, mon Religieux me revint dans l'eſprit. Helas ! le pauvre homme, me dis-je, il ſera bien étonné quand il ſçaura tout ceci.

Et tout de ſuite je penſai que je devois l'aller voir, qu'il n'y avoit point de tems à perdre; que c'étoit le plus preſſé à cauſe de ma ſituation ; que je renverrois bien le paquet le lendemain ; pardi, je ſuis bien ſotte de m'inquieter tant aujourd'hui de ces vilaines hardes ; (je diſois vilaines pour me faire accroire que je ne les aimois pas) il vaut encore mieux les envoyer demain matin ; Valville ſera chez lui alors, il n'y a pas d'apparence qu'il y ſoit à preſent ; laiſſons-là le paquet, je l'acheverai tantôt quand je ſerai revenuë de chez ce Religieux ; mon pied ne me fait preſque plus de mal ; j'irai bientout

doucement jusqu'à son Couvent, que vous remarquerez qu'il m'avoit enseigné la derniere fois qu'il étoit venu me voir.

Oui, mais quelle cornette mettrai-je? quelle cornette! eh celle que j'avois ôtée, & qui étoit à côté de moi! c'étoit bien la peine d'aller fouiller dans ma cassette pour en tirer une autre, puisque j'avois celle-ci toute prête.

Et d'ailleurs comme elle valoit beaucoup plus que la mienne, il étoit même à propos que je m'en servisse, afin de la montrer à ce Religieux qui jugeroit, en la voyant, que celui qui me l'avoit donnée, y avoit entendu finesse, & que ce ne pouvoit pas être par charité qu'on en achetât de si belles, car j'avois dessein de conter toute mon avanture à ce bon Moine qui m'avoit paru un vrai homme de bien; or cette cornette seroit une preuve sensible de ce que je lui dirois.

Et la robe que j'avois sur moi ; eh vraiment, il ne falloit pas l'ôter non plus, il est necessaire qu'il la voye, elle sera un preuve encore plus forte.

Je la gardai donc & sans scrupule, j'y étois autorisée par la raison même ; l'art imperceptible de mes petits raisonnemens m'avoit conduit jusques-là, & je repris courage jusqu'à nouvel ordre.

Allons, recoëffons-nous ; ce qui fut bientôt fait, & je descendis pour sortir.

Madame Dutour étoit en bas avec sa voisine. Où allez-vous, Marianne, me dit elle ? à l'Eglise, lui répondis je, & je ne mentois presque pas ; une Eglise & un Couvent sont à peu près la même chose. Tant mieux, ma fille, reprit-t'elle, tant mieux, recommandez-vous à la sainte volonté de Dieu : nous parlions de vous, ma voisine & moi, je lui disois que je ferai

dire demain une Messe à votre intention.

Et pendant qu'elle me tenoit ce discours, cette voisine qui m'avoit déja vûë deux ou trois fois, & qui jusques-là ne m'avoit pas trop regardée, ouvroit alors les yeux sur moi, me consideroit avec une curiosité populaire, dont de tems en tems le résultat étoit de lever les épaules, & de dire, la pauvre enfant ! cela fait compassion ! à la voir, il n'y a personne qui ne croye que c'est une fille de famille ; façon de s'attendrir qui n'étoit ni de bon goût, ni intéressante ; aussi ne l'en remerciai-je pas, & je quittai bien vîte mes deux commeres.

Depuis le départ de Monsieur de Climal jusqu'à ce moment où je sortis, je n'avois, à vrai dire, pensé à rien de raisonnable ; je ne m'étois amusée qu'à mépriser Climal, qu'à me plaindre de Valvil-

le, qu'à l'aimer, qu'à méditer des projets de tendresse & de fierté contre lui, & qu'à regreter mes hardes, & de mon état, pas un mot; il n'en avoit pas été question, je n'y avois pas pris garde.

Mais le fracas des ruës écarta toutes ces idées frivoles, & me fit rentrer en moi-même.

Plus je voyois de monde & de mouvemens dans cette prodigieuse Ville de Paris, plus j'y trouvois de silence & de solitude pour moi; une forêt m'auroit paru moins déserte; je m'y serois sentie moins seule, moins égarée. De cette forêt j'aurois pû m'en tirer; mais comment sortir du désert où je me trouvois? tout l'univers en étoit un pour moi, puisque je n'y tenois par aucun lien à personne.

La foule de ces hommes qui m'entouroient, qui se parloient, le bruit qu'ils faisoient, celui des équipages, la vûe même de tant de

de maiſons habitées, tout cela ne ſervoit qu'à me conſterner davantage.

Rien de tout ce que je vois ici ne me concerne, me diſois-je ; & un moment après, que ces gens-là ſont heureux, diſois-je, chacun d'eux a ſa place, & ſon azile ; la nuit viendra, & ils ne ſeront plus ici, ils ſeront retirez chez eux ; & moi, je ne ſçai où aller, on ne m'attend nulle part, perſonne ne s'appercevra que je lui manque ; je n'ai du moins plus de retraite que pour aujourd'hui, & je n'en aurai plus demain.

C'étoit pourtant trop dire, puiſqu'il me reſtoit encore quel que argent, & qu'en attendant que le Ciel me ſecourût, je pouvois me mettre dans une chambre ; mais qui n'a de retraite que pour quelques jours, peut bien dire qu'il n'en a point.

Je vous rapporte à peu près tout

ce qui me paſſoit dans l'eſprit en marchant.

Je ne pleurois pourtant point alors, & je n'en étois pas mieux, je recueillois de quoi pleurer ; mon ame s'inſtruiſoit de tout ce qui pouvoit l'affliger, elle ſe mettoit au fait de ſes malheurs ; & ce n'eſt pas là l'heure des larmes ; on n'en verſe qu'après que la triſteſſe eſt priſe, & preſque jamais pendant qu'on la prend ; auſſi pleurerai-je bien-tôt : ſuivez-moi chez mon Religieux, j'ai le cœur ſerré ; je ſuis auſſi parée que je l'étois ce matin ; mais je n'y ſonge pas, ou ſi j'y ſonge, je n'y prens plus de plaiſir. Nombre de perſonnes me regardent en paſſant, je le remarque ſans m'en applaudir : j'entens quelquefois dire à d'autres, voilà une belle fille, & ce diſcours m'oblige ſans me réjouir ; je n'ai pas la force de me prêter à la douceur que j'y ſens.

Quelquefois auſſi je penſe à Valville, mais c'eſt pour me dire qu'il ſeroit ridicule d'y penſer davantage; & en effet ma ſituation décourage le penchant que j'ai pour lui.

C'eſt bien à moi à avoir de l'amour, il auroit bonne grace, il ſeroit bien placé dans une auſſi malheureuſe créature que moi, qui etre inconnue ſur la terre, où j'ai la honte de vivre pour y être l'objet ou du rebut ou de la compaſſion des autres.

J'arrive enfin dans un abattement que je ne ſçaurois exprimer; je demande le Religieux, & on me mene dans un ſalle en dehors où l'on me dit qu'il eſt avec une autre perſonne, & cette perſonne, Madame, admirez ce coup de hazard, c'eſt Monſieur de Climal qui rougit & pâlit tour à tour en me voyant, & ſur lequel je ne jettai non plus les yeux que ſi je ne l'avois jamais vû.

Ah ! c'eſt vous Mademoiſelle, me dit le Religieux, approchez, je ſuis bien aiſe que vous arriviez dans ce moment ; c'eſt de vous dont nous nous entretenons, mettez vous là.

Non, mon Pere, reprit auſſi-tôt Monſieur de Climal en prenant congé du Religieux, ſouffrez que je vous quitte ; après ce qui eſt arrivé, il ſeroit indécent que je reſtaſſe : ce n'eſt pas aſſurément que je ſois fâché contre Mademoiſelle, le Ciel m'en préſerve, je lui pardonne de tout mon cœur ; & bien loin de me reſſentir de ce qu'elle a penſé de moi, je vous jure, mon Pere, que je lui veux plus de bien que jamais, & que je rends graces à Dieu de la mortification que j'ai eſſuyée dans l'exercice de ma charité pour elle ; mais je crois que la prudence & la religion même ne me permettent plus de la voir.

Et cela dit, mon homme ſalua le Pere, & qui pis eſt, me ſalua moi-même les yeux modeſtement baiſſez, pendant que de mon côté je baiſſois la tête, & il alloit ſe retirer, quand le Religieux l'arrêtant par le bras: Non, mon cher Monſieur, non, lui dit il, ne vous en allez pas, je vous conjure, écoutez-moi; oui, vos diſpoſitions ſont très-louables, très édifiantes; vous lui pardonnez, vous lui ſouhaitez du bien, voilà qui eſt à merveille; mais remarquez que vous ne vous propoſez plus de lui en faire, que vous l'abandonnez malgré le beſoin qu'elle a de votre ſecours, malgré ſon offenſe qui rendroit ce ſecours ſi meritoire, malgré cette charité que vous croyez encore ſentir pour elle, & que vous vous diſpenſez pourtant d'exercer: prenez-y garde, craignez qu'elle ne ſoit éteinte. Vous remerciez Dieu, dites-

vous de la petite mortification qu'il vous a envoyée ; eh bien, voulez-vous la meriter, cette mortification qui eſt en effet une faveur ? voulez-vous en être vraiment digne ? redoublez vos ſoins pour cette pauvre enfant orpheline qui reconnoîtra ſa faute, qui d'ailleurs eſt jeune, ſans experience, à qui on aura peut être dit qu'elle avoit quelques agrémens, & qui par vanité, par timidité, par vertu même, aura pû ſe tromper à votre égard. N'eſt il pas vrai, ma fille ? ne ſentez-vous pas le tort que vous avez eu avec Monſieur à qui vous devez tant, & qui bien loin de vous regarder autrement que ſelon Dieu, n'a voulu par les ſaintes affections qu'il vous a témoignées, par ſes douces & pieuſes invitations, que vous engager vous-même à fuir ce qui pouvoit vous égarer ? Dieu ſoit beni mille fois de vous avoir aujourd'hui conduite

ici, c'eſt à vous à qui il la ramene, mon cher Monſieur, vous le voyez bien : allons, ma fille, avouez votre faute, repentez-vous-en dans l'abondance de votre cœur, & promettez de la reparer à force de reſpect, de confiance & de reconnoiſſance ; avancez, ajouta-t'il, parce que je me tenois éloignée de Monſieur de Climal.

Eh Monſieur, m'écriai-je alors, en adreſſant la parole à ce faux dévot, eſt-ce que c'eſt moi qui ai tort ? comment pouvez-vous me l'entendre dire ? helas ! Dieu ſçait tout, qu'il nous rende juſtice, je n'ai pû m'y tromper, vous le ſçavez bien auſſi, & je fondis en larmes en finiſſant ce diſcours.

Monſieur de Climal, tout intrépide tartuffe qu'il étoit, ne put le ſoutenir. Je vis l'embarras ſe peindre ſur ſon viſage, il ne put pas même le diſſimuler ; & dans la crainte que le Religieux ne le re-

marquât, & n'en conçût quelque soupçon contre lui, il prit son parti en habile homme; ce fut de paroître naïvement embarassé, & d'avouer qu'il l'étoit.

Ceci me déconcerte, dit-il avec un air de confusion pudique, je ne sçai que répondre, quelle avanie! ah mon pere, aidez-moi à supporter cette épreuve, cela va se répandre; cette pauvre enfant le dira par tout; elle ne m'épargnera pas: helas! ma fille, vous serez pourtant bien injuste; mais Dieu le veut; adieu, mon Pere, parlez-lui, tâchez de lui ôter cette idée là, s'il est possible; il est vrai que je lui ai marqué de la tendresse, elle ne l'a pas comprise; c'étoit son ame que j'aimois, que j'aime encore, & qui merite d'être aimée: oui, mon Pere, Mademoiselle a de la vertu, je lui ai découvert mille qualitez, & je vous la recommande, puisqu'il n'y a pas moyen

de me mêler de ce qui la regarde.

Après ces mots il se retira, & ne salua cette fois-ci que le Religieux, qui en lui rendant son salut, avoit l'air incertain de ce qu'il devoit faire, qui le conduisit des yeux jusqu'à sa sortie de la salle, & qui se retournant ensuite de mon côté, me dit presque la larme à l'œil: Ma fille, vous me fâchez, je ne suis point content de vous, vous n'avez ni docilité ni reconnoissance, vous n'en croyez que votre petite tête, & voilà ce qui en arrive; ah l'honnête homme! quelle perte vous faites! que me demandez vous à present? il est inutile de vous adresser à moi davantage, très-inutile; quel service voulez-vous que je vous rende? j'ai fait ce que j'ai pû; si vous n'en avez pas profité, ce n'est pas ma faute, ni celle de cet homme de bien que je vous avois trouvé, &

qui vous a traitée comme ſi vous aviez été ſa propre fille ; car il m'a tout dit , habits , linge , argent , il vous a fourni de tout , vous payoit une penſion , alloit vous la payer encore , & avoit même deſſein de vous établir , à ce qu'il m'a aſſuré ; & parce qu'il n'approuve pas que vous voyiez ſon neveu qui eſt un jeune homme étourdi & débauché, parce qu'il veut vous mettre à l'abri d'une connoiſſance qui vous eſt très-dangereuſe , & que vous avez envie d'entretenir , vous vous imaginez par dépit qu'un homme ſi pieux & ſi vertueux vous aime , & qu'il eſt jaloux ; cela n'eſt-il pas bien étrange , bien épouvantable ? lui jaloux , lui vous aimer ! Dieu vous punira de cette penſée-là , ma fille , vous ne l'avez priſe que dans la malice de votre cœur , & Dieu vous en punira , vous dis je.

Je pleurois pendant qu'il parloit;

écoutez moi, mon Pere, lui repartis-je en ſanglotant, de grace écoutez-moi.

Eh bien, que me direz-vous, repondit-il ? qu'aviez-vous affaire de ce jeune homme ? pourquoi vous obſtiner à le voir ? quelle conduite ! paſſe encore pour cette folie-là pourtant ; mais porter la mauvaiſe humeur & la rancune juſqu'à être ingrate & méchante envers un homme ſi reſpectable, & à qui vous devez tant, que deviendrez-vous avec de pareils défauts ? quel malheur qu'un eſprit comme le vôtre ! oh ! en verité votre procedé me ſcandaliſe ; voyez, vous voilà d'une propreté admirable ; qui eſt-ce qui diroit que vous n'avez point de parens ? & quand vous en auriez, & qu'ils ſeroient riches, ſeriez-vous mieux accommodée que vous l'êtes ? peut-être pas ſi bien, & tout cela vient de lui apparemment : Sei-

gneur ! que je vous plains ! il ne vous a rien épargné. . . . . Eh, mon Pere, vous avez raiſon, m'écriai-je encore une fois, mais ne me condamnez pas ſans m'entendre ; je ne connois point ſon neveu, je ne l'ai vû qu'une fois par hazard, & ne me ſoucie point de le revoir, je n'y ſonge pas ; quelle liaiſon aurois-je avec lui ? je ne ſuis point folle, & Monſieur de Climal vous abuſe ; ce n'eſt point à cauſe de cela que je romps avec lui, ne vous prevenez point ; vous parlez de mes hardes, elles ne ſont que trop belles, j'en ai été étonnée, & elles vous ſurprennent vous-même : tenez, mon Pere, approchez, conſiderez la fineſſe de ce linge, je ne le voulois pas ſi fin au moins, j'avois de la peine à le prendre, ſurtout à cauſe des manieres qu'il avoit eues avec moi auparavant ; mais j'ai eu beau lui dire, je n'en veux point, il s'eſt

moqué de moi, & m'a toujours répondu, allez vous regarder dans un miroir, & voyez après ſi ce linge eſt trop beau pour vous. Oh! à ma place qu'auriez vous penſé de ce diſcours-là, mon Pere? dites la verité: ſi Monſieur de Climal eſt ſi devot, ſi vertueux, qu'a-t'il beſoin de prendre garde à mon viſage? que je l'aye beau ou laid, de quoi s'embaraſſe-t'il? d'où vient auſſi qu'en badinant, il m'a appellée friponne dans ſon caroſſe, en m'ajoutant à l'oreille d'avoir le cœur plus facile, & qu'il me laiſſoit le ſien pour m'y encourager? qu'eſt ce que cela ſignifie? quand on n'eſt que pieux, parle-t'on du cœur d'une fille, & lui laiſſe-t'on le ſien? lui donne-t'on des baiſers comme il a encore tâché de m'en donner un dans ce caroſſe?

Un baiſer, ma fille, reprit le Religieux, un baiſer! vous n'y ſongez pas: comment donc, ſçavez-

vous bien qu'il ne faut jamais dire cela, parce que cela n'eſt point ? qui eſt-ce qui vous croira ? allez, ma fille, vous vous trompez, il n'en eſt rien, il n'eſt pas poſſible ; un baiſer ! quelle viſion ! ce pauvre homme ! c'eſt qu'on eſt cahoté dans un caroſſe, & que quelque mouvement lui aura fait pancher ſa tête ſur la vôtre ; voilà tout ce que ce peut être, & ce que dans votre chagrin contre lui vous aurez pris pour un baiſer : quand on haït les gens, on voit tout de travers à leur égard.

Eh, mon Pere, en vertu de quoi l'aurois-haï alors, répondis-je ? je n'avois point encore vû ſon neveu, qui eſt, dit-il, la cauſe que je ſuis fâchée contre lui ; je ne l'avois point vû ; & puis ſi je m'étois trompée ſur ce baiſer que vous ne croyez point, Monſieur de Climal dans la ſuite ne m'auroit pas confirmée dans ma penſée, il n'au-

roit pas recommencé chez Madame Dutour, ni tant manié, tant loué mes cheveux dans ma chambre où il étoit toujours à me tenir la main qu'il approchoit à chaque instant de sa bouche, en me faisant des complimens dont j'étois toute honteuse.

Mais .... mais que me venez vous conter, Mademoiselle? doucement donc, doucement, me dit-il d'un air plus surpris qu'incredule; des cheveux qu'il touchoit, qu'il louoit; Monsieur de Climal, lui, je n'y comprends rien, à quoi rêvoit-t'il donc? il est vrai qu'il auroit pû se passer de ces façons-là, ce sont de ces distractions qui ne sont pas convenables, je l'avouë, on ne touche point aux cheveux d'une fille, il ne sçavoit pas ce qu'il faisoit; mais n'importe, c'est un geste qui ne vaut rien. Et ma main qu'il portoit à sa bouche, répondis-je,

mon Pere, eſt-ce encore une diſtraction ?

Oh ! votre main, reprit-il, votre main, je ne ſçai pas ce que c'eſt : il y a mille gens qui vous prennent par la main quand ils vous parlent, & c'eſt peut être une habitude qu'il a auſſi ; je ſuis ſûr qu à moi même il m'eſt arrivé mille fois d'en faire autant.

A la bonne heure, mon Pere, repris-je ; mais quand vous prenez la main d'une fille, vous ne la baiſez pas je ne ſçai combien de fois ; vous ne lui dites pas qu'elle l'a belle, vous ne vous mettez pas à genoux devant elle en lui parlant d'amour.

Ah, mon Dieu, s'écria-t'il ! ah, mon Dieu, petite langue de ſerpent que vous êtes, taiſez vous, ce que vous dites eſt horrible, c'eſt le Demon qui vous inſpire, oui le Demon ; retirez-vous, allez-vous-en, je ne vous écoute plus,

je

je ne crois plus rien, ni les cheveux, ni la main, ni les diſcours; fauſſetés que tout cela, laiſſez-moi; ah, la dangereuſe petite créature! elle me fait frayeur; voyez ce que c'eſt, dire que Monſieur de Climal qui mene une vie toute penitente, qui eſt un homme tout en Dieu, s'eſt mis à genoux devant elle pour lui tenir des propos d'amour; ah, Seigneur, où en ſommes-nous!.

Ce qu'il diſoit joignant les mains en homme épouvanté de mon diſcours, & qui éloignoit tant qu'il pouvoit une pareille idée, dans la crainte d'être tenté d'examiner la choſe.

En verité, mon Pere, lui répondis-je toute en larmes, & excedée de ſa prévention, vous me traitez bien mal, & il eſt bien affligeant pour moi de ne trouver que des injures où je venois chercher de la conſolation & du ſecours. Vous

avez connu la perſonne qui m'a menée à Paris, & qui m'a élevée; vous m'avez dit vous-même que vous l'eſtimiez beaucoup, que ſa vertu vous avoit édifié; c'eſt à vous qu'elle s'eſt confeſſée à ſa mort, elle ne vous aura pas parlé contre ſa conſcience, & vous ſçavez ce qu'elle vous a dit de moi, vous pouvez vous en reſſouvenir. il n'y a pas ſi long-tems que Dieu me l'a ôtée, & je ne crois pas depuis qu'elle eſt morte, que j'aye rien fait qui puiſſe vous avoir donné une auſſi mauvaiſe opinion de moi que vous l'avez; au contraire, mon innocence & mon peu d'experience vous ont fait compaſſion, auſſi bien que l'épouvante où vous m'avez vûe, & cependant vous voulez que tout d'un coup je ſois devenue une miſerable, une ſcelerate, & la plus indigne, la plus épouvantable fille du monde; vous voulez que dans la dou-

leur & dans les extrêmités où je ſuis, un homme avec qui je n'ai été qu'une heure par accident, & que je ne verrai jamais, m'ait rendue ſi amoureuſe de lui & ſi paſſionnée que j'en aye perdu tout bon ſens & toute conſcience, & que j'aye le courage & même l'eſprit d'inventer des choſes qui font fremir, & de forger des impoſtures affreuſes pour lui, contre un autre homme qui m'aideroit à vivre, qui pourroit me faire tant de bien, & que je ſerois ſi intereſſée à conſerver, ſi ce n'étoit pas un libertin qui fait ſemblant d'être dévot, & qui ne me donne rien que dans l'intention de me rendre en ſecret une malhonnête fille.

Ah, juſte Ciel, comme elle s'emporte! que dit-elle-là? qui a jamais rien ouï de pareil, cria-t'il en baiſſant la tête, mais ſans m'interrompre? & je continuai.

Oui, mon Pere, il ne tâche qu'à cela, voila pourquoi il m'habille si bien; qu'il vous conte ce qu'il lui plaira, notre querelle ne roule que là-dessus; si j'avois consenti à sortir de l'endroit où je suis, & à me laisser mener dans une maison qu'il devoit meubler magnifiquement, & où il prétendoit me mettre en pension chez un homme à lui, qui est, dit-il, un solliciteur de Procès, & à qui il auroit fait accroire que j'étois sa parente arrivée de la campagne; voyez ce que c'est, & la belle devotion....

Hem, comment, reprit alors le Religieux en m'arrêtant, un solliciteur de Procès, dites vous? est il marié?

Oui, mon Pere, il l'est, répondis je; un solliciteur de Procès qui n'est pas riche, chez qui j'aurois appris à danser, à chanter, à jouer sur le clavessin, chez qui j'aurois été comme la maîtresse, par le

respect qu'on m'auroit fait rendre, & dont la femme me seroit venue prendre demain où je demeure, & si j'avois voulu la suivre, & que je n'eusse point refusé de recevoir, pas plus tard que demain aussi, je ne sçai combien de rentes, cinq ou six cent francs, je pense, par un Contrat seulement pour commencer ; si je ne lui avois pas témoigné que toutes ses propositions étoient horribles, il ne m'auroit pas reproché, comme il a fait, & les louis d'or qu'il m'a donnez, que je lui rendrai, & ces hardes que je suis honteuse d'avoir sur moi, & dont je ne veux pas profiter, Dieu m'en préserve : il ne vous dira pas non plus que je l'ai menacé de venir vous apprendre son amour malhonnête, & ses desseins, à quoi il a eu le front de me répondre que quand même vous les sçauriez, vous regarderiez cela comme rien, comme une bagatelle qui arrivoit

à tout le monde, qui vous arriveroit peut-être à vous-même au premier jour, & que vous n'oseriez assurer que non, parce qu'il n'y avoit pas d'homme de bien qui ne fût sujet à être amoureux, ni qui pût s'en empêcher : voyez si j'ai inventé ce que je vous dis-là, mon Pere.

Mon bon Sauveur, dit-il alors tout ému ! ah Seigneur ! voilà un furieux récit ! que faut-il que j'en pense ? & qu'est-ce que nous, bonté Divine ? vous me tentez, ma fille, ce Rapporteur de Procès m'embarasse, il m'étonne, je ne sçaurois le nier, car je le connois, je l'ai vû avec lui (dit-il comme à part) & cette jeune enfant n'aura pas été deviner que Monsieur de Climal se servoit de lui, & qu'il est marié ; c'est un homme de mauvaise mine, n'est-ce pas, ajouta-t-il ?

Eh mon Pere ! je n'en sçai rien,

lui dis-je ; Monſieur de Climal n'a fait que m'en parler, & je ne l'ai vû ni lui, ni ſa femme. Tant mieux, reprit-il, tant mieux ; oui, j'entens bien, vous deviez ſeulement aller chez eux, le mari eſt un homme qui ne m'a jamais plû ; mais, ma fille, voilà qui eſt étrange ; ſi vous dites vrai, à qui ſe fiera-t'on ?

Si je dis vrai, mon Pere ? eh pourquoi mentirois-je ? ſeroit-ce à cauſe de ce neveu ? eh qu'on me mette dans un Couvent, afin que je ne le voye ni ne le rencontre jamais.

Fort bien, dit-il alors, fort bien, cela eſt bon, on ne ſçauroit mieux parler : & puis, mon Pere, ajoutai-je, demandez à la Marchande chez qui Monſieur de Climal m'a miſe, ce qu'elle penſe de lui, & ſi elle ne le regarde pas comme un fourbe & comme un hypocrite ; demandez à ſon neveu, s'il ne l'a

pas ſurpris à genoux devant moi, tenant ma main qu'il baiſoit, & que je ne pouvois pas retirer d'entre les ſiennes; ce qui a ſi fort ſcandaliſé ce jeune homme, qu'il me regarde à cette heure comme une fille perduë; & enfin, mon Pere, conſiderez la confuſion où Monſieur de Climal a été, quand je ſuis entrée ici; eſt-ce que vous n'avez pas pris garde à ſa mine?

Oui, me dit-il, oui, il a rougi, vous avez raiſon, & je n'y comprens rien; ſeroit-il poſſible? j'en reviens toujours à ce ſolliciteur de Procès, c'eſt un terrible article, & ſon embarras, je ne l'aime point non plus; qu'eſt-ce que c'eſt auſſi que ce Contrat? il eſt bien preſſé: qu'eſt-ce que c'eſt que ces meubles, & que ces maîtres pour des fariboles? avec qui veut-il que vous danſiez? plaiſante charité, qui apprend aux gens à aller au bal! un homme comme Monſieur de

de Climal ! que Dieu nous ſoit en aide ; mais on ne ſçait qu'en dire ; helas, la pauvre humanité ! à quoi eſt-elle ſujette ? quelle miſere que l'homme, quelle miſere ! ne ſongez plus à tout cela, ma fille, je crois que vous ne me trompez pas : non, vous n'êtes pas capable de tant de fauſſetez ; mais n'en parlons plus, ſoyez diſcrete, la charité vous l'ordonne, entendez-vous ? ne revelez jamais cette étrange avanture à perſonne, gardons-nous de rejouir le monde par ce ſcandale, il en triompheroit, & en prendroit droit de ſe moquer des vrais ſerviteurs de Dieu. Tâchez même de croire que vous avez mal vû, mal entendu ; ce ſera une diſpoſition d'eſprit, une innocence de penſée qui ſera agréable à Dieu, qui vous attirera ſa benediction. Allez, ma chere enfant, retournez vous-en, & ne vous affligez pas, (ce qu'il me di-

ſoit à cauſe des pleurs que je répandois de meilleur courage que je n'avois fait encore, parce qu'il me plaignoit.)

Continuez d'être ſage, & la Providence aura ſoin de vous ; j'ai affaire, il faut que je vous quitte ; mais dites-moi l'adreſſe de cette Marchande où vous logez.

Helas ! mon Pere, lui repondis-je, après la lui avoir dite, je n'ai plus que le reſte de cette journée-ci à y demeurer ; la penſion qu'on lui payoit pour moi finit demain, ainſi je ſuis obligée de ſortir de chez elle ; elle s'y attend, je ne ſçaurai plus après où me refugier ſi vous m'abandonnez, mon Pere ; je n'ai que vous, vous êtes ma ſeule reſſource.

Moi, chere enfant ! helas, Seigneur, quelle pitié ! un pauvre Religieux comme moi, je ne puis rien ; mais Dieu peut tout : nous verrons, ma fille, nous verrons,

j'y penſerai ; Dieu ſçait ma bonne volonté, il m'inſpirera peut-être, tout dépend de lui ; je le prierai de mon côté, priez-le du vôtre, Mademoiſelle : dites-lui, mon Dieu, je n'eſpere qu'en vous, n'y manquez pas ; & moi, je ſerai demain ſans faute à neuf heures du matin chez vous, ne ſortez pas avant ce tems-là. Ah ça, il eſt tard, j'ai affaire, adieu, ſoyez tranquille ; il y a loin d'ici chez vous, que le Ciel vous conduiſe. A demain.

Je le ſaluai ſans pouvoir prononcer un ſeul mot, & je partis pour le moins auſſi triſte que je l'avois été en arrivant chez lui : les ſaintes & pieuſes conſolations qu'il venoit de me donner, me rendoient mon état encore plus effrayant qu'il ne me l'avoit paru ; c'eſt que je n'étois pas aſſez devote, & qu'une ame de dix-huit ans croit tout perdu, tout déſeſperé, quand on lui dit en pareil cas qu'il n'y a

plus que Dieu qui lui reste : c'est une idée grave & serieuse qui effarouche sa petite confiance ; à cet âge on ne se fie gueres qu'à ce qu'on voit, on ne connoît gueres que les choses de la terre.

J'étois donc profondément consternée en m'en retournant, jamais mon accablement n'avoit été si grand.

Quelques embarras dans la ruë m'arrêterent à la porte d'un Couvent de filles, j'en vis celle de l'Eglise ouverte, & moitié par un sentiment de Religion qui me vint en ce moment, moitié dans la pensée d'aller soupirer à mon aise, & de cacher mes larmes qui fixoient sur moi l'attention des passans, j'entrai dant cette Eglise, où il n'y avoit personne, & où je me mis à genoux dans un Confessionnal.

Là je m'abandonnai à mon affliction, & je ne gênai ni mes gemis-

ſemens, ni mes ſanglots ; je dis mes gemiſſemens, parce que je me plaignois, parce que je prononçois des mots, & que je diſois, pourquoi ſuis-je venuë au monde, malheureuſe que je ſuis ? que fais-je ſur la terre ? mon Dieu, vous m'y avez miſe, ſecourez-moi, & autres choſes ſemblables.

J'étois dans le plus fort de mes ſoupirs & de mes exclamations, du moins je le crois, quand une Dame que je ne vis point arriver, & que je n'apperçus que lorſqu'elle ſe retira, entra dans l'Egliſe.

Je ſçus après qu'elle arrivoit de la campagne, qu'elle avoit fait arrêter ſon caroſſe à la porte du Couvent où elle étoit fort connuë, & où quelques perſonnes de ſes amis l'avoient priée de rendre en paſſant une lettre à la Prieure, & que pendant qu'on étoit allé avertir cette Prieure de venir à ſon

Parloir, elle étoit entrée dans l'Eglise dont elle avoit, comme moi, trouvé la porte ouverte.

A peine y fut elle, que mes tons gemissans la frapperent; elle y entendit tout ce que je disois, & m'y vit dans la posture de la personne du monde la plus désolée.

J'étois alors assise, la tête panchée, laissant aller mes bras qui retomboient sur moi, & si absorbée dans mes pensées, que j'en oubliois en quel lieu je me trouvois.

Vous sçavez que j'étois bien mise, & quoiqu'elle ne me vît pas au visage, il y a je ne sçai quoi d'agile & de leger qui est répandu dans une jeune & jolie figure, & qui lui fit aisément deviner mon âge. Mon affliction qui lui parut extrême, la toucha; ma jeunesse, ma bonne façon, peut-être aussi ma parure l'attendrirent pour moi;

quand je parle de parure, c'eſt que cela n'y nuit pas.

Il eſt bon en pareille occaſion de plaire un peu aux yeux, ils vous recommandent au cœur; êtes vous malheureux & mal vêtu, ou vous échappez aux meilleurs cœurs du monde, ou ils ne prennent pour vous qu'un interêt fort tiede; vous n'avez pas l'attrait qui gagne leur vanité, & rien ne nous aide tant à être genereux envers les gens, rien ne nous fait tant goûter l'honneur & le plaiſir de l'être, que de leur voir un air diſtingué.

La Dame en queſtion m'examina beaucoup, & auroit même attendu pour me voir que j'euſſe retourné la tête, ſi on n'étoit pas venu l'avertir que la Prieure l'attendoit à ſon Parloir.

Au bruit qu'elle fit en ſe retirant, je revins à moi, & comme j'entendois marcher, je voulus voir qui c'étoit; elle s'y a tendoit,

& nos yeux se rencontrerent.

Je rougis en la voyant d'avoir été surprise dans mes lamentations, & malgré la petite confusion que j'en avois, je remarquai pourtant qu'elle étoit contente de la physionomie que je lui montrois, & que mon affliction l'a touchoit; tout cela étoit dans ses regards; ce qui fit que les miens (s'ils lui dirent ce que je sentois) dûrent lui paroître aussi reconnoissans que timides, car les ames se répondent.

C'étoit en marchant qu'elle me regardoit; je baissai insensiblement les yeux, & elle sortit.

Je restai bien encore un demi quart-d'heure dans l'Eglise, tant à essuyer mes larmes, qu'à rêver â ce que je ferois le lendemain, si les soins de mon Religieux ne réussissoient pas. Que j'envie le sort de ces saintes filles qui sont dans ce Couvent! me dis-je, qu'elles sont heureuses!

Cette pensée m'occupoit, quand une Touriere me vint dire honnêtement, Mademoiselle, on va fermer l'Eglise; tout à l'heure, je vais sortir, Madame, lui repondis-je, n'osant la regarder que de côté, de peur qu'elle ne s'apperçût que j'avois pleuré; mais j'oubliois de prendre garde au ton dont je lui répondois, & ce ton me trahit. Elle le sentit si plaitif & si triste, me vit d'ailleurs si jeune, si joliment accommodée, si jolie moi-même, à ce qu'elle me raconta ensuite, qu'elle ne put s'empêcher de me dire; helas! ma chere Demoiselle, qu'avez-vous donc? mon bon Dieu! quelle pitié! auriez vous du chagrin? c'est bien dommage; peut-être venez-vous parler à quelqu'une de nos Dames; à laquelle est-ce, Mademoiselle?

Je ne repartis rien à ce discours, mais mes yeux recommencerent à se mouiller. Nous autres filles, ou

nous autres femmes, nous pleurons volontiers dès qu'on nous dit, vous venez de pleurer; c'eſt une enfance, & comme une mignardiſe que nous avons, & dont nous ne pouvons preſque pas nous défendre.

Eh mais, Mademoiſelle, dites-moi ce que c'eſt; dites, ajouta la Touriere, en inſiſtant, irai-je avertir quelqu'une de nos Religieuſes? Or je réflechiſſois à ce qu'elle me repetoit là-deſſus; c'eſt peut-être Dieu qui permet qu'elle me faſſe ſonger à cela, me dis-je toute attendrie de la douceur avec laquelle elle me preſſoit; & tout de ſuite, oui, Madame, lui repondis-je, je ſouhaiterois bien parler à Madame la Prieure, ſi elle en a le tems.

Eh bien, ma belle Demoiſelle, venez, reprit-elle, ſuivez-moi, je vais vous mener à ſon Parloir, & elle s'y rendra un moment après. Allons.

Je la ſuivis donc ; nous montâmes un petit eſcalier ; elle ouvrit une porte, & le premier objet qui me frappe, c'eſt cette Dame dont je vous ai parlé, que je n'avois vûe que lorſqu'elle ſortit de l'Egliſe, & qui en ſortant m'avoit regardée d'une maniere ſi obligeante.

Elle me parut encore charmée de me revoir, & ſe leva d'un air careſſant pour me faire place.

Elle étoit avec la Prieure du Couvent, & je vous ai inſtruite de ce qui étoit cauſe de ſa viſite.

Madame, dit la Touriere à la Religieuſe, j'allois vous avertir, c'eſt Mademoiſelle qui vous demande.

Cette Prieure étoit une petite perſonne courte, ronde & blanche, à double menton, & qui avoit le teint frais & répoſé. Il n'y a point de ces mines-là dans le monde ; c'eſt un embonpoint tout different de celui des autres ; un

embonpoint qui s'eſt formé plus à l'aiſe, & plus methodiquement, c'eſt-à-dire où il entre plus d'art, plus de façon, plus d'amour de ſoi-même que dans le nôtre.

D'ordinaire, c'eſt ou le temperamment, ou la quantité de nourriture, ou l'inaction & la moleſſe qui nous acquierent le nôtre, & cela eſt tout ſimple; mais pour celui dont je parle, on ſent qu'il faut, pour l'avoir acquis, s'en être ſaintement fait une tâche; il ne peut être que l'ouvrage d'une délicate, d'une amoureuſe, & d'une dévote complaiſance qu'on a pour le bien & pour l'aiſe de ſon corps; il eſt non-ſeulement un témoignage qu'on aime la vie & la vie ſaine, mais qu'on l'aime douce, oiſive & friande, & qu'en jouiſſant du plaiſir de ſe porter bien, on s'accorde encore autant de douceurs & de privileges que ſi on étoit toujours convaleſcente.

Aussi cet embonpoint Religieux n'a-t'il pas la forme du nôtre, qui a l'air plus profane; aussi grossit-il moins un visage qu'il ne le rend grave & décent; aussi donne-t'il à la physionomie, non pas un air joyeux, mais tranquille & content.

A voir ces bonnes filles au reste, vous leur trouvez un exterieur affable, & pourtant un interieur indifferent; ce n'est que leur mine, & non pas leur ame qui s'attendrit pour vous; ce sont de belles images qui paroissent sensibles, & qui n'ont que des superficies de sentiment & de bonté. Mais laissons cela, je ne parle ici que des apparences, & ne décide point du reste. Revenons à la Prieure, j'en ferai peut-être le portrait quelque part.

Mademoiselle, je suis votre servante, me dit-elle, en se baissant pour me saluer; puis-je sçavoir à

qui j'ai l'honneur de parler ? c'est moi qui en ai tout l'honneur, répondis-je encore plus honteuse que modeste, & quand je vous dirois qui je suis, je n'en serois pas plus connue de vous, Madame.

C'est, si je ne me trompe, Mademoiselle, que j'ai vûe dans l'Eglise où je suis entrée un instant, dit alors la Dame en question avec un souris tendre; j'ai crû même la voir pleurer, & cela m'a fait de la peine. Je vous rends mille graces de votre bonté, Madame, repris-je d'une voix foible & timide, & puis je me tus. Je ne sçavois comment entrer en matiere; l'accueil de la Prieure, tout avenant qu'il étoit, m'avoit découragée; je n'esperois plus rien d'elle sans que je pûsse dire pourquoi; c'étoit ainsi que son abord m'avoit frappée, & cela revient à ces superficies dont je parlois, & que je ne démêlois pas alors. Elle va me plaindre, &

ne me ſecourera pas, me diſois-je, il n'y a rien à faire.

Cependant ces Dames qui s'étoient levées reſtoient debout, & j'en rougiſſois, parce que mon habit les trompoit, & que j'étois bien au-deſſous de tant de façons. Souhaitez-vous que nous ſoyons ſeules, me dit la Prieure ?

Comme il vous plaira, Madame, repondis-je, mais je ſerois fâchée d'être cauſe que Madame s'en allât, & de vous déranger; ſi vous voulez, je reviendrai.

Ce que je diſois dans l'intention d'échapper à l'embarras où je m'étois miſe, & de ne plus revenir.

Non, Mademoiſelle, non, me dit la Dame, en me prenant par la main pour me faire avancer; vous reſterez, s'il vous plaît, ma viſite eſt finie, & je partois, ainſi je vais vous laiſſer libre : vous avez du chagrin, je m'en ſuis apper-

çûe, vous meritez qu'on s'y interesse, & si vous vous en retourniez, je ne me le pardonnerois pas.

Oui, Madame, lui dis-je, penetrée de ce discours, & toute en pleurs, il est vrai que j'ai du chagrin, j'en ai beaucoup, il n'y a personne qui ait autant de sujet d'en avoir que moi, personne de si à plaindre, ni de si digne de compassion que je le suis, & vous me temoignez un cœur si genereux, que je ne ferai point difficulté de parler devant vous, Madame: il ne faut pas vous retirer, vous ne me gênerez point, au contraire, c'est un bonheur pour moy que vous soyez ici; vous m'aiderez à obtenir de Madame la grace que je viens lui demander à genoux, (je m'y jettai en effet,) & qui est de vouloir bien me recevoir chez elle.

Eh, ma belle enfant, que vous me

me touchez, me répondit la Prieure, en me tendant les bras de l'endroit où elle étoit, pendant que la Dame me relevoit affectueusement ! que je me felicite du choix que vous avez fait de ma maison ! en verité, quand je vous ai vûe, j'ai eu comme un pressentiment de ce qui vous amene, votre modestie m'a frappée ; ne seroit-ce pas une prédestinée qui me vient, ai-je pensé en moi-même ? car il est certain que votre vocation est écrite sur votre visage ; n'est-il pas vrai, Madame ? ne trouvez-vous pas comme moi ce que je vous dis-là ? Qu'elle est belle, qu'elle a l'air sage ! ah, ma fille, que je suis ravie, que vous me donnez de joye ! venez, mon ange, venez, je gagerois qu'elle est fille unique, & qu'on la veut marier malgré elle ; mais dites-moi, mon cœur, est-ce tout-à-l'heure que vous voulez entrer ? il faudra pourtant informer

vos parens, n'est-ce pas? chez qui enverrai-je?

Hélas, ma Mere, répondis-je, je ne puis vous indiquer personne: ma confusion & mes sanglots m'arrêterent là. Eh bien, me dit-elle, de quoi s'agit-il? non, personne, continuai-je, rien de ce que vous croyez, ma Mere, je n'ai pas la consolation d'avoir des parens; du moins ceux que j'ai, je ne les ai jamais connus.

Jesus, Mademoiselle, reprit-elle avec un refroidissement imperceptible & grave, voilà qui est bien fâcheux, point de parens! eh comment cela se peut-il? qui est-ce donc qui a soin de vous? car apparemment que vous n'avez point de bien non plus; que sont devenus votre pere & votre mere?

Je n'avois que deux ans, lui dis-je, quand ils ont été assassinez par

des voleurs qui arrêterent un carosse de voiture où ils étoient avec moi ; leurs domestiques y perirent aussi ; il n'y eut que moi à qui on laissa la vie, & je fus portée chez un Curé de Village qui ne vit plus, & dont la sœur qui étoit une sainte personne, m'a élevée avec une bonté infinie ; mais malheureusement elle est morte ces jours passez à Paris, où elle étoit venue, tant pour la succession d'un parent qu'elle n'a pas recueillie à cause des dettes du défunt, que pour voir s'il y auroit moyen de me mettre dans quelque état qui me convînt. J'ai tout perdu par sa mort ; il n'y avoit qu'elle qui m'aimoit dans le monde, & je n'ai plus de tendresse à esperer de personne, il ne me reste plus que la charité des autres, aussi n'est-ce qu'elle & son bon cœur que je regrete, & non pas les secours que j'en recevois ; je racheterois sa vie de la

mienne ; elle eſt morte dans une auberge où nous étions logées, j'y ſuis reſtée ſeule, & l'on m'y a pris une partie du peu d'argent qu'elle me laiſſoit. Un Religieux, ſon Confeſſeur, m'a tirée de là, & m'a remiſe il y a quelque jours entre les mains d'un homme que je ne veux pas nommer, qu'il croyoit homme de bien & charitable, & qui nous a trompez tous deux, qui n'étoit rien de tout cela. Il a pourtant commencé d'abord par me mettre chez Madame Dutour, une Marchande Lingere ; mais à peine y ai-je été, qu'il a découvert ſes mauvais deſſeins par de l'argent qu'il m'a forcée de prendre, & par des preſens que je me ſuis bien doutée qu'ils n'étoient pas honnêtes, non plus que certaines manieres qu'il avoit, & qui ne ſignifioient rien de bon, puiſqu'à la fin il n'a pas eu honte à ſon âge de me declarer en me prenant

par les mains, qu'il étoit mon Amant, qu'il entendoit que je fusse sa Maîtresse, & qu'il avoit résolu de me mettre dans une maison d'un quartier éloigné, où il seroit plus libre d'être amoureux de moi sans qu'on le sçût, & où il me promettoit des rentes, avec toutes sortes de Maîtres & de magnificence; à quoi j'ai répondu qu'il me faisoit horreur d'être si hypocrite & si fourbe. Eh, Monsieur, lui ai-je dit, est-ce que vous n'avez pas de religion? quelle abominable pensée! mais j'ai eu beau dire, ce méchant homme, au lieu de se repentir & de revenir à lui, s'est emporté contre moi, m'a traitée d'ingrate, de petite créature, qu'il puniroit si je parlois, & m'a reproché son argent, du linge qu'il m'avoit acheté, & cette robe que je porte, & que je mettrai ce soir dans le paquet que j'ai déja fait du reste, pour lui renvoyer le

tout, dès que je ſerai rentrée chez Madame Dutour, qui de ſon côté m'a donné mon congé pour demain matin, parce qu'elle n'eſt payée que pour aujourd'hui, de ſorte que je ne ſçai plus de quel côté tourner, ſi le Pere Saint Vincent de chez qui je viens en ce moment pour lui conter tout, & qui m'avoit bonnement menée à cet horrible homme, ne trouve pas demain à me placer en quelque endroit, comme il m'a promis d'y tâcher.

Au ſortir de chez lui j'ai paſſé par ici, & je ſuis entrée dans votre Egliſe à cauſe que je pleurois le long du chemin, & qu'on me regardoit, & puis Dieu m'a inſpiré la penſée de me jetter à vos pieds, ma Mere, & d'implorer votre aide.

Là finit mon petit diſcours, ou ma petite harangue, dans laquelle je ne mis point d'autre art que ma

douleur, & qui fit ſon effet ſur la Dame en queſtion. Je la vis qui s'eſſuyoit les yeux ; cependant elle ne dit mot alors, & laiſſa répondre la Prieure, qui avoit honoré mon recit de quelques geſtes de main, de quelques mouvemens de viſage, qu'elle n'auroit pû me refuſer avec décence ; mais il ne me parut pas que ſon cœur eût donné aucun ſigne de vie.

Certes, votre ſituation eſt fort triſte, Mademoiſelle, (car il n'y eut plus ni de ma belle enfant, ni de mon ange ; toutes ces douceurs furent ſupprimées ;) mais tout n'eſt pas déſeſperé ; il faut voir ce que ce Religieux, que vous appellez le Pere Saint Vincent, fera pour vous, reprit-elle d'un air de compaſſion poſée ; ne dites-vous pas qu'il s'eſt chargé de vous trouver une place ? il lui eſt bien plus aiſé de vous rendre ſervice qu'à moi qui ne ſors point, & qui ne ſçaurois agir ;

nous ne voyons, nous ne connoiſſons preſque perſonne; & à l'exception de Madame, & de quelques autres Dames qui ont la bonté de nous aimer un peu, nous ſommes des ſemaines entieres ſans recevoir une viſite; d'ailleurs notre Maiſon n'eſt pas riche, nous ne ſubſiſtons que par nos penſionnaires, dont le nombre eſt fort diminué depuis quelque tems; auſſi ſommes-nous endettées, & ſi mal à notre aiſe, que j'eus l'autre jour le chagrin de refuſer une jeune fille, un fort bon ſujet, qui ſe preſentoit pour être Converſe, parce que nous n'en recevons plus, quelque beſoin que nous en ayons, & que nous apportant peu, elles nous feroient à charge; ainſi de tous côtez, vous voyez notre impuiſſance dont je ſuis vraiment mortifiée; car vous m'affligez, ma pauvre enfant, (ma pauvre, quelle difference de ſtyle, auparavant elle

elle m'avoit dit, ma belle,) vous m'affligez; mais que ne vous êtes-vous adressée au Curé de votre Paroisse? notre Communauté ne peut vous aider que de ses prieres, elle n'est pas en état de vous recevoir, & tout ce que je puis faire, c'est de vous recommander à la charité de nos Dames Pensionnaires; je quêterai pour vous, & je vous remettrai demain ce que j'aurai amassé. (Quêter pour une Ange, la belle chose à lui proposer!)

Non, ma Mere, non, répondis-je d'un ton sec & ferme; je n'ai encore rien dépensé de la petite somme d'argent que m'a laissé mon amie, & je ne venois pas demander l'aumône; je crois que lorsqu'on a du cœur, il n'en faut venir à cela que pour s'empêcher de mourir, & j'attendrai jusqu'à cette extrêmité; je vous remercie.

Et moi, je ne souffrirai point qu'une fille si bien née y soit

jamais réduite, dit en ce moment la Dame qui avoit gardé le silence; reprenez courage, Mademoiselle, vous pouvez encore prétendre à une amie dans le monde; je veux vous consoler de la perte de celle que vous regrettez, & il ne tiendra pas à moi que je ne vous sois aussi chere qu'elle vous l'a été. Ma Mere, ajouta t'elle en adressant la parole à la Religieuse, je payerai la pension de Mademoiselle; vous pouvez la faire entrer chez vous: cependant comme elle vous est absolument inconnue, & qu'il est juste que vous sçachiez quelles sont les personnes que vous recevez, nous n'avons, pour vous ôter tout scrupule là-dessus, & pour empêcher même qu'on ne trouve à redire à l'inclination que je me sens pour Mademoiselle, nous n'avons, dis-je, qu'à envoyer tout-à-l'heure votre Touriere chez cette Madame Dutour qui est ma Mar-

chande, & dont ſans doute le bon témoignage juſtifiera ma conduite & la vôtre.

Je compris d'abord à ce diſcours qu'elle étoit bien aiſe elle-même de connoître un peu mieux ſon ſujet, & de ſçavoir à qui elle avoit affaire; mais obſervez, je vous prie, le tour honnête qu'elle prenoit pour cela, & avec quel menagement pour moi, avec quelle induſtrie elle me cachoit l'incertitude qui pouvoit lui reſter ſur ce que je diſois, & qui étoit fort raiſonnable.

On ne ſçauroit payer ces traits de bonté-là; de toutes les obligations qu'on peut avoir à une belle ame, ces tendres attentions, ces ſecretes politeſſes de ſentiment ſont les plus touchantes: je les appelle ſecretes, parce que le cœur qui les a pour vous, ne vous les compte point, ne veut point en charger votre reconnoiſſance; il

croit qu'il n'y a que lui qui les ſçait, il vous les ſouſtrait, il en enterre le mérite, & cela eſt adorable.

Pour moi je fus au fait; les gens qui ont eux-mêmes un peu de nobleſſe de cœur, ſe connoiſſent en égards de cette eſpece, & remarquent bien ce qu'on fait pour eux.

Je me jettai avec tranſport, quoiqu'avec reſpect, ſur la main de cette Dame, que je baiſai longtems, & que je mouillai des plus tendres & des plus délicieuſes larmes que j'aye verſé de ma vie; c'eſt que notre ame eſt haute, & que tout ce qui a un air de reſpect pour ſa dignité, la pénetre & l'enchante; auſſi notre orgueil ne fut-il jamaïs ingrat.

Madame, lui dis-je, conſentez-vous que j'écrive deux mots à Madame Dutour par la Touriere, vous verrez mon Billet, & je ſonge que dans les circonſtances

où je ſuis, & qu'elle n'ignore pas, elle pourroit craindre de la ſurpriſe, & ne pas s'expliquer librement ? Oui da, Mademoiſelle, me répondit-elle, vous avez raiſon, écrivez ; ma Mere, voulez-vous bien nous donner une plume & de l'encre ? avez plaiſir, dit la Prieure toute radoucie, & qui nous paſſa ce qu'il falloit pour le Billet ; il fut court, le voici à peu près.

„ La perſonne qui vous tendra „ cette Lettre, Madame, ne va „ chez vous que pour s'informer „ de moi ; vous aurez la bonté de „ lui dire naïvement & dans la „ pure verité ce que vous en ſçavez, tant pour ce qui concerne „ mes mœurs & mon caractere, „ que pour ce qui a rapport à mon „ hiſtoire, & à la maniere dont on „ m'a miſe chez vous ; je ne vous „ ſçaurois aucun gré de tromper les „ gens en ma faveur ; ainſi ne faites

„ point difficulté de parler ſuivant
„ votre conſcience, ſans vous ſou-
„ cier de ce qui me ſera avanta-
„ geux ou non. Je ſuis, Madame…
& *Marianne* au bas pour toute
ſignature.

Enſuite je preſentai ce papier à ma future bienfaictrice, qui après l'avoir lû en riant, & d'un air qui ſembloit dire, je n'ai que faire de cela, le donna à travers la grille à la Prieure, & lui dit, tenez, ma Mere, je crois que vous ſerez de mon avis, c'eſt que quiconque écrit de ce ton-là ne craint rien.

A merveille, reprit la Religieuſe quand elle en eut fait la lecture, à merveille, on ne peut rien de mieux, & ſur le champ, pendant que je mettois le deſſus de la lettre, elle ſonna pour faire venir la Touriere.

Celle ci arriva, ſalua fort reſpectueuſement la Dame, qui lui dit à

propos, j'ai vû votre sœur à la campagne, on est fort contente d'elle où je l'ai mise, & j'ai quelque chose à vous en dire, ajouta-t'elle, en la tirant un moment à quartier pour lui parler. Je présumai encore que j'étois cette sœur dont elle l'entretenoit, & qu'il s'agissoit de quelques ordres qui me regardoient, & deux ou trois mots, comme oui, Madame, laissez-moi faire, prononcez tout haut par la Touriere qui me regardoit beaucoup, me le prouverent.

Quoi qu'il en soit, cette fille prit le billet, partit, & revint une petite demi-heure après. Ce qui fut dit entre la Dame, la Prieure & moi pendant cet intervale de tems, je le passe; voici la Touriere de retour: j'oublie pourtant une circonstance, c'est qu'avant qu'elle rentrât dans le Parloir, une autre fille de la maison vint avertir la Dame, qu'on souhaitoit lui dire

un mot dans le Parloir voiſin. Elle y alla, & n'y reſta que cinq ou ſix minutes ; à peine étoit-elle revenue, que nous vîmes paroître la Touriere, qui apparemment venoit de la quitter, & qui avec une gayeté de bonne augure, & débutant par un enthouſiaſme d'amitié pour moi, m'adreſſa d'abord la parole.

Ah ! ſainte Mere de Dieu, que je viens d'entendre dire du bien de vous, Mademoiſelle ! allez, je l'aurois deviné, vous avez bien la mine de ce que vous êtes. Madame, vous ne ſçauriez croire tout ce qu'on m'en vient de conter ; c'eſt qu'elle eſt ſage, vertueuſe, remplie d'eſprit, de bon cœur, civile, honnête, enfin la meilleure fille du monde ; c'eſt un treſor, hors qu'on dit qu'elle eſt ſi malheureuſe que nous en venons de pleurer la bonne Madame Dutour & moi ; il n'y a ni pere ni

mere, on ne sçait qui elle est, voilà tout son défaut, & sans la crainte de Dieu, elle n'en seroit pas plus mal, la pauvre petite, témoin un gros richard qu'elle a congedié pour de bonnes raisons, le vilain qu'il est; je vous conterai cela une autre fois, je vous dis seulement le principal; au reste, Madame, j'ai fait comme vous me l'avez commandé: je n'ay pas dit votre nom à la Marchande, elle ne scait pas qui est-ce qui s'enquête.

La Dame rougit à cette indiscretion de la Touriere, qui me reveloit que c'étoit de moi dont elles avoient parlé à part; & cette rougeur fut une nouvelle bonté dont je lui tins compte.

Voilà qui est bien, ma bonne, en voilà assez, lui dit elle; & vous, Mademoiselle, n'entrerez-vous pas aujourd'hui, avez-vous quelques hardes à prendre chez la Marchande, & faut-il que vous

y alliez ? Oui, Madame, répondis je, & je ferai de retour dans une demi-heure, si vous me permettez de sortir.

Faites, Mademoiselle, allez, reprit-elle, je vous attens. Je partis donc; le Couvent n'étoit pas éloigné de chez Madame Dutour, & j'y arrivai en très-peu de tems, malgré un reste de douleur que je sentois encore à mon pied.

La Lingere causoit à sa porte avec une de ses voisines; j'entrai, je la remerciai, je l'embrassai de tout mon cœur, elle le méritoit

Eh bien, Marianne, Dieu merci vous avez donc trouvé fortune; eh bien, parci, eh bien par là, qui est cette Dame qui a envoyé chez moi ? j'abregeai. Je suis extrêmement pressée, lui dis-je, je vais me deshabiller, & mettre cet habit dans un paquet que j'ai commencé là-haut, qu'il faut que j'achéve, & que vous aurez la bonté de faire

porter aujourd'hui chez le neveu de Monſieur de Climal. Oui, oui, reprit-elle, chez Monſieur de Valville, je le connois, c'eſt moi qui le fournis: chez lui même, lui dis je, vous me remettez ſon nom, & en lui répondant, je montois déja l'eſcalier qui menoit à la Chambre.

Dès que j'y fus, eh vîte, eh vîte j'ôte la robe que j'avois, je reprens mon ancienne, je mets l'autre dans le paquet, & le voilà fait. Il y avoit une petite écritoire, & quelques feuilles de papier ſur la table, j'en prens une, & voici ce que j'y mets pour Valville.

Monſieur. il n'y a que cinq ou ſix jours que je connois Monſieur de Climal votre oncle, & je ne ſçais pas où il loge, ni où lui adreſſer les hardes qui lui appartiennent, & que je vous prie de lui remettre. Il m'avoit dit qu'il me les donnoit par charité, car je ſuis pau-

vre, & je ne les avois prises que sur ce pied-là ; mais comme il ne m'a pas dit vrai, & qu'il m'a trompée, elles ne sont plus à moi, & je les rends aussi-bien que quelque argent qu'il a voulu à toute force que je prisse ; je n'aurois pas recours à vous dans cette occasion, si j'avois le tems d'envoyer chez un Recollet nommé le Pere Saint Vincent, qui a cru me rendre service en me faisant connoître votre oncle, & qui vous apprendra, quand vous le voudrez, à vous reprocher l'insulte que vous avez fait à une fille affligée, vertueuse, & peut-être votre égale.

Que dites-vous de ma lettre ? j'en fus assez contente, & la trouvai mieux que je n'aurois moi-même esperé de la faire, vû ma jeunesse, & mon peu d'usage ; mais on seroit bien stupide, si avec des sentimens d'honneur, d'amour & de fierté, on ne s'ex-

primoit pas un peu plus vivement qu'à ſon ordinaire.

Auſſi-tôt ce Billet écrit, je pris le paquet, & je deſcendis en bas.

Je ſupprime ici un détail que vous devinerez aiſément, c'eſt ma petite caſſette pleine de mes hardes que je ne pouvois pas porter moi-même, & que j'envoyai prendre en haut par un homme qui s'étoit dévoué au ſervice de tout le quartier, & qui ſe tenoit d'ordinaire à deux pas du logis; ce ſont mes adieux à Madame Dutour qui me promit que le ballot & le billet pour Valville ſeroient remis à leur adreſſe en moins d'une heure; ce ſont mille aſſurances, que nous nous fîmes cette bonne femme & moi; ce ſont preſque des pleurs de ſa part, car elle ne pleura pas tout-à-fait, mais je croyois toujours qu'elle alloit pleurer. Pour moi, je verſai quelques larmes par triſteſſe; il me ſembloit en me ſe-

parant de la Dutour, & en sortant de sa maison, que je quittois une espece de parente, & même une espece de patrie, & que j'allois à la garde de Dieu dans un pays étranger sans avoir le tems de me reconnoître; j'étois comme enlevée, il y avoit quelque chose de trop fort pour moi dans la rapidité des évenemens qui me déplaçoient, qui me transportoient; je ne sçavois où, ni entre les mains de qui j'allois tomber.

Et ce quartier dont je m'éloignois, le comptez-vous pour rien? il me mettoit dans le voisinage de Valville, de ce Valville que j'avois dit que je ne verrois plus, il est vrai; mais il étoit bien rigoureux de se trouver prise au mot; je m'étois promis de ne le plus voir, & non pas de ne le pouvoir plus; ce qui est bien autrement sérieux, & le cœur ne se mene pas avec cette rudesse-là; ce qui l'aide à être fer-

me, dans un cas comme le mien, c'eſt la liberté d'être foible, & cette liberté, je la perdois par mon changement d'état, & j'en ſoupirois, mon courage en étoit abbattu.

Cependant il faut partir; allons, me voilà en chemin : j'ai dit à la Dufour que c'étoit à un Couvent que je me rendois; comment s'appelle-t'il? je l'ignore auſſi-bien que le nom de la rue; mais je ſçais mon chemin, le crocheteur me ſuit; à ſon retour il l'inſtruira, & ſi par hazard elle voit Valville, elle pourra l'inſtruire auſſi; ce n'eſt pas que je le ſouhaite, c'eſt ſeulement une réflexion que je fais en marchant & qui m'amuſe. Eh bien oui, il ſçaura le lieu de ma retraite, que m'importe, qu'en peut-il arriver? rien, à ce qu'il me ſemble: eſt-ce qu'il tentera de me voir, ou de m'écrire? oh que non, me diſois-je, oh que ſi, devois-je

dire, si je m'étois répondu sincerement, & suivant la consolante apparence que j'y trouvois.

Mais nous approchons du Couvent, & nous y sommes ; j'y revenois bien moins parée que je n'en étois partie, ma bienfaictrice m'en demanda la raison.

C'est, lui dis-je, que j'ai repris mes hardes, & que j'ai laissé chez Madame Dutour toutes celles que vous m'avez vûës, Madame, afin qu'elle les fasse rendre à l'homme dont je vous ai parlé, & de qui je les tenois. Ma chere fille, vous n'y perdrez rien, me repondit-elle en m'embrassant, après quoi j'entrai : je revins la remercier à travers les grilles du Parloir, elle partit, & me voilà pensionnaire.

J'aurai, bien des choses à vous dire de mon Couvent, j'y connus bien des personnes ; j'y fus aimée de quelques-unes, & dédaignée de quelques autres, & je vous

promets

promets l'hiſtoire du ſéjour que j'y fis; vous l'aurez dans la quattiéme Partie. Finiſſons celle-ci par un évenement qui a été la cauſe de mon entrée dans le monde.

Deux ou trois jours après que je fus chez ces Religieuſes, ma bienfaictrice m'y fit habiller comme ſi j'avois été ſa fille, & m'y pourvut ſur ce pied là de toutes les hardes qui m'étoient neceſſaires; jugez des ſentimens que je pris pour elle; je ne la voyois jamais qu'avec des tranſports de joye & de tendreſſe.

On remarqua que j'avois de la voix, elle voulut que j'appriſſe la Muſique. La Prieure avoit une niéce à qui on donna un Maître de Claveſſin; ce Maître fut le mien auſſi. Il y a des talens, me dit cette aimable Dame, qui ſervent toujours, quelque parti qu'on prenne; ſi vous êtes Religieuſe, ils vous diſtingueront dans votre Maiſon;

si vous êtes du monde, ce sont des graces de plus, & des graces innocentes.

Elle me venoit voir tous les deux ou trois jours, & il y avoit déja trois semaines que je vivois là dans une situation d'esprit très-difficile à dire, car je tâchois d'être plus tranquille que je ne l'étois, & ne voulois point prendre garde à ce qui m'empêchoit de l'être, & qui n'étoit qu'une folie secrete qui me suivoit partout.

Valville sçavoit sans doute où je demeurois, je n'entendois pourtant point parler de lui, & mon cœur n y comprenoit rien. Quand Valville auroit trouvé le moyen de me donner de ses nouvelles, il n'y auroit rien gagné, j'avois renoncé à lui, mais je n'entendois pas qu'il renonçât à moi; quelle bizarrerie de sentiment!

Un jour que je rêvois à cela malgré que j'en eusse, (& c'étoit

l'après midi) on vint me dire qu un laquais demandoit à me parler ; je crus qu'il venoit de la part de ma bienfaictrice, & je passai au Parloir. A peine considerai-je ce prétendu domestique qui ne se montroit que de côté, & qui d'une main tremblante me presenta une Lettre ; de quelle part, lui dis je ? voyez, Mademoiselle, me répondit il d'un ton de voix ému, & que mon cœur reconnut avant moi, puisque j'en fus émûë moi-même.

Je le regardai alors en prenant sa lettre, je lui trouvai les yeux sur moi : quels yeux, Madame ! les miens se fixerent sur lui, nous restâmes quelque tems sans nous rien dire, & il n'y avoit encore que nos cœurs qui se parloient, quand une Touriere àrriva, qui me dit que ma bienfaictrice alloit monter, & que son carosse venoit d'entrer dans la Cour. Remarquez

qu'elle ne la nomma pas; c'eſt votre bonne Maman, me dit-elle, & puis elle ſe retira.

Ah, Monſieur, retitez-vous, criai-je toute troublée à Valvile, (car vous voyez bien que c'étoit lui) qui ne me répondit que par un ſoupir en ſortant.

Je cachai ma Lettre en attendant ma bienfaictrice qui parut un inſtant après, & qui amenoit avec elle une Dame que j'ai bien aimée, que vous aimerez auſſi ſur le portrait que je vous en ferai dans ma quatriéme Partie, & que je joindrai à celui de cette chere Dame qu'on appelloit ma Mere.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit, intitulé, *la suite de Marianne*. FAIT à Paris ce 17 Novembre 1735. *Signé*, SAURIN.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *Les Oeuvres du Sieur de Marivaux, La Vie de Marianne, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Presentes; A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus specifié, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur Papier & Caracteres conformes à ladite Feuille imprimée & attachée pour modele sous notredit contre-Scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *six* années consécutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance : comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci dessus exposé, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la

charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; Que l'impression de ces Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 & qu'avant que de l'exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copies à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France le Sr Chauvelin ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Biblioteque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur CHAUVELIN, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire, pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Fontainebleau le dix-neuviéme jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cens trente-un, & de notre Regne le seiziéme. Par le Roi en son Conseil, *Signé*, VERNIER.

Je cede à M. Prault mon fils tous mes droits quelconques dans la Vie de Marianne, & le Paysan Parvenu de M. de Marivaux, me reservant dans lesdits Livres les deux premieres Parties de chacun desdits Ouvrages, & je lui permets de se servir du Privilege que j'en ai obtenu pour les suites qu'il en pourra imprimer. Fait à Paris ce 4. Octobre 1735. PRAULT, Pere.

Registré, sur le Registre VIII. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N.* 211. *fol.* 204. *conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris le* 9 *Août* 1731. Signé, P. A. LE MERCIER, Syndic.

